RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OU

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAEB,

SULTAN DU MAISSOUR.

RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

O U

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAEB,

SULTAN DU MAISSOUR,

Écrits par lui-même, et traduits de la langue indostane;

PUBLIÉS

Par ANTOINE FANTIN-DESODOARDS,
citoyen français.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez GEORGE BRIDEL, à L'IMPRIMERIE DE L'UNION,
rue Neuve-Augustin, n°. 21.

Et se trouve,

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XCVI. (*n. st.* IV.)

Librarian
Burgersdijk
2-1-27
14273
2 vols

AVERTISSEMENT.

Les mémoires que j'offre au public, écrits originairement en langue malabare, et traduits en français, en 1784, dans Heyder-Nagur, capitale du Maissour, furent apportés en France par les embassadeurs de Typoo-Zaëb, chargés d'une négociation à la cour de Versailles, lorsque les premiers symptômes de la révolution commencèrent à se manifester parmi nous.

On attribuait la traduction française au général Lallé, qui figure avantageusement dans ces mémoires. Ce militaire avait perdu de vue depuis long-temps sa patrie; d'ailleurs, il paraît que le genre de son esprit, tourné vers les spéculations commerciales et les opérations guerrières, n'embrassait pas au même degré les conceptions littéraires. On assurait que la version des mémoires de Typoo-Zaëb était recommandable par sa fidélité; mais

7-5-27 N.K.
Roelans. MVJ. 2-1-3

un très-grand nombre d'anglicismes, de fréquentes inversions inusitées dans notre langue, beaucoup d'expressions néologiques, un style extrêmement lâche, diffus, obscur, et d'autres imperfections grammaticales défiguraient un ouvrage très-intéressant par lui-même.

Nous fûmes constitués, Mirabeau et moi, juges des corrections qu'il exigeait avant d'être livré à l'impression; mais les grandes occupations, réelles ou supposées, qu'avait alors mon collaborateur, jettèrent sur moi la totalité de ce travail, plutôt minutieux que difficile.

Je ne suis donc qu'un simple éditeur.

Les détails de rédaction dont j'étais chargé embrassant toutes les parties du manuscrit, je le remaniai d'un bout à l'autre. Rien n'est changé ni dans la conduite des événemens, ni dans le mode d'exécution adopté par l'auteur; la contexture du discours est seule différente: telle est la part que je réclame dans cet ouvrage.

Cependant quelque fût le plus ou le moins de valeur de mon travail, j'ai été long-temps sur le point d'en perdre tout le fruit. Mirabeau m'avait prié de lui communiquer les deux manuscrits pour les lire et les collationner; il me promettait aussi de joindre à mes phrases quelques phrases de sa façon, qui devaient, selon lui, piquer la curiosité publique. Je me prêtai volontiers à cet arrangement; mais lorsqu'au bout de quelques mois je redemandai mon livre, je vis la fable de la Lice et de sa compagne se réaliser.

Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette;
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider, il faut combattre;
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Je ne sais si Mirabeau avait dessein de s'approprier ma besogne, ou quelles étaient ses intentions; mais près de deux ans s'écoulèrent sans que je pusse deviner le parti qu'il prendrait.

Dans ce long intervalle, non-seulement les Indous qui m'avaient confié les mémoires de Typoo-Zaëb s'étaient rembarqués pour les Indes, mais les rapides événemens qui se succédaient en France ne permettaient guères aux Français de porter leurs regards sur les plaines brûlantes de l'Indostan. La fortune de Mirabeau avait pris elle-même une nouvelle face; devenu membre de l'assemblée constituante, il tranchait du grand seigneur et de l'homme important.

Ce fut dans ces circonstances, qu'au mois de juin 1789, un événement bisarre, et qui ne mérite pas d'occuper mes lecteurs, remit en ma possession mon manuscrit, avec quelques changemens faits par Mirabeau.

J'allais le donner au public, lorsque les opérations du mois de juillet imprimant un nouveau cours à la révolution française, concentraient tellement l'attention de tous les citoyens dans le cercle fécond des événemens intérieurs, qu'il parut impossible

qu'un ouvrage étranger au mouvement insurrectionnel qui agitait la France, eût aucune réussite.

Les choses sont différentes aujourd'hui. La république française, sur le point de mettre un terme à ses triomphes par une paix glorieuse, fixera sans doute son attention d'une manière spéciale sur la nature de ses liaisons de commerce dans l'Inde, et sur les moyens de rendre aux Français la considération dont ils avaient joui sur les côtes de Coromandel, de Malabar et du Bengale avant la guerre de 1756; dès-lors on ne saurait être indifférent sur le sort de Typoo-Zaëb, qui se montra toujours l'ami fidèle des Français, l'irréconciliable ennemi des Anglais, et dont le père, Heyder-Aly-Kan, rendit à la France, pendant tout le cours de son règne, des services inappréciables.

Il est difficile de présumer qu'une pompeuse ambassade, envoyée à grands frais par Typoo-Zaëb, de la côte de Malabar sur les bords de la Seine, n'ait eu d'autre

but qu'une simple démonstration d'amitié ou de politesse. Des vues politiques de la plus haute importance avaient décidé ce voyage; Typoo-Zaëb les développe lui-même dans ses mémoires : ce que j'en dirais ici ne serait qu'une répétition; j'observerai seulement que la paix qu'il avait fait avec les Anglais en 1784, envisagée par lui comme une conséquence forcée de celle que les cours de Paris et de Londres venaient de signer l'année précédente, n'avait point éteint dans son ame la haine qu'il portait aux Anglais, oppresseurs de sa famille et dévastateurs de son pays.

N'étant pas dans une position convenable pour apprécier avec justesse les intérêts combinés des puissances européennes, et regardant les possessions indostanes comme le principal sujet de guerre entre les Français et les Anglais, il ne doutait pas que l'épuisement des premiers n'eût précipité la paix, et qu'ils ne reprissent les armes avec allégresse aussi-tôt qu'ils sauraient que, puissamment soutenus

par les princes du pays, le moment de se venger de leurs ennemis était arrivé.

Dans cette vue, son but, depuis la signature de la paix, était d'engager les Marattes, les Patanes et les autres grandes puissances de l'Indostan à réunir leurs intérêts et leurs efforts pour expulser de l'Inde un peuple qui devait moins son excessive influence à ses forces réelles qu'aux divisions qu'il avait eu l'art de semer parmi les princes indous, pour les combattre les uns par les autres, et s'élever sur les débris de tous.

Ce fut le motif du congrès ouvert dans Benarès en 1785. Mais Typoo-Zaëb n'ignorait pas que les forces maritimes des Anglais à Calcuta, à Bombay, à Madras, les mettait en état de braver impunément les armées les plus nombreuses des Indous, par la facilité qu'elles leur donnaient de transporter rapidement dans toutes les places menacées les troupes et les munitions qu'on ne pouvait y conduire par terre que lentement et avec beaucoup de

frais. En conséquence, il prévoyait qu'aucune guerre ne réussirait contre la compagnie anglaise sans l'intervention d'une marine aussi formidable que celle de la Grande-Bretagne ; la France seule pouvait fournir cette marine auxiliaire.

Ces motifs avaient décidé l'ambassade envoyée par le roi de Maissour à la cour de Versailles.

Si les pavillons de France avaient sillonné les mers de l'Inde tandis que toutes les puissances de cette vaste contrée, réunissant leurs forces, accablaient en même temps les Anglais par terre dans le Bengale et dans le Carnate, ces insulaires pouvaient-ils se flatter de conserver leurs possessions orientales à cinq mille lieues de la métropole, tandis qu'ils n'avaient pu retenir sous leur domination les Américains, dont ils n'étaient éloignés que de quinze cents lieues, et parmi lesquels ils comptaient de nombreux partisans ? Non-seulement les Français, regardés comme les libérateurs de l'Indostan, auraient ac-

quis une gloire immortelle, mais les plus vastes et les plus lucratives possessions territoriales devaient être le prix de leurs efforts.

La cour de Versailles était bien éloignée d'adopter ces grandes idées à l'époque où trois ambassadeurs de Typoo-Sultan venaient offrir aux courtisans efféminés de Louis XVI le frivole spectacle d'une pompe particulière à laquelle les yeux français n'étaient pas accoutumés. D'un côté, la déprédation incalculable des finances ; de l'autre, les sommes qu'on fournissait réguliérement à l'empereur, en guerre avec les Turcs, éloignaient le conseil de tout projet hostile ; la crainte de donner le moindre ombrage aux Anglais permit à peine d'entendre les propositions faites par le roi de Maissour ; et ses ambassadeurs, accablés de tous les bons traitemens qu'on put imaginer, retournèrent dans leur patrie avec des paroles vagues et dilatoires, équivalentes à des refus formels. Cette négociation, dont les suites

heureuses devaient rendre à l'empire mogol son antique lustre, devint fatale à Typoo et à ses ambassadeurs. Ce prince, persuadé qu'ils avaient rempli leur mission avec une négligence coupable, fit périr sur un échafaud le chef de l'ambassade quelques mois après son arrivée à Heyder-Nagur.

A peine les Anglais virent la révolution française commencée, que, fidèles à leurs principes d'attaquer les princes indous toutes les fois qu'ils croyaient pouvoir le faire avec avantage, ils déclarèrent la guerre au Maissour. Non-seulement les alliés de Typoo l'abandonnèrent lâchement lorsqu'ils surent que la France ne lui donnait aucun secours, mais ils se déclarèrent presque tous en faveur de ses ennemis.

En vain ce monarque déploya pendant quatre ans entiers des talens et des ressources dignes d'un succès plus heureux. Accablé par le nombre de ses ennemis, il fut contraint de faire une paix désastreuse

au mois de juillet 1792. Les Anglais lui enlevèrent la moitié de ses états par ce traité : ils exigèrent encore que ses deux fils fussent envoyés en otage à Madras.

Tel est le sort fâcheux d'un prince aussi recommandable par l'énergie de son caractère, que par la prédilection marquée qu'il montra toujours pour les Français. Je ne discuterai pas ici la nature des causes qui lient étroitement la prospérité commerciale des Français dans l'Inde à la fortune de Typoo-Zaëb ; ces causes, parfaitement connues de tous ceux qui ont eu quelque relation dans ces climats lointains, prêtent sans doute un grand intérêt aux mémoires que je présente au public.

D'autres lecteurs trouveront dans cet ouvrage des sujets de méditation d'une nature différente. Comparant la marche et les effets des révolutions de l'Inde avec les événemens qui se passent sous nos yeux, ils déploreront les écarts où se livrent les hommes lorsque, n'étant plus retenus par des loix respectées, ils n'é-

coutent que la voix de quelques intrigans qui ont su les séduire.

L'homme est le même dans tous les temps et dans tous les lieux; vertueux par penchant, vicieux par intérêt, il ne se détermine que par l'intensité des passions dont la nature et les sentimens l'affectent. Ces passions, bonnes ou mauvaises, comprimées dans tous les sens par les chaînes des institutions sociales, ne se développent entièrement qu'au sein des convulsions politiques, durant lesquelles, sans autre frein que sa conscience, sans autre règle que ses desirs, il manifeste sans contrainte ses erreurs, ses foiblesses, ses inclinations, tous ses vices et toutes ses vertus.

SOMMAIRES
DE LA PREMIÈRE PARTIE

I. INTRODUCTION.

II. *Dispositions du gouvernement mogol à la mort d'*Aureng-Zeb.

III. Azem Schas, *et ensuite* Mazum, *empereurs mogols.*

IV. Gehander Schas *parvient à la couronne; changement dans le gouvernement.*

V. Mohammet Furuksir *succède à* Gehander Schas.

VI. Rafiek-al-Dirjat *sur le trône mogol.*

VII. Mohammet Schas *lui succède. Causes de la décadence de la monarchie.*

VIII. Nisan-el-Moluc, *souba du Dékan. Ambition de ce prince.*

IX. *Établissement des Européens dans l'Indostan.*

X. *Étendue des états de* Nisan-el-Moluc; *il cherche à envahir le Maissour.*

XI. *Description physique de ce royaume.*

XII. *Faiblesse morale de ses habitans.*

XIII. Nisan-el-Moluc *envahit le Maissour.*

XIV. Nadim-Zaëb *se réfugie à la cour de Delhy. Naissance d'*Hyder-Ali-Kan.

XV. *Disposition de la cour mogole à l'arrivée de* Nadim-Zaëb *à Delhy;* Nisan-el-Moluc *se rend indépendant de l'empereur.*

XVI. *Intrigues des courtisans.*

XVII. Thamas-Couli-Kan *s'asseoit sur le trône de Perse, sous le nom de* Nadir Schas.

XVIII. *Ce prince pénètre dans les Indes, pour en faire la conquête.*

LIX. Zama *traite* Heyder *plus favorablement qu'il ne devait s'y attendre.*

LX. *Histoire de* Luzine, *esclave de* Zama.

LXI. Heyder *fait confidence à* Luzine *de l'opulence de ses parens.*

LXII. *Seconde conversation* d'Heyder *avec* Zama; *cette dame lui rend sa liberté.*

LXIII. Heyder *est présenté aux personnes de considération de Bassora.*

LXIV. *Description de cette ville, son commerce, son gouvernement.*

LXV. Heyder *et* Zama *vont passer le temps des chaleurs dans la vallée d'Obbola. Description des environs de Bassora.*

LXVI. Zama *témoigne à* Heyder *des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié.*

LXVII. Luzine *prévient* Heyder *qu'il est passionnément aimé de Zama; conseils qu'elle lui donne; confidences.*

LXVIII. *Retour à Bassora.*

LXIX. Zama, *demandée en mariage par un parent du pacha de Bassora, le refuse, et déclare à* Heyder-Aly-Kan *qu'elle ne veut que lui pour époux.*

LXX. *Second voyage dans la vallée d'Obbola.*

LXXI. Zama *tombe dangereusement malade.*

LXXII. *Faiblesse* d'Heyder; *il passe trois années dans la vallée d'Obbola, oubliant tout l'univers dans les bras de* Zama.

LXXIII. Heyder *revient à Bassora.*

LXXIV. *Il fait de vaines recherches pour retrouver* Ferisha.

LXXV. *Il tombe dangereusement malade.*

LXXVI. Zama *consent au retour* d'Heyder-Aly-Kan *dans les Indes.*

RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OU

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAEB,

SULTAN DE MAISSOUR.

PREMIÈRE PARTIE.

I. *Introduction.*

HEYDER-ALY-KAN fut un de ces génies vastes et audacieux que la nature enfante rarement et qu'elle destine à changer la face des empires. Né sur le trône, il a fait voler aux extrémités du globe la gloire de la nation gouvernée par lui, et ses heureux sujets ont béni sa main bienfaitrice; mais si la fortune l'avait placé dans une classe obscure, rompant bientôt toutes les barrières qui séparent les hommes, ses talens lui tenant lieu d'aïeux, l'auraient élevé au rang suprême, aux acclamations de ses rivaux, devenus ses admirateurs.

Pendant quarante ans que ce prince remplit la terre du bruit de son nom, ses ennemis n'osèrent jamais lui attribuer aucune de ces actions infâmes qui deshonorèrent les autres conquérans. Profondeur dans les vues, hardiesse dans les entreprises, sagesse dans la formation des plans, fermeté dans les revers, modération dans la prospérité, telles furent les qualités distinctives d'un général d'armée qui n'eut pas son égal dans l'Inde. Embrassant d'un coup-d'œil les objets divers du gouvernement civil et de la guerre, il appliquait avec autant d'adresse que de succès la politique aux uns, la ruse aux autres, suivant les facilités ou les obstacles. Jamais souverain ne fut aussi populaire dans ses états; mais cette molle facilité qu'il déployait pendant la paix, au sein des vastes provinces qu'il gouvernait en père, se changeait en rigueur inflexible au milieu du tumulte des camps; alors il développait toute l'énergie de son caractère de feu. Prompt à saisir l'ensemble des mesures qui pouvaient faciliter l'accomplissement de ses vengeances, il ravageait les terres de ses ennemis avec la fureur et la rapidité d'un ouragan. Cependant loin de s'aveugler par ses succès, sa politique égalait son courage, et l'équité gui-

dait sa politique. Jamais il n'oublia qu'il était homme ; sa parole fut toujours inviolable, et son ennemi désarmé ou suppliant n'était plus son ennemi, c'était son frère.

Profitant de ses défaites autant que de ses victoires, Heyder-Aly-Kan apprit de ses ennemis même l'art de la guerre, ignoré dans l'Indostan. Ses troupes furent formées à la tactique européenne, à force de patience, de soins et de dépenses. Les débiles Indous affrontèrent sous ses ordres les phalanges anglaises qu'une suite continuelle de triomphes fesait passer jusqu'alors pour invincibles. Les vainqueurs du Bengale courbèrent plusieurs fois leur tête orgueilleuse sous le joug qu'il leur imposa ; et si le sort jaloux de ses succès n'avait pas précipité le terme de sa vie, il eût sans doute réalisé la perspective brillante vers laquelle il dirigeait constamment ses efforts, ses alliances et ses loix ; l'empire mogol eût repris sa splendeur, et les Européens résidans dans les différentes parties de l'Inde, les Européens dont l'astuce, autant que la force, avait opéré l'anéantissement de cette superbe monarchie, auraient été réduits à leur état primitif de marchands et de facteurs.

Qu'on me permette de tirer vanité du ha-

sard de ma naissance. Heyder-Aly, le plus grand des hommes, fut mon père. Le ciel me l'a ravi lorsque son ame active dirigeait laborieusement mon inexpérience. Rien ne peut le rendre à mes embrassemens; je n'eus pas même le triste bonheur de lui fermer les yeux et de recueillir sur mon cœur ses dernières leçons. Redoutable fléau de la guerre, à qui fus-tu plus fatal qu'à moi! Au lieu de verser sur sa tombe des larmes inutiles, je recueille en silence et avec respect ces mémoires écrits de sa main. Je les présenterai à mes compatriotes et à mes enfans; les premiers y verront que, pour opérer leur bonheur, Heyder-Aly négligea constamment le sien; et à l'égard des seconds, si jamais, oubliant les principes que mon père implanta dans mon ame durant mes jeunes années, mes sujets se plaignaient de ma conduite, ce livre dirigerait constamment la leur.

1707. II. *Disposition du gouvernement mogol à la mort d'Aureng-Zeb.*

Depuis la mort d'Aureng-Zeb, tous les liens qui unissaient l'empire mogol tendaient à se briser à la fois. Ce prince, dont les mains dégoûtantes du sang de son père, de ses frères et de ses neveux, avait porté avec

fermeté, pendant près d'un demi siècle, le sceptre des Indes, n'avait légué à aucun de ses enfans, avec son vaste héritage, ses talens, ses vices ni ses vertus. L'incertitude du droit de succession fut la première cause des troubles qu'on vit naître après lui, et qui tuèrent le corps politique de l'état, au milieu des funestes convulsions de l'anarchie. La seule loi fondamentale ordonnait seulement que le trône ne sortirait pas de la famille de Tamerlan ; d'ailleurs, chaque empereur pouvait choisir son héritier parmi ses enfans ou parmi ses proches. Ce droit indéfini ne pouvait être qu'une source de discorde. De jeunes princes, que leur naissance appelait à régner, et qui se trouvaient quelquefois à la tête d'une province ou d'une armée, soutenaient leurs prétentions les armes à la main, sans respecter les dispositions d'un despote qui n'était plus. Pour prévenir ces événemens, Aureng-Zeb et ses successeurs abandonnaient aux femmes l'éducation de leurs enfans mâles jusqu'à l'âge de sept ans. Imbus, pendant leur adolescence, de quelques principes religieux, ils allaient ensuite consumer, dans la molle oisiveté d'un serrail, ces années de jeunesse et d'activité qui doivent former l'homme et l'instruire dans

1707.

1707. la science de la vie. Une politique soupçonneuse affaiblissait le caractère de ces jeunes gens pour n'avoir pas à les craindre; et lorsqu'ensuite ils parvenaient au trône, les rênes de l'état chancelaient dans leurs mains inexpérimentées. Jouets infortunés de l'intrigue et de la scélératesse des courtisans, leur précaire existence dépendait des calculs de l'intérêt et de la perfidie.

Pendant le court espace de vingt ans, six princes s'étaient assis, ou plutôt s'étaient montrés sur le trône de Delhy. Il semblait que l'éternel arbitre des choses poursuivît les crimes d'Aureng-Zeb sur sa malheureuse postérité. Aureng-Zeb fut le despote le plus exécrable, le barbare le plus tranquille, l'hypocrite le plus profond, et en même-temps le plus heureux des hommes, et un de ceux qui jouirent de la vie la plus longue; exemple funeste au genre humain : mais ses enfans, qui ne partagèrent pas ses forfaits, en reçurent la punition; ainsi voulurent les destinées que le châtiment tardif atteignit le crime tôt ou tard.

III. *Azem Schas et ensuite Mazum empereurs mogols.*

De quatre fils qu'avait eu Aureng-Zeb, l'aîné, sultan Mahmoud, était mort en prison.

Azem-Schas, que le choix de son père appelait à l'empire, ne posséda que pendant quelques mois l'héritage paternel. Vaincu par son frère Mazum, et enfermé dans une forteresse, un breuvage empoisonné y termina bientôt sa vie. Mazum, sous le nom de Bahader-Schas, monta sur le trône que Kan-Bakh, son troisième frère, lui disputa vainement. Vaincu et fait prisonnier, il mourut de ses blessures. Mazum, deux fois victorieux, ne jouit que trois ans de son sceptre ensanglanté. Il mourut à la fleur de son âge, affaibli par l'excès des plaisirs et par les fatigues qu'il n'était pas en état de supporter. 1707.

A peine Mazum est au tombeau, qu'une guerre civile désole sa famille et l'empire. Ce prince laissait quatre fils. Trois d'entre eux se réunissent contre le quatrième, et lui arrachent la vie dans un combat. La discorde souffle ses fureurs dans l'armée combinée. Les trois frères avaient juré sur l'alcoran de régner de concert; serment sacrilège que chacun d'eux se promettait bien de violer à la première occasion: le partage des dépouilles l'a fait naître. Geander-Schas, le plus heureux ou le plus scélérat des trois sultans, se rend maître, par surprise, de la 1712.

1712. personne de ses deux collègues, et trempe ses mains dans leur sang. Cette action atroce l'avait rendu odieux; sa conduite attira bientôt sur sa tête le mépris général. Précipité du trône par les grands de l'empire, il erra quelque temps dans les montagnes du Candahar, et finit sa carrière sous le glaive des satellites que ses ennemis avaient mis à sa poursuite.

1713. V. *Mohammet Furuksir succède à Gehander Schas.*

Le gouvernement mogol, despotique depuis plusieurs siècles, s'était changé en une aristocratie aulique, exercée par un petit nombre de familles qui possédaient les grandes charges de la cour. Le sang de Tamerlan était néanmoins dans une si grande vénération, que les usurpateurs de l'autorité souveraine, n'osant pas s'asseoir sur le trône, y plaçaient en pompe un prince qui, dans la vérité, ne commandait guères qu'aux femmes de son sérail. Mahomet Furuksir obtint cette vaine dignité, et la perdit aussi-tôt que les ministres dont il était esclave s'aperçurent qu'il tentait de briser ses fers. Non contens de le renfermer, ils lui crevèrent les yeux. Ce degré d'incapacité et de misère auquel ils avaient réduit un

empereur de l'Indostan, ne put encore éteindre leurs craintes, ou satisfaire leur ressentiment; ils le firent massacrer après l'avoir accablé d'insultes et de mauvais traitemens. 1713.

VI. Rafiek-al-Dirjat sur le trône des Mogols. 1719.

Le trône fut occupé par Rafiek-al-Dirjat, cousin-germain du dernier empereur. Il fut tiré de la prison de Selimgur, où l'on renfermait ceux de la famille royale auxquels on laissait la vie. Ce changement de fortune aussi extraordinaire s'évanouit comme un songe. Ceux qui l'avaient fait empereur le tuèrent lorsqu'il avait à peine régné trois mois. Ils lui substituèrent son frère Rafiek-al-Doulet, dont le règne fut encore plus court. Enfin Mohammet Schas, fils Gehan, un des trois frères auxquels Gehander Schas avait arraché la couronne, monta sur le trône, destiné à une plus longue vie et à de plus longs malheurs.

VII. Mohammet Schas lui succède. Causes de la décadence de la monarchie. 1720.

Les Mogols avaient dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. Amollis par les délices du voluptueux climat de l'Inde, leurs bras effé-

1720. minés pouvaient à peine porter ces redoutables cimetères avec lesquels les robustes compagnons de Tamerlan avaient subjugué si aisément les paisibles et faibles Indous. La plupart confondus avec les Aborigènes, partageaient avec eux l'amour de la paix et du repos; contens de peu sur un sol heureux qui leur procurait libéralement et presque sans travail les choses nécessaires à leur subsistance, ils passaient sans murmure des mains d'un tyran dans celles d'un autre, parce qu'accoutumés au joug du despotisme et aux fréquentes révolutions qui en sont la suite, et presque abrutis par les vexations continuelles qu'ils éprouvaient, ils avaient perdu le sentiment de la liberté, ce précieux sentiment qui peut opérer tant de prodiges, et donner à l'homme une si grande énergie. Ceux qui parvenaient à ramasser des richesses changeaient de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites, plus ou moins délicieuses, ils n'occupaient que des maisons bâties de bois et d'argille, mais dont l'intérieur respirait toute la mollesse asiatique, tout le faste des conrs les plus corrompues. Par-tout où l'homme industrieux ne peut élever une fortune stable, ni la transmettre avec certitude à ses enfans, il se hâte de

rassembler toutes ses jouissances dans le seul moment dont il soit sûr. Ainsi les mogols épuisaient, au milieu des parfums et des femmes, tous les plaisirs et tout leur être. 1720.

Les gouverneurs des grandes provinces, qui portaient le titre de *soubas* ou vice-rois, témoins de la versatilité du gouvernement, songeaient à se rendre indépendans, à étendre les contributions qu'on levait sur le peuple, et à diminuer le tribut qu'ils devaient au trésor impérial. Rien ne fut plus réglé par la loi; tout fut conduit par le caprice, ou troublé par la violence. Les dépenses de la cour étaient arbitraires, et la substance du peuple se dissipait en fastueuses frivolités. Le trône était assiégé d'une multitude d'hommes avides, auxquels on prodiguait, sous divers prétextes, les trésors de l'état. Les guerres perpétuelles fournissaient l'occasion de lever des soldats, et les levées de soldats fournissaient les moyens à de nouvelles guerres et à de nouvelles déprédations. L'ambition, la discorde et l'anarchie désolaient à la fois l'Indostan. Les crimes étaient d'autant plus aisés à cacher, que les grands de l'empire étaient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, et n'employaient que des agens obscurs qu'ils désavouaient quand il le fallait.

1720. L'assassinat et le poison devenaient des crimes communs qu'on ensevelissait dans l'ombre de ces palais impénétrables, remplis de satellites prêts à tout oser au moindre signal de leur maître. Les ressorts qui contenaient une milice de douze cent mille hommes s'étaient relâchés au milieu des convulsions du corps politique. Chaque corps de troupes, attaché exclusivement au chef particulier dont il recevait sa paye, se montrait prêt à porter les armes au gré du plus léger intérêt pour ou contre l'empereur, dont le nom était à peine connu. Ainsi marchait rapidement vers sa décadence le plus riche et le plus florissant empire de l'univers.

Aux fléaux qui sapaient les fondemens de son organisation intérieure se joignaient des atteintes étrangères non moins dangereuses. Au Nord, les Patanes, qui autrefois avaient dominé dans l'Inde, se flattaient de rétablir leur empire. Réfugiés vers les sources du Gange, dans les hautes montagnes de Cachemire et du Cabulestan, Aureng-Zeb n'était jamais parvenu à les soumettre entièrement. Ils étendaient leurs courses jusqu'aux environs de Delhy, et menaçaient la ville impériale d'une destruction prochaine. Les

Marattes,

Marattes, habitans du Midi, étaient encore plus redoutables. Seuls parmi les Indous, 1720.
ils avaient conservé leur liberté. Ils habitent des montagnes derrière la côte de Malabar, entre Goa et Bombay, dans l'espace de plus de six cents milles. Il semble que tous les habitans des lieux escarpés reçurent de la nature, avec un ardent amour pour l'indépendance, plus de courage et plus de force que les habitans de la plaine. Les Marattes résistèrent toujours avec succès à toutes les armées mogoles. Aureng-Zeb, sans espoir de subjuguer des hommes dont les combats semblaient être l'élément, fit alliance avec eux. Voulant avoir constamment sous ses ordres un corps nombreux de ces guerriers célèbres, il s'abaissa jusqu'à leur offrir un tribut sous le nom de subside; et, suivant la coutume bizarre du gouvernement mogol, les Marattes furent autorisés à lever eux-mêmes ce tribut, par la voie des armes, dans les provinces qui les avoisinaient. La plus affreuse dévastation du midi de l'empire fut bientôt la suite funeste de cette mesure insensée.

VIII. *Nisan-el-Moluk, souba du Dékan; ambition de ce prince.*

Aureng-Zeb était parvenu à un âge avancé,

1720. et le poids des années affaiblissait les ressorts de son ame et de son génie. Il chargea de la défense de l'Indostan méridional un Maratte dont il connaissait les grands talens civils et militaires. Ce général, auquel fut donné le nom de Nizan-el-Moluk, qui, dans la langue persane, signifie protecteur de l'empire, en devint l'ennemi le plus redoutable. Son autorité, sous le nom de souba ou vice-roi, s'étendait sur les vastes et florissantes provinces du Dékan et d'Orixa, où se trouvent les mines de diamant de Visapour et de Golconde. Il résolut de soumettre à sa puissance tous les peuples qui habitent la péninsule de l'Inde, et de fonder un empire indépendant, borné au nord par les Marattes, à l'est, à l'ouest et au sud par l'Océan, dans l'étendue de trois cent cinquante lieues de longueur, depuis le cap de Comorin jusqu'à Surate, sur une largeur à peu près égale du fond du golfe de Guzurate, à l'embouchure occidentale du Gange.

Un concours de circonstances heureuses favorisa l'ambition de Nisan-el-Moluk. Les troubles qui suivirent la mort d'Aureng-Zeb forçaient la cour de Delhy de fermer les yeux sur des usurpations qu'en d'autres temps elle eût ensevelies sous des monceaux de

cadavres. Le souba du Dékan, allié secret des Marattes, ses compatriotes, employait 1720.
les meilleures troupes de l'Inde à l'accomplissement de ses vastes desseins; et les peuples qu'il attaquait, livrés à la mollesse la plus voluptueuse sous le plus beau climat de l'univers, n'avaient jamais opposé aux ambitieux qu'une faible et inutile résistance. La sagesse du gouvernement de Nisan-el-Moluk affermissait encore sa puissance dans un temps où le désordre général de l'Indostan jetait dans le désespoir les peuples foulés successivement par tous les partis qui s'entrechoquaient. Enfin, ce prince poussa sa carrière bien au-delà des bornes de la vie humaine, jusqu'à l'âge de cent sept ans. Ainsi, la nature sembla suspendre en sa faveur le cours ordinaire de ses loix pour lui donner le temps de transmettre paisiblement à sa postérité le trône fondé par son courage, et affermi par sa prudence.

IX. *Établissement des Européens dans l'Indostan.*

Nisan-el-Moluk n'avait à redouter que les Européens établis aux frontières de ses états, sur les côtes de Malabar, de Coromandel et de Bengale. Ces peuples, inquiets et turbulens, que la nature semblait avoir relégué

aux bornes les plus reculées de l'occident, 1720. pour garantir à jamais les enfans de Brama de leur fatale influence ; ces peuples, vainqueurs des élémens sur leurs citadelles ailées, qui portaient la foudre, s'étaient fortifiés, sous divers prétextes, sur toutes les mers de l'Indostan.

Les habitans de la Luzitanie, embarqués sur le Tage, furent les premiers dont les vaisseaux se montrèrent vers les bouches du Gange et de l'Indus. Le bruit de leurs succès guerriers et des richesses immenses qu'ils s'étaient appropriées, attirèrent bientôt sur leurs traces une foule de nouveaux aventuriers sortis des marais bataves. Affreuse soif de l'or ! de quels forfaits ne rends tu pas l'homme capable ! Les Portugais et les Hollandais ne semblaient avoir résisté aux tempêtes de l'Océan que pour s'entr'égorger loin des rivages de leur patrie avec la fureur des tigres. Mânes des paisibles Indous, immolés par ces barbares ! vous reçûtes quelque consolation lorsque, altérés du sang de leurs frères, ils tournèrent contre eux ces tubes infernaux dont les meurtrières explosions menaçaient de transformer en désert hideux la contrée du globe la plus populeuse. Les Bataves, vainqueurs de cette lutte domes-

tique, chassèrent les Portugais de presque tous leurs établissemens : ils élevèrent sur leurs ruines un colosse de puissance qui s'écroula bientôt. 1720.

Les Français et les Anglais parurent ensuite sur les mers des Indes. Plus adroits que les Portugais et les Hollandais, loin d'affecter des vues hostiles de conquêtes, ils ne firent entendre que les doux accens de la fraternité. Navigateurs paisibles et industrieux, ils offraient aux Indous des avantages inappréciables, en leur apportant les productions des climats occidentaux, pour recevoir en échange le superflu de l'industrie indienne. C'étaient encore des hommes précieux, dont l'esprit cultivé voulait s'instruire dans les sciences, qui fleurissaient de toute antiquité sur les rives du Gange, dans l'académie de Benarès, et faire part aux Brames des inventions européennes dans les arts d'utilité ou d'agrément. Les trop confians Indous reçurent à bras ouverts ces étrangers perfides, qu'ils auraient dû ensevelir sous les flots de l'Océan, lorsque leur petit nombre les rendait encore peu redoutables ; ils leur permirent d'environner de haies verdoyantes leurs magasins et leurs habitations, pour garantir leurs personnes et leurs propriétés des atteintes

des malveillans et des bêtes féroces. Ces en-
1720. ceintes tutélaires furent bientôt transformées en bastions redoutables qui menaçaient de loin la liberté publique. Mais, semblables à ces volcans destructeurs enfermés au sein de la terre, dont les dehors n'offrent aucun sujet de crainte aux habitans épars sur leur surface, jusqu'à l'instant fatal où, mis en mouvement par leur combinaison avec l'air et avec l'eau, ils soulèvent par leur force incalculable les masses les plus immenses, s'ouvrent une route enflammée, vomissent des rochers d'une grosseur prodigieuse, qui, après s'être élevés dans les airs, retombent et roulent avec fracas; les champs des environs sont enterrés sous des amas de cendres, de sables brûlans, de pierres ponces; souvent les flancs des montagnes voisines s'ouvrent tout-à-coup pour donner issue à des torrens de matiére liquide et embrâsée qui vont inonder au loin les campagnes, détruisant à la fois les arbres, les maisons et les hommes. Ainsi ces nouveaux venus des bords glacés de l'occident, cachant avec soin leurs ambitieux projets sous des dehors séducteurs, attendaient en silence le moment de les faire éclore. Cependant ils se fortifiaient à Bombay, à Mahé, à Madras, à Pondichery, à

Chandernagor et à Calcuta ; les matières combustibles fermentaient, l'explosion était prochaine. 1720.

X. *Étendue des états de Nisan-el-Moluk ; il cherche à envahir le Maissour.*

Nizan-el-Moluk affermissait sa vaste domination, et semblait voir d'un œil indifférent les entreprises des Européens. Occupé à faire fleurir le commerce dans ses états, il voyait avec plaisir ces étrangers concourir à remplir ses vues par leur laborieuse industrie ; et calculant l'étendue de ses moyens, il regardait peut-être les citadelles qui s'élevaient sous ses yeux comme devant lui appartenir un jour, sans prévoir que parmi ses enfans, les uns y trouveraient d'insolens protecteurs, et les autres d'infâmes geoliers.

Vers les premières années du règne de Mohammet-Schas, le souba du Dékan dominait sur les provinces de Cambaye, de Candisk, de Balagate, de Telenga, de Maduré, de Tanjaour et de Carnate : il ne lui restait plus qu'à se rendre maître des pays de Maissour et de Canara pour donner des loix à toute la peninsule de l'Indostan. Mon grand-père, Nadim-Zaeb, régnait depuis trente ans sur ces deux provinces.

forteresse à la ville. Ses jardins, d'une mé-
1720. diocre étendue, sont terminés par un parc qui s'avance jusqu'au pied des montagnes, dans un circuit de vingt milles.

XII. *Faiblesse morale de ses habitans.*

Le plus beau pays de l'Univers était habité par les hommes les plus efféminés. Au sein d'un doux repos, les heureux Maissouriens coulaient leurs jours dans l'abondance et dans les plaisirs. De temps immémorial, le Canara fut en possession de fournir les courtisanes les plus voluptueuses, et les plus belles danseuses de l'Indostan. La situation relative du pays semblait autoriser l'indolente sécurité des habitans. Au nord, ils avaient pour voisins les Marattes, dont mes ancêtres achetaient la protection par un tribut assez considérable ; ils étaient bornés à l'est par quelques peuplades d'Indous faibles et peu nombreuses ; le vaste océan leur servait de barrière au sud et à l'ouest, et cette barrière avait toujours été respectée jusqu'à l'arrivée des Européens aux Indes.

1724. XIII. *Nisan-el-Moluk envahit le Maissour.*

A l'avénement de Nisan-el-Moluk à la soubadie du Dékan, mon ayeul n'avait pas

négligé de s'assurer la faveur de ce prince par les présens qu'il lui avait faits et aux grands de sa cour. Il venait tout récemment d'embellir son serrail d'Aurengabad, de douze Baliadères, dont les talens agréables surpassaient encore la beauté parfaite; d'ailleurs, les liaisons connues de Nizan-el-Moluk avec les Marattes semblaient assurer la tranquillité d'une nation paisible que les Marattes protégeaient. Mais quelle barrière ne franchit pas l'ambitieux, qui ne connaît d'autre droit que la force et ses caprices ! Quelques Français établis à Mahé avaient cependant prévenu le conseil de Bednore que les préparatifs de guerre faits par les Mogols auprès de Golconde, sur les rives du Chrichena, regardaient le royaume de Mayssour. Ils ajoutaient que les Anglais, auxquels mes ancêtres avaient accordé l'isle déserte de Bombai pour la facilité de leur commerce, favorisaient de leurs forces maritimes l'invasion projettée, et que l'acquisition de l'isle de Salsette, berceau sacré de la religion des Brames, devait être le prix de cette perfidie. Une nouvelle aussi révoltante trouvait encore des incrédules, lorsqu'on apprit que les Mogols, après avoir passé le Chrichena, s'avançaient en force vers les gorges des Gates, à l'entrée du

1724.

1724. Maissour, brûlant les villes et les villages, et qu'une escadre britannique bloquait Barcelor, le meilleur port du Canara, et une des places de l'Indostan regardées jusqu'alors comme imprenables.

XIV. *Nadim Zaëb se réfugie à la cour de Delhy. Naissance d'Heyder-Aly-Kan.*

Envain le conseil de Bednore s'était adressé à la régence Poonak, chef-lieu du gouvernement Maratte; on avait répondu qu'entre des peuples également alliés de la cour de Poonak, la neutralité la plus absolue serait observée : cependant un corps nombreux de cavalerie maratte formait l'avant-garde des Mogols. Tout projet de défense paraissait aussi imprudent qu'inutile. Nadim-Zaëb, cédant à sa mauvaise destinée, profita de la bonne volonté des Français établis à Mahé, qui lui offraient leurs vaisseaux. Il leur confia ses trésors, sa femme et son fils, Heyder-Aly, que sa mère allaitait encore, pour les conduire aux bouches de l'Indus, d'où très-aisément ils pouvaient être transportés à Delhy : ainsi, dès son berceau, Heyder préludait à la vie errante et orageuse que le sort lui destinait.

Après ces dispositions domestiques, Na-

dim-Zaëb, pour prévenir la dévastation de son pays, enjoignit aux commandans de toutes ses places de se soumettre à Nisan-el-Moluk aussi-tôt que son armée paraîtrait; et ayant rassemblé de grandes provisions à Barcelor, il s'enferma dans cette forteresse, se flattant de la défendre, ou de faire du moins un accommodement tolérable. Ses espérances se seraient réalisées s'il n'eût eu pour assaillans que les Mogols et les Indous. Nizan-el-Moluk, maître, sans résistance, de tout le royaume, voyait son armée se fondre au pied des murs de Barcelor; la saison des pluies qui s'approchait allait inonder les campagnes voisines, couvertes de riz; des troubles dans le Carnate appelaient son attention; il se repentait de son entreprise, lorsque cinq vaisseaux de guerre anglais s'embossent devant le port. Les défenses de la place ne résistent pas à leur feu destructeur, et les défenseurs épouvantés chancèlent incertains. . . . . 1724.

Nadim-Zaëb, témoin de l'effroi général, et jugeant que la ville ne pouvait pas soutenir long-temps un genre d'attaque auquel on n'était pas accoutumé dans les Indes, à la faveur d'une nuit obscure et de la connaissance qu'il avait des sentiers, à travers

1724. les risières couvertes d'eau, sortit à cheval, accompagné de peu de personnes, franchit, non sans péril, les limites de ses états, et rejoignit heureusement sa famille à la cour impériale, emportant dans son ame, envers les Anglais, une haine immortelle qu'il transmit à son fils. Nisan-el-Moluk, feignant de respecter les préjugés du peuple qu'il venait de conquérir, fit reconnaître pour raja, Nuncomar, enfant de quatre ans, que mon grand-père avait eu d'une danseuse. Raour-kan, qu'il établit gouverneur de Maissour et de Canara, était chargé secrettement de faire disparaître ce manequin politique, aussi-tôt que l'autorité des Mogols serait parfaitement reconnue dans le pays.

Mon grand-père avait porté les armes dans sa jeunesse à la suite de l'empereur Aureng-Zëb, et des événemens particuliers l'avaient conduit assez avant dans la familiarité de ce prince; mais depuis très-long-temps il avait perdu de vue la cour orageuse de Delhy. Le grand nombre d'amis qu'il trouva dans cette capitale avait lieu de le surprendre. Il les devait moins à ses services passés qu'à l'enchaînement des circonstances présentes. Les trésors considérables qu'il avait sauvés de Bednore le mettait en état de paraître à la

cour avec éclat, et de solliciter victorieusement la justice impériale contre son oppresseur. La révolte ouverte du souba de Dékan commençait aussi à frapper les regards. On parlait de le réduire à main armée ; et dans cette disposition politique, Nadim-Zaëb était regardé comme un agent utile. 1724.

XV. *Dispositions de la cour mogole à l'arrivée de Nadim-Zaëb à Delhy. Nisan-el-Moluk se rend indépendant de l'empereur.* 1725.

Depuis cinq ansque Mohammet-Schas était parvenu à l'empire, il luttait avec quelque avantage contre le torrent de désordres qui, sous les derniers règnes, inondait les provinces de l'Indostan. Les Patanes contenus couvraient les frontières du Nord et menaçaient la Perse. Un petit nombre d'actes de sévérité faits à propos, retenaient dans le devoir les ministres et les grands de la cour. Une réforme considérable dans les dépenses du palais, permettait à l'empereur d'avoir sous sa main une armée plus nombreuse et mieux disciplinée ; les soubas de l'intérieur, surveillés plus exactement, remettaient dans le trésor public, à des époques fixes, les tributs qu'ils lui devaient. Celui du Bengale, jaloux de l'élévation de Nisan-el-Moluk,

ou manquant de l'énergie nécessaire pour
1725. l'imiter, offrait, pour le réduire, toutes les forces de son gouvernement. L'orage grondait sur la tête du souba de Dékan; hors d'état de le braver, il sut le détourner avec adresse : maître des mines de Golconde et de toute la péninsule de l'Indostan, le plus riche pays de l'nnivers, il prodiguait des trésors immenses pour acheter des partisans; bientôt, enhardi par le succès, il offrit de venir se justifier à Delhy, et osa risquer ce voyage à la tête d'une armée peu nombreuse.

1730. Nadim-Zaëb goûtait intérieurement la joie de voir son ennemi se jeter lui-même dans les filets qui lui étaient tendus; elle fut de courte durée. Nisan-el-Moluk, précédé par sa renommée et par de grosses sommes d'or qu'il avait fait remettre au trésor impérial, parut à la cour, moins en accusé qui vient se justifier, qu'en vainqueur généreux qui avait fait rentrer au sein de l'empire des provinces aliénées, et qui demandait le prix de ses travaux. Mon grand-père cachait son désespoir au fond de son palais. Nisan-el-Moluk, plus maître dans Delhy que l'empereur lui-même, disposait de toutes les places, et semblait l'organe de toutes les affaires. Cependant des bruits confus, des plaintes

plaintes multipliées dans l'ombre, une inquiétude qu'on remarquait sur les visages, et d'autres signes peu équivoques à des yeux exercés, annonçaient des changemens politiques; on parlait d'une révolte dans les environs de Benarès; on sut bientôt qu'Ibrahim, prince du sang royal, avait été tiré de la forteresse de Selingur par un corps nombreux de cavalerie maratte, et que cette armée, grossie par une foule d'aventuriers, s'avançait vers Agra. 1730.

Nisan-el-Moluk avait eu le crédit de se faire nommer vekil-mutlak, qualité qui le mettait au-dessus du grand-visir; toutes les voix le proclamaient général de l'armée destinée à marcher contre les rebelles, lorsque des renseignemens secrets firent connaître au conseil de Delhy que ce souba était l'ame de la rebellion. Le départ précipité de ce prince tourna les soupçons en certitude; mon grand-père obtint le commandement de l'armée mogole. Ibrahim fut vaincu et fait prisonnier; mais Nisan-el-Moluk eut le temps de gagner les montagnes de Malour, et de se retirer ensuite dans ses états, sans pouvoir être atteint. 1732.

1732.

XVI. *Intrigues des courtisans.*

La cour de Delhy fut agitée les années suivantes d'intrigues sans cesse renaissantes. Les vrais amis de l'empire étaient convaincus qu'il ne reprendrait sa splendeur que lorsque le souba du Dékan serait soumis; mais leur voix se trouvait presque étouffée par la horde cabalante dont il avait acheté les clameurs. Cependant la quatrième partie de l'empire où dominait Nisan-el-Moluk, formait dans le fait un état indépendant, qui ne remettait aucun tribut dans le trésor impérial. Le souba du Bengale, enhardi par l'impunité qui couvrait les entreprises de son voisin, fesait naître différens prétextes pour retenir les contributions levées sur les peuples dont il avait le gouvernement. Les Patanes, maîtres du Candahar et du Cabulestan, loin de secourir l'empire, en avaient employé les trésors à faire une incursion en Perse, désastreuse pour les vaincus, inutile aux vainqueurs, et funeste dans la suite à l'Indostan. Les finances étaient épuisées; Mohammet Schas, dont les commencemens du règne avaient donné quelques espérances, incertain au milieu des contradictions de sa cour et de son conseil, laissait flotter les rênes de

l'état au gré des événemens; enfermé dans son serrail au milieu de ses femmes et de ses eunuques, la fortune publique lui paraissait étrangère. Ce fut presque toujours la faiblesse des monarques qui amena les grandes révolutions dans les empires; il s'en préparait une qui devait bouleverser l'Indostan, ruiner la famille impériale, et transférer le sceptre à la nation britannique, alors à peine connue dans l'Inde. 1732.

XVII. *Thamas Kouli-Kan s'asseoit sur le trône de Perse, sous le nom de Nadir-Schas.* 1735.

Les troubles qui, depuis un grand nombre d'années, agitaient la Perse, étaient appaisés. Le célèbre Thamas Kouli-Kan, sous prétexte de protéger la famille des sophis, était venu à bout de l'opprimer, de l'anéantir, et de s'asseoir sur le trône d'Hispahan, sous le nom de Nadir-Schas, couvrant des qualités d'un conquérant les crimes de l'usurpateur. Le bruit de son nom remplissait l'Asie et l'Europe; le bonheur qui l'avait accompagné dans ses romanesques entreprises ne remplissait pas son ame ambitieuse; étrangère aux charmes de l'amour, aux douces étreintes de l'amitié, et aux agréables loisirs qui embellissent les jours des hommes

1735. sensibles, elle ne recevait de ressort qu'à la vue du carnage et au bruit des combats; d'ailleurs, quelles que grandes que fussent les richesses de la Perse, elles ne suffisaient pas pour remplir les prétentions des capitaines qui s'étaient attachés à sa fortune, dans la vue de faire la leur; les immenses trésors accumulés par les grands-mogols pouvaient seuls acquitter les indiscrettes promesses qu'il avait faites à ses troupes pour les précipiter dans les plus périlleuses entreprises: la conquête de l'Indostan fut résolue.

1738. XVIII. *Ce prince pénètre dans les Indes pour en faire la conquête.*

Les dévastations commises en Perse par les Patanes fournissaient à Nadir-Schas le prétexte d'une vengeance légitime : il pénètre dans le Kandahar avec une armée moins nombreuse qu'aguerrie ; la résistance qu'il trouve chez un peuple guerrier ne fait qu'enflammer son courage et l'espoir de ses troupes; les négociations succèdent aux attaques. La plupart des Patanes prennent parti dans son armée, attirés par les magnifiques promesses qu'il leur fait de partager avec eux les dépouilles de Delhy.

Le bruit de l'incursion des Persans et le

1738.

péril commun avaient éteint, du moins en apparence, les funestes dissentions qui régnaient parmi les ministres de Mohammet-Schas. Nisan-el-Moluk prévenait l'empereur qu'il était parti d'Aurengabad à la tête de cent mille cavaliers marattes, pour voler au secours de Delhy. Les autres soubas fesaient les dispositions les plus promptes pour rassembler leurs troupes. L'armée impériale était sous les tentes au mois de décembre, dans les vastes plaines qui s'étendent de Delhy aux montagnes du Punjal ; on y comptait six cents mille hommes. Un si redoutable armement ne rassurait pas tous les esprits. L'infanterie, ramassée à la hâte, sans disposition préalable et presque sans armes, paraissait plus propre à piller le camp d'un ennemi vaincu, qu'à combattre vaillamment dans la plaine. Chaque cavalier mogol, accompagné de deux valets, portait une robe légère et traînante de soye ; les éléphans étaient parés comme pour une fête ; un nombre prodigieux de femmes suivait l'armée ; il y avait dans le camp autant de boutiques et de marchandises de luxe que dans Delhy. Les Marattes seuls présentaient un front guerrier ; mais ils n'obéissaient qu'à Nisan-el-Moluk, dont les intentions étaient au

moins suspectes. Un Cipaye, dépêché par
1738. Dupleix, chef de l'établissement français de Chandernagor, assurait les ministres de l'empereur que le souba du Dékan, auquel on se proposait de donner le commandement de l'armée mogole, avait attiré lui-même les Persans dans le cœur de l'Indostan, de concert avec les Anglais, qui se flattaient qu'au milieu du déchirement de l'empire, ils établiraient leur domination sur les côtes méridionales.

Les nombreux partisans de Nisan-el-Moluk affaiblissaient ce témoignage par des considérations politiques. La rivalité qui existait en Europe entre les Français et les Anglais commençait à percer dans les Indes. Des ennemis cherchent à s'entre-nuire par toutes sortes de voyes. Le souba du Dékan, dans Delhy avec sa famille, au milieu de ses envieux et de ses ennemis, n'était-il pas lui-même une preuve sans réplique de sa bonne-foi? Le temps, qui dévoile tôt ou tard les vertus et les crimes des hommes, allait éclairer ce mystère.

1739. XIX. *Les Persans marchent sur Delhy.*

Les Persans, maîtres des montagnes qui séparent la province de Cabul du reste de

l'Indostan, voyaient devant eux le chemin ouvert jusqu'à Delhy. Les Mogols s'ébranlent enfin pour arrêter leur marche. Les armées étaient en présence le 13 février. Un seul combat décida du sort de l'empereur. Mon grand-père, sous lequel Heyder-Ali, âgé de quinze ans, fesait ses premières armes, commandait l'aîle droite; il attaqua les Persans avec une valeur qui ne fut pas secondée. On vint lui dire, au fort de la mêlée, que Nizan-el-Moluk et les Marattes, au lieu de combattre, s'étaient retirés dans les environs d'une pagode voisine, et que l'armée se dispersait. Il fallut céder au nombre des ennemis; la déroute était complette, universelle; la terreur et la consternation régnaient parmi le corps de réserve resté pour la garde de l'empereur, qui fût obligé de se remettre entre les mains du roi de Perse. 1739.

Nadim Zaëb fut chargé de tenter quelques négociations auprès de Nadir-Schas; ce prince, épris du mérite militaire, dont il était bon juge, avait admiré lui-même les inutiles efforts faits par mon grand-père pour arrêter les progrès de l'armée persane; il le reçut avec l'empressement d'un ami, et lui parla avec la franchise d'un guerrier. L'atroce perfidie de Nisan-el-Moluk fut

1739. alors démontrée à tous les yeux. Nadir Schas fit voir à mon ayeul le traité en vertu duquel il s'était enfoncé dans l'Indostan, ayant à peine à ses ordres un simple cortège; mais lorsque l'infâme trahison du souba du Dékan était manifeste, le sort des armes lui en assurait l'impunité. Les Marattes, réunis aux Patanes et aux Persans, montraient la même soif du sang et du pillage; Nadir Schas ayant fait proclamer dans le camp des Mogols qu'il était libre à chacun de se retirer où bon lui semblerait, sans crainte d'être attaqué dans sa retraite, tous les Indous se dissipèrent; les Persans furent les maîtres de l'empereur et de Delhy.

XX. *Nadir Schas maître de Delhy et de l'empereur Mohammet Schas.*

On sait comment Nadir Schas, ayant enfermé le grand-mogol Mohammet dans une tour du château de Delhy, se fit proclamer empereur des Indes; comment il s'appropria les trésors inestimables que renfermait le palais : la salle du trône était revêtue de lames d'or, des diamans en ornaient le plafond; douze colonnes d'or massif, garnies de perles et de pierres précieuses, formaient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout

commandait l'admiration. C'était un paon dont la queue et les ailes étendues couvraient le monarque de leur ombre; les diamans, les rubis, les émeraudes et les autres pierreries dont ce prodige de l'art était composé, représentaient au naturel les couleurs brillantes de cet oiseau; on sait comment Nadir, ayant fait naître une émeute populaire dans le dessein d'assouvir les fureurs de ses barbares soldats, cette immense capitale nagea dans le sang de ses malheureux habitans: on dit que plus de deux cent vingt-cinq mille personnes furent égorgées. Le roi de Perse Schas sortit bientôt d'une ville qui n'était plus qu'un monceau de ruines. 1739.

On assure qu'un faquir, frappé des malheurs de sa patrie, eut le courage d'arrêter le cheval du roi de Perse, et de lui présenter un papier, avec ces mots: *Si tu es un dieu, agis en dieu; si tu es un prophète, conduis-nous dans la voie du salut; si tu es un roi, rends les peuples heureux.* Le barbare lui répondit: *Je ne suis point un dieu pour agir en dieu, ni un prophète pour vous montrer la voie du salut, ni même un roi pour rendre les peuples heureux; je suis celui que dieu envoye aux nations qu'il a déterminé de visiter dans sa fureur.*

1739. Nadir-Schas, en quittant, le 13 mai, la capitale de l'Indostan pour retourner dans ses états, avait fait un traité avec Mohammet-Schas, en vertu duquel il permettait à cet imbécille monarque de vivre et de régner; il réunissait à la Perse les provinces qui étaient à sa bienséance, et il s'assurait un butin immense et les dépouilles de l'Indostan; mais l'article le plus fatal à la grandeur de l'empire, était celui dans lequel on statuait que tous les soubas seraient indépendans de l'empereur : dès-lors l'Indostan cessa d'être un corps puissant, dont l'indivisibilité garantissait la permanence; ses membres, isolés entr'eux, offraient une conquête aisée aux guerriers entreprenans qui se présenteraient pour les asservir.

1740. XXI. *Malheurs qui se succèdent dans l'empire mogol.*

Dans les premiers mois de 1740, tous les fléaux que la nature verse quelquefois sur les hommes et sur les plantes, s'accumulaient aux environs de Delhy. Les Persans avaient arraché les vignes, coupé les arbres, brûlé les maisons et dispersé une partie des habitans. La quantité de cadavres amoncelés autour des villes et des villages, ou couverts de terre avec négligence, répandait dans les

airs des miasmes pestilentiels ; les semailles n'ayant pas été faites à temps l'année précédente, la famine menaçait de dévorer les restes infortunés des Indous ; la désolation était à son comble. Le seul Nizan-el-Moluk, devenu sans contradiction souverain d'un pays immense, semblait jouir insolemment des maux qu'il avait causés. Bravant les vaines clameurs d'un peuple malheureux, la haine impuissante de son souverain, et le cri intérieur de sa conscience, il avait osé se rendre à Delhy avec sa famille, pour recevoir, avec appareil, des mains de l'empereur, l'investiture de ses états. Les plus somptueux préparatifs se fesaient par son ordre, pour rendre remarquable son entrée publique dans la capitale ; en attendant, il s'était établi à cinq lieues de la cour, dans une maison de plaisance appartenante à l'empereur. 1740.

XXII. *Mohammet Schas essaie vainement de faire arrêter Nisan-el-Moluk. Naissance de la passion d'Heyder-Aly-Kan pour Aseima, fille de ce souba.*

Ce fut dans cet endroit que Mohammet Schas avait résolu de punir la trahison d'un sujet rebelle par une autre trahison, seul moyen qui fût alors en sa puissance. Nizan-el-Moluk n'avait alors auprès de lui qu'une

1740. compagnie de cent gardes et une foule inutile d'esclaves sans courage. Mon grand-pére eut ordre de faire rentrer dans la poussière cette poignée de factieux. L'empereur ne pouvait pas charger du soin de sa vengeance un homme plus intéressé à la rendre complette.

Par une nuit extrêmement obscure, Nadim-Zaëb sort de Delhy, accompagné de cinq cents cavaliers; il entoure en silence le château qu'habitait Nizan-el-Moluk. On se saisit de deux gardes qui se promenaient, sans défiance, dans les dehors; on apprend d'eux que le souba de Dékan vient de partir pour une ville voisine; les deux gardes sont égorgés. Mon grand père, avec une partie de son escorte, se met à la poursuite de sa proie, et charge Heyder-Aly du reste de l'expédition. Le château entièrement bloqué, les portes sont bientôt enfoncées. Les gardes, réduits à un petit nombre, se défendent avec une valeur déterminée; la mort vole des deux côtés : bientôt des torches enflammées mettent fin au combat; le château s'embrâse, le feu et la fumée s'élèvent en tourbillons, et répandent au loin une clarté lugubre. Des cris déchirans sortent du sein des flammes; le silence de la nuit les rendent plus affreux;

c'était un groupe de femmes que le feu allait dévorer, et qui, méprisant leur danger extrême, fesaient d'inutiles efforts pour arracher au plus cruel supplice une fille d'une rare beauté, et qui atteignait à peine sa treizième année. A cette funeste vue, les hommes qui venaient d'égorger de sang froid tout ce qui tombait sous leur cimetère, sentent la fureur expirer dans leur ame; mais la pitié s'empare avec plus de force du cœur d'Heyder-Aly, que l'âge n'avait pas encore endurci. Un gouffre enflammé le séparait de la chambre où il voyait ces femmes lutter contre les progrès de l'embrâsement : un sentiment inconnu le domine; il ordonne à ses compagnons de conduire un madrier qui se trouvait à sa portée; l'éclair n'est pas plus prompt. S'élancer sur ce pont chancelant, prendre dans ses bras la jeune Azeima, la mettre en sûreté hors du château, tout cela est exécuté dans un instant; les autres femmes sont sauvées; elles s'empressent à rappeler au sentiment de l'existence leur maîtresse évanouie. Azeima ouvre les yeux, les tourne, avec l'accent de la reconnaissance, sur son libérateur. Un feu violent pénètre dans les veines d'Heyder-Aly, et l'embrâse tout entier. Cet instant décide de ses destinées; 1740.

1740. Azeima est là compagne chérie, la maîtresse adorée à laquelle il consacre ses jours.

Le souba de Dékan avait à peine franchi l'espace de deux lieues, qu'une étonnante et soudaine clarté fixe son attention. L'horison paraît enflammé; une vive lumière s'augmente à chaque instant, se repercute des nuages colorés sur les collines, à une grande distance, et annonce un violent incendie. Nizan-el-Moluk se trouble; un instinct secret l'agite et détermine ses mouvemens; il abandonne la route qu'il tenait, évite, par ce moyen, la poursuite de ses ennemis, et, à travers les champs, il revient à toute bride vers sa maison. A mesure qu'il s'avance, l'embrâsement lui paraît plus considérable; il voit enfin l'asyle de sa famille converti en une vaste fournaise; il veut entrer, des gens qui lui sont inconnus s'emparent de lui et de ceux qui l'accompagnent; on l'entraîne avec violence aux pieds d'un jeune homme qu'il n'a jamais vu, auquel on demande l'ordre de le mettre à mort. Au bruit qui se fait entendre, et dont la cause est ignorée, Heyder-Ali s'approche, voit Nizan-el-Moluk qui touche à son dernier moment. Nizan-el-Moluk ! Le père d'Azeima est un dieu pour lui, il se précipite sur les meurtriers, retient

leurs bras levés sur leur proie, réunit le père, la mère et la fille, et jouit des sentimens tumultueux que les plus étranges événemens élèvent dans leurs ames. 1740.

Un léger crépuscule annonçait le retour prochain du jour. Nadim-Zaëb, après une course infructueuse, pouvait arriver à chaque instant et changer la face des affaires. Heyder-Aly prévoit cette crise. Les jardins du château de Behélour bordaient le Gemené, fleuve large et profond, qui, après avoir arrosé les deux capitales de l'Indostan, mêle ses eaux avec celles du Gange dans les environs de Benarès. Un assez grand bateau se trouvait sur le rivage; il y fait entrer le souba, sa famille, les esclaves qui restaient, des voitures et les chevaux nécessaires pour les transporter à quelque distance vers un château, dans lequel ils devaient trouver les secours convenables : il faut se séparer. Nizan-el-Moluk, en quittant son bienfaiteur, ne lui dit que ces mots : *Bon jeune homme, je fus ton ennemi; tu vois les pleurs qui coulent de mes yeux, mais tu ne lis pas dans le fond de mon cœur. Le père, la mère et la fille sont à toi; tu peux en disposer en maître.*

Heyder-Aly, après avoir mis en sûreté

1740. ceux auxquels était attaché pour jamais le bonheur de sa vie, revient tristement affronter la colère de son père, qui arrivait alors la fureur dans le regard et le désespoir dans l'ame, de n'avoir pas trouvé la victime qu'il voulait immoler. Le vaste embrâsement qui frappait ses yeux, et les horreurs dont il le supposait accompagné, font à peine quelques diversions à ses noires affections; mais elles prennent le féroce caractère de la rage, lorsqu'il apprend que le souba qu'il cherchait bien loin, s'était jetté lui-même dans ses mains, et que Heyder-Aly venait de le soustraire à la mort. Dans les accès de son égarement, les deux soldats qui, les premiers, s'étaient saisis de Nizan-el-Moluk, et ne l'avaient pas immolé, périssent de sa main; leur sang innocent qui se répandait à gros bouillons devant lui, semble appaiser ses transports, ou peut-être qu'en voyant son fils unique, la voix de la nature fit taire celle du délire; il jette sur lui un regard étincelant. Malheureux ! qu'as-tu fait ? tu ne connais pas toute l'étendue de ta faute; en sauvant ton ennemi, tu viens d'assassiner ton père ! Il dit, et part sur-le-champ pour la ville, regrettant le passé, détestant le présent, et plein d'inquiétude pour l'avenir.

La

La renommée, qui se plaît à répandre rapidement les faits extraordinaires, dénaturait déjà dans Delhy l'événement de la nuit. L'empereur en était instruit; tel était son état de faiblesse, et l'effroi que lui inspirait Nizan-el-Moluk, que n'ayant pas réussi à le perdre, il était résolu d'écarter de lui tous les soupçons, et de faire tomber les suites que pouvait avoir cette affaire sur la tête de ceux qu'il avait chargé du soin de sa vengeance. Mon grand-père apprend, en rentrant dans son palais, qu'accusé d'un assassinat, les ordres étaient donnés pour l'arrêter : il part sur-le-champ pour Benarès, après avoir chargé sa femme de l'instruire de la tournure que prendrait cette affaire. 1740.

Elle n'eut pas les fâcheuses suites qu'il craignait. Nizan-el-Moluk reçut solemnellement, quelques jours après, l'investiture du Dékan. Occupé de sa grandeur, soit générosité, soit politique, il démentit lui-même les bruits qui couraient à son sujet; ils devinrent problématiques, et bientôt on n'en parla plus.

Heyder-Aly voyait en secret le souba du Dékan et sa fille; les deux jeunes gens s'étaient promis une fidélité à toute épreuve. Nizan-el-Moluk consentait à leur union, et à les remettre sur le trône de Maissour, pourvu que

1740. Nadim Zaëb, oubliant tout sujet de mécontentement, voulût lui aider à éteindre les troubles qui s'élevaient dans le Carnate, province dépendante de la soubadie du Dékan.

1741. XXIII. *Principe de l'élévation de Chanda-Zaëb. Départ de Nisan-el-Moluk pour ses états du Dékan.*

La rivalité entre les établissemens européens de Pondichery et de Madras, était la funeste origine de ces troubles. Le nabad, chargé par Nizan-el-Moluk du gouvernement de cette contrée, avait donné sa fille en mariage à son ministre Chanda-Zaëb. Se reposant sur la foi d'un homme qu'il avait comblé de biens, il lui abandonnait les rênes du gouvernement, lorsqu'il apprit sa révolte ouverte. L'ingratitude de Chanda-Zaëb était fomentée par Dumas, gouverneur de Pondichery, qui, après avoir reçu sa femme, ses enfans et ses trésors dans cette ville, réputée alors pour imprenable, lui fournissait des troupes et de l'artillerie. Le souba du Dékan, indigné de la conduite que se permettait une compagnie de marchands, et d'ailleurs lié d'intérêt avec les Anglais de Bombai, se proposait de tomber sur Pondi-

chery avec toutes les forces de la péninsule, et de détruire entièrement cette ville. 1741.

XXIV. *Liaisons de Nadim-Zaëb avec Dupleix.*

Tandis que Nizan-el-Moluk sortait de Délhy pour aller combattre les Français, Nadim Zaëb y rentrait avec des sentimens bien opposés. Voulant étendre, pendant son voyage à Benarès, ses liaisons avec une nation généreuse, à laquelle il devait la conservation de sa famille et d'une partie de sa fortune, il avait visité les établissemens français sur le Gange. Dupleix, homme aussi actif qu'intelligent, aussi méditatif que laborieux, dirigeait alors le comptoir de Chandernagor. Il y avait bâti une ville, équipé quinze vaisseaux; c'était une conquête de génie et d'industrie, bien préférable à toutes les autres; enrichissant sa patrie, s'enrichissant lui-même, combinant les moyens d'assurer la prépondérance du commerce français dans l'Inde sur une propriété territoriale, capable de nourrir un nombre de manufacturiers suffisant pour former les cargaisons, Dupleix jettait les fondemens de sa grande réputation.

Nadim Zaëb, dans ses entretiens avec ce Français, s'était instruit du degré de puis-

1741. sance des principaux potentats de l'Europe dont il avait peu d'idées, et des ressorts cachés de leur politique cauteleuse ; il savait que la France et l'Angleterre étaient à la veille d'une rupture à l'occasion de l'Espagne ; que le rapprochement des circonstances promettait aux Français des succès importans dans l'Inde ; les Anglais pouvaient être expulsés de cette contrée. Nadim Zaëb voyait dans cette révolution le champ le plus vaste ouvert à ses desirs. Non-seulement il pouvait recouvrer ses états de Maissour, mais le moment semblait venu pour lui d'écraser son oppresseur et d'établir sa domination dans le Dékan. Il s'agissait de seconder les Français par toute l'influence que ses liaisons lui donnaient dans l'Inde. Le grand Mogol, courbé sous le poids de l'humiliation, ne soupirait qu'après l'instant de se venger de Nizan-el-Moluk. Les Marattes, mécontens de la cour d'Aurengabad, qui les avait frustrés d'une partie des sommes promises lors de l'expédition de Nadir Schas, pour acheter leur défection, et conduits par leur légèreté ordinaire, ne paraissaient pas éloignés de contribuer à cette vengeance. Les deux soubas de Benarès et de Bengale embrassaient ouvertement la cause des Français. Les ou-

vertures faites par le roi de Perse à mon grand-père, dans le camp de Delhy, lui laissaient espérer qu'on pourrait amener ce prince à faire une diversion utile, en ruinant les comptoirs anglais sur le golphe persique. Les projets d'élévation qui fermentaient dans la tête de Nadim Zaëb, avaient charmé les ennuis d'un long voyage ; il revenait auprès de sa famille le cœur plein d'espérances, aussi vaines que flatteuses. 1741.

XXV. *Nadim Zaëb s'oppose au mariage de son fils avec Azeima. Pourquoi.*

Heyder-Aly-Kan avait confié à sa mère le secret de son cœur. Nadim Zaëb apprit d'elle les circonstances de l'incendie de Béhélour qu'il ignorait encore. Il sut que son fils avait vu plusieurs fois la fille de Nizan-el-Moluk ; que ce prince approuvait le mariage des deux jeunes gens, et quelles devaient en être les conditions : elles auraient obtenu son aveu dans d'autres circonstances ; mais alors sa résolution contraire était décidément prononcée.

XXVI. *Il envoie son fils en Perse.*

La santé chancelante de Mohammet Schas annonçait sa mort prochaine. Ce prince n'a-

vait que deux enfans, Ahmed Schas, héritier
1741. du trône, et la princesse Hadigé. La tendre amitié du frère envers la sœur était un gage du grand crédit qu'obtiendrait un jour l'époux d'Hadigé. Nadim Zaëb sollicitait cet avantage pour son fils, avec espérance de succès. La différence de religion ne formait qu'un faible obstacle à cet hyménée. Nadim Zaëb, élevé par un instituteur Maratte, ne montrait qu'indifférence pour le culte de ses pères. On sait que les Marattes, quoique de la religion des Brames, en observent peu les rites rigoureux : leur vie active et vagabonde les force à boire des liqueurs fortes et à manger de la viande et du poisson. Persuadé que, dans un souverain, les principes religieux doivent être subordonnés au plus grand avantage des peuples, Nadim-Zaëb avait chargé de l'éducation de son fils deux hommes qui lui étaient connus par leurs sentimens philosophiques, le mollah Hussein et le brame Ferisha. Mais que peuvent les insinuations étrangères contre le langage du cœur? Heyder-Aly était de la religion d'Azeima, dans cet âge heureux où toutes les combinaisons de la politique disparaissent devant un regard de la beauté.

Nadim Zaëb, persuadé qu'il est rare que

les inclinations formées dans l'enfance influent sur le reste de la vie ; que l'absence et la dissipation, compagne des longs voyages, guériraient aisément son fils d'une passion qui lui semblait romanesque, loin de la contrarier ouvertement, lui laissait entrevoir qu'il pourrait la couronner un jour. Cependant il lui ordonna de se rendre à Hispahan pour y remplir, auprès du roi de Perse, une mission, dont il lui détailla quelques particularités, en ne confiant le principal secret qu'à Ferisha et à Hussein qui devaient l'accompagner. 1741.

Diverses circonstances retardèrent le départ d'Heyder-Aly, jusqu'aux premiers jours de mai 1742. Dupleix, qui venait d'être nommé gouverneur de Pondichery, et commandant général de tous les établissemens français dans l'inde, avait instruit Nadim Zaëb de cet événement ; il le prévenait en même-temps que la guerre entre la France et l'Angleterre devenait inévitable ; qu'il attendait une escadre formidable ; que la révolte de Chandazaëb prenait un caractère de stabilité ; que ce prince était maître de la moitié de la Nabadie du Carnate ; que les Marattes se montraient en armes dans le pays, sans qu'on pût encore distinguer leurs véritables 1742.

1742. intentions, et que l'heure sonnait de frapper les grands coups sur leurs ennemis communs. A cette nouvelle, Nadim Zaëb se détermine à faire partir son fils pour la cour de Perse.

XXVII. *Départ d'Heyder-Aly-Kan pour la Perse.*

La route la plus courte et la plus belle de Delhy à Hispahan, était celle de Lahor, de Cabul et du Candahar ; mais ces provinces, entièrement dévastées par les Persans, étaient alors le repaire d'une armée de brigands, aux ordres d'un pâtre du Chorassan, nommé Abdalah. Cet aventurier, fameux dans la suite par les cruautés qu'il exerça dans l'Indostan, et par l'influence qu'il acquit sur le gouvernement de ce pays, avait servi en qualité de porte-massue dans la maison de Nadir Schas. Il se fit voleur de grand chemin, comme l'avait été son maître. Il eut avis d'un convoi de trois mille chameaux, chargés d'armes, de vivres, et d'une grande partie de l'or emporté de Delhy par les Persans; il tua l'escorte, prit tout le convoi, leva des troupes, se rendit maître des montagnes qui séparent le Cabulestan de la Tartarie, et fesait alors des incursions jusqu'aux portes de Lahor ; d'ailleurs, mon grand père voulait sonder les intentions du souba de Guzarate,

dont l'alliance était d'un grand poids à cause de l'importance de l'opulente ville de Surate, qui se trouvait dans son gouvernement. 1742.

XXVIII. *Il entre dans le désert de Zend.*

Heyder-Aly-Kan prit la route d'Amadabad, capitale du Guzurate; il y fit peu de séjour; il traversa l'Indus, au-dessous de Tata, et découvrit bientôt les frontières de l'Indostan. L'empire mogol est borné du côté de la Perse par un vaste désert qui règne depuis les bords de l'Indus jusqu'à la province de Zend en Perse, et par différentes ramifications de l'Imaüs, lequel, après avoir séparé la Tartarie de l'Indostan, et rempli le Candahar de ses rameaux, étend une de ses chaînes sur les bords de l'Indus, et va se terminer dans le golphe persique aux environs de la ville de Diu.

Ce pays, couvert de montagnes, quoique naturellement aride et sabloneux, était peuplé autrefois. Les empereurs mogols le firent dévaster, pour empêcher que les Persans ne pénétrassent de ce côté dans l'intérieur de l'Inde. Ce désert n'a pas moins de quarante lieues de largeur; on y rencontre cependant quelques villages; ils sont peu considérables, et fort éloignés les uns des autres.

1742. La nécessité où se trouvent les voyageurs, qui ne traversent cette solitude qu'en caravannes, de camper chaque soir, entraîne celle de ne marcher qu'à petites journées, après s'être pourvu des vivres nécessaires. La suite d'Heyder-Aly était assez nombreuse pour ne pas redouter la rencontre des chaliats, qu'on appelle *mapoulés* à la côte de Malabar. Ces hommes, d'un caractère perfide et sanguinaire, rodent quelquefois en grand nombre dans ce désert pour faire des esclaves qu'ils vendent aux Arabes. Montés sur des petits chevaux, accoutumés à une longue abstinence, ils parcourent de grandes distances avec une rapidité inconcevable, et forcent les voyageurs qui veulent éviter toute surprise à marcher avec beaucoup de précaution.

Le signal du départ était donné une heure avant le jour, et l'on s'arrêtait lorsque, le soleil étant au milieu de sa course, la chaleur devenait insupportable. Alors mon père fesait dresser ses tentes, et l'on se reposait jusqu'au lendemain. Sa suite et celle de ses deux amis, *Hussein* et *Ferisha*, consistaient en des esclaves, de la fidélité et du zèle desquels on croyait être assuré. Les richesses de leurs maîtres tentèrent ces malheureux :

ils résolurent de se les partager après en avoir assassiné les propriétaires. Cette conjuration fut conduite avec un secret si profond, que malgré la scrupuleuse attention avec laquelle *Ferisha* et *Hussein* veillaient à la sûreté de leur élève, ils n'en eurent pas le plus léger soupçon jusqu'à l'instant qu'elle devait éclater. 1742.

XXIX. *Ses esclaves font le complot de l'assassiner; Hussein et Ferisha le défendent.*

Les esclaves choisirent le quatrième jour après le passage de l'Indus pour exécuter leur horrible complot. La caravane avait fait ce jour là une route plus longue que de coutume. Mon père, fatigué, s'était couché à l'entrée de la nuit : il pressait ses deux compagnons d'en faire autant. Si ce conseil eût été suivi, ils eussent tous trois passé des bras du sommeil dans ceux de la mort.

Heureusement Hussein et Ferisha, invités par leur tendre sollicitude et par la beauté de la nuit, s'obstinèrent à sortir, dans l'intention d'examiner si tout était dans l'ordre, et ensuite de prendre le frais sur les bords d'une petite rivière qui coulait auprès du camp. La nuit était avancée lorsqu'ils se retirèrent. Ils s'aperçurent avec surprise, en

1742 rentrant dans l'habitation, que leurs gens étaient encore sur pied, et qu'aucun d'eux ne paraissait songer à se coucher.

Un génie bienfaisant les inspira sans doute dans ce moment. Ils s'approchent, sans faire du bruit, d'une tente dans laquelle plusieurs personnes parlaient à haute voix; huit esclaves gissaient égorgés à l'entrée. Les horribles propos qu'ils entendent leur apprennent qu'ils sont morts victimes de leur attachement à leurs maîtres. Dans le premier transport de l'indignation, Hussein et Ferisha voulaient se jeter sur ces misérables, les intimider par leur résolution, ou vendre du moins chérement leur vie; mais venant à réfléchir qu'après leur mort Heyder-Aly tombait sans défense sous les coups des assassins, ils se retirent dans la tente où leur élève dormait profondément, l'éveillent en sursaut, l'habillent à moitié et à la hâte, lui expliquent en deux mots la nature du complot qui se tramait, l'engagent à gagner la campagne, tandis qu'ils tromperaient leurs ennemis en défendant l'entrée de sa tente comme s'il y était encore: ils ajoutaient qu'ils viendraient le rejoindre lorsque les esclaves seraient dispersés.

Heyder, incapable d'une lâcheté, refusait

d'avoir un sort différent de celui de ses deux amis. Ce n'était pas le temps de délibérer. Ils sortent tous trois de la tente, résolus de s'éloigner, à la faveur de l'obscurité, et de sauver leurs jours en sacrifiant leurs richesses. 1742.

Le parti de la retraite avait été pris trop tard. A peine Heyder-Aly, Ferisha et Hussein étaient sortis de la tente, que la foule des esclaves fond sur eux avec des cris horribles; ils les poussaient sans doute pour ne pas entendre les reproches de leurs maîtres, qui n'eurent que le temps de se retrancher à la hâte au milieu de quelques ballots. Jamais la nuit ne cacha sous ses voiles un combat plus opiniâtre, malgré sa prodigieuse inégalité. Ceux des esclaves qui s'avançaient le plus près portèrent la peine que méritait leur crime. Mais de quelle ressource peut être la valeur de trois hommes contre cinquante scélérats, à qui la rage tenait lieu d'intrépidité?

Ferisha succomba le premier sous les coups des monstres qui nous assassinaient. Les esclaves célébrèrent cette victoire par des hurlemens affreux, et pressèrent leurs ennemis plus vivement qu'ils n'avaient fait encore. Heyder et Hussein prirent le parti

1742. de se battre en retraite, espérant que les assaillans, rebutés par l'opiniâtre résistance qui leur était opposée, se jetteraient enfin sur les chameaux; mais ils continuaient le combat avec acharnement. Il finit enfin.

Hussein, couvert de blessures, et affaibli par la perte de son sang, qui coulait de toute part, tombe évanoui à côté de mon père, qui reçoit en même temps un coup de pierre dans la poitrine qui le renversa dans la poussière, sans mouvement et sans apparence de vie. Les esclaves le croyant mort sans doute, retournent à l'habitation, abandonnant au milieu des champs les corps de leurs ennemis et ceux de leurs compagnons morts dans le combat.

XXX. *Suites du combat; Hussein disparait; Ferisha conduit Heyder-Aly-Kan dans une caverne.*

Ferisha, qui n'était qu'évanoui, revint à lui-même. Il était plutôt couvert du sang des esclaves, dont son cimeterre avait fait un ample sacrifice, que du sien propre. Ses blessures, quoique nombreuses, n'étaient pas mortelles. En reprenant ses sens, il se vit seul auprès de mon père, et s'empressa de lui prodiguer les secours qui pouvaient le rappeler à la vie. Les signes de la mort pa-

raissaient sur son visage, ses yeux éteints semblaient fermés pour jamais à la lumière. 1742.
La rivière n'était pas éloignée, il se traîna jusques sur ses bords; et dans l'espoir que l'action de l'eau sur le genre nerveux de son élève le ferait peut-être revenir, il lui en versa inutilement sur le visage une assez grande quantité. Réduit au désespoir par l'inutilité apparente de ses soins, il prit une résolution dont il était seul capable.

Persuadé de la mort de son élève, et ne voulant pas lui survivre, il se coucha tristement à ses côtés, et dans cette posture, il attendait la mort; sa faiblesse la lui fesait envisager comme prochaine. Son dernier espoir était que les esclaves reviendraient sans doute à la pointe du jour pour donner la sépulture aux morts, et qu'il serait enfermé avec Heyder-Aly dans le même tombeau.

Ferisha passa la nuit dans ces tristes pensées. De temps en temps il fesait de nouvelles tentatives pour rappeler dans le corps de son élève son ame fugitive; les peines qu'il se donnait ne lui réussissaient pas. Absorbé dans les réflexions les plus désespérantes, son état était pire que la mort qu'il attendait, et à laquelle il s'était généreusement dévoué. Au moindre bruit, il croyait voir ses bourreaux

1742. occupés à lui ôter le souffle de vie qui lui restait : une partie de sa fermeté l'abandonnait alors ; mais bientôt sa grande ame, planant au-dessus du malheur qui l'environnait, l'y rendait insensible.

Une nuit est bien longue lorsqu'il faut la passer dans une position aussi critique. Le jour parut enfin. Cet instant où la nature semble prendre une nouvelle vie, fit briller jusqu'au fond de l'ame de Ferisha un rayon d'espérance.

A peine commençait-il à distinguer faiblement les objets, que l'instinct naturel qui porte tous les animaux à pourvoir à leur conservation, lui fit promener ses regards inquiets sur les environs de l'endroit où il était. Il voit sur sa droite, à un demi-mille, des broussailles épaisses à la racine d'une montagne escarpée ; il se décide aussi-tôt à profiter de cet abri que le sort lui présentait.

Malgré ses blessures et sa faiblesse, il eut le courage de charger mon père sur ses épaules, et de le transporter ainsi jusqu'au milieu de ces halliers. Qu'on juge de sa surprise et de sa joie, lorsqu'en se déchargeant d'un fardeau bien précieux à son cœur, il lui entend pousser un soupir. L'excès du ravissement lui eût ôté, dans une autre circonstance,

constance, l'usage des sens; mais alors il produisit un effet contraire : la joie lui donna des forces nouvelles, ou du moins lui tint lieu de celles qu'il avait perdues : il se servit avec succès des eaux spiritueuses qui lui restaient encore. 1742.

Heydet-Aly-Kan revint des portes de la mort; jetant ses regards sur les arbustes qui l'environnaient, il ne concevait pas par quel enchantement il se trouvait transporté dans une forêt : cependant lorsqu'il vit auprès de lui son compagnon Ferisha, ses craintes se dissipèrent. Affaibli par ses blessures, sa vie n'était point assurée; mais Ferisha paraissait plein de courage et de force. Il quitte son élève un instant, en lui recommandant de l'attendre au même endroit. L'absence ne fut pas longue. La joie qui brillait sur son visage à son retour annonçait une nouvelle favorable : il venait de découvrir au sein de la terre un asyle impénétrable à la méchanceté de leurs esclaves; et sans entrer dans un plus grand détail, soutenant mon père sous les bras, il le portait autant qu'il lui aidait à marcher.

Après s'être enfoncé plus avant dans les halliers, mon père se trouva insensiblement dans un sentier qui paraissait battu. Ce petit

1742. chemin le conduisit dans une caverne dont l'entrée, fort étroite, était embarrassée par des ronces, mais qui lui parut très-vaste quand il y fut logé. Il était temps de se mettre en sûreté. Ferisha, qui sortait de temps en temps pour découvrir ce qui se passait dans les environs, aperçut les esclaves qui s'avançaient vers l'endroit où mon père avait succombé pendant la nuit sous ses blessures : à cette vue, il se coucha sur le ventre dans les brossailles, et regagna la caverne en se traînant sur ses mains, pour éviter d'être découvert par ces barbares.

Ferisha, caché derrière les ronces épaisses qui masquaient l'entrée de sa retraite, y resta long-temps immobile, après avoir averti mon père de ne pas faire le moindre bruit.

Son poste était favorable pour observer sans être vu ; la plaine se présentait devant lui à travers les halliers comme un vaste tableau. Il vit arriver les esclaves au bord de la petite rivière, à l'endroit même du combat. Ces misérables paraissaient déconcertés de ne pas y trouver les cadavres de leurs maîtres ; ils les cherchaient avec anxiété. Quelques-uns d'entre eux suivirent les bords de la rivière. S'apercevant que leurs recherches

étaient vaines, ils retournèrent sur leurs pas, se concertèrent durant quelques momens, et marchèrent tous ensemble vers les halliers qui nous cachaient. 1742.

Ferisha, témoin de leurs démarches, vint sur-le-champ avertir mon père du nouveau péril qui le menaçait; et sans attendre sa réponse, ils s'enfoncèrent ensemble dans l'endroit le plus obscur de la caverne.

Ils marchaient ensemble dans les ténèbres, sans tenir de route certaine. Une galerie étroite se présente, ils l'enfilent avec émotion; il n'était rien qu'ils eussent plus d'intérêt de fuir que la lumière du jour. Cette galerie les conduisit dans une seconde caverne extrêmement obscure. Leur première action fut de se jeter à genoux, et de remercier l'auteur de tous les êtres, qui leur avait préparé, dans les entrailles de la terre, un refuge contre la férocité des malheureux qui les poursuivaient après les avoir assassinés.

Après cet acte de religion, la faiblesse dans laquelle mon père se trouvait, et qui s'augmentait à chaque instant, l'obligea de se coucher par terre, et Ferisha vint bientôt se ranger à ses côtés. Cette situation les aidait à entendre le moindre bruit.

Au bout de quelque temps, leur asyle parut

1742. retentir d'une sorte de bourdonnement : sensible à peine dans son principe, il augmentait par degrés ; on entendit bientôt un bruit confus, occasionné par la voix de plusieurs personnes qui parlaient ensemble dans la première caverne.

Les différens contours que formait cet immense souterrain facilitaient la circulation des sons. Mon père entendit distinctement les discours affreux que tenaient ses assassins, et qui décélaient toute la noirceur de leurs ames viles. Il faut convenir, disait l'un d'eux, que si nous éprouvons aujourd'hui une cruelle inquiétude, c'est bien notre faute : ils étaient cette nuit étendus à nos pieds sur la poussière, il fallait leur couper la tête à tous les trois ; l'univers serait pour nous une retraite assurée, certains que notre action, ensevelie dans la nuit de leur tombeau, ne serait jamais venue à la connaissance des hommes.

Tandis que les uns tenaient ces propos, les autres fouillaient sans doute dans les recoins de la première caverne ; mais ils n'osèrent pas s'enfoncer plus avant. Ces assassins passèrent près d'une heure dans la grotte. Le bruit qu'ils fesaient diminua après cet espace de temps.

Le calme profond qui régna bientôt après dans le souterrain, avertissait mon père et Ferisha qu'ils en étaient désormais les seuls habitans : cependant ils ne crurent pas qu'il fût prudent de quitter leur ténébreux asyle; le silence des esclaves pouvait n'être qu'une feinte, qu'un piége tendu. La plus juste défiance tint les deux reclus pendant la moitié de la journée dans le même endroit et dans la même situation. 1742.

Peut-être n'était-ce pas la crainte seule qui causait cette inaction, la faiblesse et l'épuisement pouvaient aussi l'occasionner. Mon père se trouvait dans un état si déplorable, que la mort ne lui paraissait pas fort à craindre ; ses blessures s'étaient refroidies, et les douleurs aiguës qu'il ressentait lui arrachaient des soupirs qu'il n'était pas le maître de retenir. Ferisha n'avait pas encore eu le temps de mettre le moindre appareil sur ses blessures, sur celles de mon père, ni même de les examiner : ses efforts extraordinaires pour sauver la vie à son élève avaient tellement épuisé ses forces, que malgré le zèle qu'il témoignait toujours, et quoique son courage parût s'élever au-dessus des faiblesses de l'humanité, mon père s'apercevait qu'il ne se soutenait qu'à peine ; qu'il lui

1742. cachait ses souffrances pour ne pas le décourager. O dieu ! s'écriait Heyder-Aly, faut-il qu'après avoir trompé le fer de nos assassins, nous périssions au centre de la terre, faute des moindres secours !

Ces paroles, prononcées machinalement, firent leur effet sur l'esprit de Férisha. Le plus profond silence continuait à régner dans la caverne ; il jugea que les esclaves en étaient sortis depuis long-temps, et qu'il fallait en faire autant. Il s'agissait d'exécuter cette résolution : ni lui ni son élève ne pouvaient se tenir debout ; ils se traînaient sur le ventre, en s'aidant des pieds et des mains, et n'arrivèrent qu'avec des peines infinies à l'entrée de la caverne.

Ils jettent les yeux de tous côtés, mais sur-tout vers le petit camp dressé le jour d'auparavant pour y passer la nuit. Les esclaves pliaient les tentes ; leurs mouvemens paraissaient les avant-coureurs d'un départ prochain. Ces malheureux s'éloignèrent enfin avec le butin qu'ils s'étaient partagé.

Il n'était pas évident que ce départ des esclaves ne fût un piège dans lequel ils voulaient faire tomber leurs maîtres, et qu'ils ne revinssent bientôt sur leurs pas ; mais les craintes qui restaient à Heyder-Aly et à Fe-

risha cédaient au besoin pressant de panser leurs blessures : ils abandonnèrent les halliers presque aussi-tôt que les assassins ne furent plus à la portée de leur vue. 1742.

Ne pouvant marcher, ils se traînèrent comme ils purent au bord de la rivière. La chaleur était extrême. Ayant quitté leurs habits sur le rivage, ils entrèrent dans l'eau. Ce bain salutaire diminua sensiblement leurs douleurs ; aucune de leurs blessures ne se trouva dangereuse : elles se guérirent entièrement dans un espace de temps assez court.

Le cœur d Heyder Aly s'ouvrait à l'espérance, lorsqu'un nouveau besoin se fit sentir avec d'autant plus de violence, qu'il ne voyait aucun moyen de le satisfaire ; ce besoin était celui de manger. Ferisha et lui n'avaient pris aucune nourriture depuis près de vingt-quatre heures. Le soin de leur conservation, qui les avait occupés jusqu'alors, en appliquant à un seul objet toutes les facultés de leurs ames, ne leur avait pas laissé le temps de penser à autre chose ; mais lorsqu'ils furent délivrés de leurs appréhensions, la faim leur fit sentir ses cruelles atteintes. Le bain qu'ils venaient de prendre, en augmentant leur faiblesse, les plaçait dans un besoin plus urgent de réparer par la nourri-

ture leurs forces abattues. Que faire, que 1742. devenir? Heyder-Aly paraissait absorbé par son désespoir; Ferisha, affectant une fermeté qui l'abandonnait intérieurement, cherchait à le consoler. Qu'avez-vous fait de votre courage? lui disait-il; vous y trouveriez des ressources pour surmonter la crise de notre situation; et quand votre jeunesse vous empêcherait d'en apercevoir, ne suis-je pas à vos côtés pour diminuer vos infortunes en les partageant? D'ailleurs, la mort est-elle donc un si grand mal, et les hommes peuvent-ils s'en garantir? C'est une dette que tous les êtres sensibles ont contractée en naissant; l'homme sage la paye sans murmurer. Mais pourquoi serions-nous condamnés à mourir dans ce désert? C'est souvent dans les occasions qui semblent désespérées que le ciel se plaît à prêter son secours à la vertu. Celui qui nous a tiré des bras de la mort, qui nous enveloppait comme une proie certaine, peut nous en garantir de nouveau par des moyens qui nous sont inconnus. Nous échappâmes la nuit dernière au fer de nos assassins, Hussein eut peut-être le même bonheur. Si ce généreux ami n'est pas mort, comme nous pouvons le présumer, puisque nous n'avons pas trouvé son corps dans le lieu

où nous le vîmes tomber sous les coups de nos esclaves, il cherche sans doute, et pour 1742. nous et pour lui, les secours dont nous avons besoin : n'en doutez pas, vous le verrez bientôt reparaître, et son arrivée sera le terme de nos infortunes.

XXXI. *Tentatives d'Heyder et de Ferisha pour sortir du désert de Zend.*

En disant ces mots, Ferisha conduisait mon père vers la caverne où les appelait le déclin du jour. La faim les fit apercevoir que les brossailles à travers lesquelles ils passaient pour rentrer dans le souterrain étaient couronnées de quelques fruits sauvages ; ils en mangèrent avec avidité. Ce repas inespéré leur procura une meilleure nuit qu'ils ne l'attendaient. Ils s'éveillent le lendemain, remplis de force et d'espérances, sortent du souterrain au lever du soleil ; et après avoir déjeûné dans les halliers, ils arrivent au bord de la rivière, en discourant sur la route qu'il leur convenait de prendre.

Celle d'Hispahan se présentait naturellement ; elle réunissait le plus d'avantages, mais les esclaves l'avaient prise ; on ne pouvait guère la suivre sans risquer de tomber dans leurs mains ; d'ailleurs, comment se

1742. procurer des vivres dans le désert? Ils résolurent de suivre le cours de la rivière, sur les bords de laquelle on pouvait rencontrer quelque habitation, et de descendre vers le golfe persique, qui ne devait pas être éloigné.

J'ai observé que le désert de Zend n'est pas entiérement inhabité; on y rencontre quelques hameaux pauvres et fort éloignés les uns des autres : c'est au bord des rivières qu'il faut les chercher.

De tous les trésors apportés par mon pére de Delhy, il ne lui restait qu'une ceinture garnie de quelques pierreries, un diamant d'assez grand prix, et quelque argent dans sa poche et dans celle de Ferisha. Ces restes étaient une ressource précieuse; mais il fallait trouver des hommes pour en faire usage. Ils marchèrent dans cette espérance l'espace de trois milles. Apercevant alors un bouquet de grands arbres plantés dans un enfoncement sur les bords de la rivière, les deux voyageurs crurent toucher au terme de leurs peines. Ce n'était qu'un bosquet inhabité; mais parmi les arbres qui le composaient, des orangers, des cocotiers et des palmiers se fesaient distinguer. Cette vue diminua le chagrin qu'ils ressentaient de leur

erreur. Ils se trouvèrent bientôt dans un vallon où brillaient à l'envi toutes les beautés champêtres : les charmes du lieu, la nourriture délicieuse qu'il offrait, et l'excès de la chaleur qui se fesait sentir, engageaient les deux voyageurs à ne pas pousser plus loin leurs recherches le reste de la journée. Ils s'assirent au pied d'un arbre qui leur fournissait un toit de verdure impénétrable aux feux du soleil ; la rivière qui serpentait devant eux arrosait une prairie émaillée de fleurs, entourée d'arbres de différentes espèces, dont le désordre formait l'ensemble le plus enchanteur ; les collines qui terminaient ce vallon, et qui semblaient avoir été placées par la nature à dessein de cacher cette retraite charmante, leur dérobaient la vue des rochers brûlans qu'ils venaient de parcourir. 1742.

Ces beautés locales frappant l'imagination de mon père, qui n'était que trop exaltée, lui inspiraient le bizarre dessein de finir ses infortunes en passant sa vie dans le séjour simple et rustique où le hasard l'avait conduit : J'y jouirai en paix, se disait-il intérieurement, loin des vices qui défigurent les hommes, d'un ciel serein et d'une terre féconde.

1742. Il fesait ces réflexions tandis que Ferisha, en station sur la colline la plus élevée de celles qui formaient le vallon, examinait s'il ne découvrirait point de maisons dans le lointain, ou du moins s'il pouvait passer la nuit en sûreté sous les arbres où se trouvait mon père. On prit le dernier parti.

Parmi les arbres qui les environnaient, ils choisirent trois bananiers des plus touffus, éloignés les uns des autres d'environ douze pieds, et dont la réunion formait un triangle. Leurs branches, qui se croisaient et qui descendaient de tous côtés jusqu'à terre, représentaient une cabane ouverte de trois côtés: ils résolurent de la fermer de leur mieux.

Ils abattent, avec le secours de leurs cimeterres, un grand nombre de branches des arbres voisins; et lorsque la provision fut suffisante, il fallut en enfoncer quelques-unes dans la terre en forme de pieux, qui furent dressés fort près les uns des autres. Ce travail achevé, les branchages furent assujettis ensemble assez grossiérement, en employant d'autres branches plus petites et plus flexibles, qui furent entrelacées dans les premières, et qui donnèrent quelque sosolidité à l'ouvrage. En peu de temps fut préparée une cabane assez jolie, dont la

forme approchait de l'ovale. Ferisha y ménagea une ouverture étroite, avec la précaution de conserver du bois pour la fermer dès qu'il y serait enfermé avec son élève. 1742.

Ils se flattaient l'un et l'autre d'y passer une nuit tranquille. La nourriture qu'ils avaient prise, saine, agréable, succulente même en comparaison de celle dont ils avaient été obligés de se contenter le jour précédent; un lit composé de feuilles d'arbres, dans une case assez commode; la certitude de ne plus manquer de vivres ni d'abri, toutes les probabilités se réunissaient pour leur promettre une nuit tranquille; déjà leurs paupières commençaient à se fermer lorsque leurs oreilles sont frappées tout à coup par des cris perçans et redoublés. Ils écoutent attentivement, et sont bientôt convaincus que les hurlemens dont le vallon retentissait étaient ceux d'un tigre qui se trouvait dans le voisinage. Ils conjecturèrent qu'il se livrait auprès d'eux un combat dont cet animal était victime. La fragile cloison qui fermait leur demeure n'était pas à l'épreuve des efforts d'un aussi redoutable quadrupède; l'intérêt, d'ailleurs, de leur conservation les obligeait à découvrir la cause des cris affreux que poussait le tigre, et dont la violence

1742. augmentait à chaque instant. Ils montent sur un des arbres qui servaient de toit à la cabane, en observant de s'armer de leurs cimeterres.

Arrivés sur des branches élevées, ils virent, à la faible lueur des étoiles, un tigre d'une énorme grandeur qui se roulait sur l'herbe en fesant des contorsions effroyables, et de temps en temps des bonds surprenans. Cet animal paraissait être seul. Mon père propose à Ferisha de descendre et de fondre sur lui l'épée à la main, d'autant plus qu'il paraissait affaibli par des blessures ou par des douleurs aiguës.

Ils descendaient déjà, lorsqu'un sifflement aigu changea leur résolution, en leur fesant entrevoir le mystère du combat; ils s'aperçurent enfin, en examinant le tigre plus attentivement, qu'il était étroitement serré par un serpent d'une grandeur démesurée, qui s'était entortillé autour de son corps, et qui arrachait au quadrupède des cris douloureux, par les blessures dont il l'accablait.

Mon père et Ferisha ne songeaient plus à quitter leur asyle; ils fesaient réflexion, avec effroi, que la partie méridionale des Indes renferme des serpens gros comme des hommes, et dont quelques-uns ont jusqu'à quarante

pieds de longueur. Ces effroyables animaux grimpent souvent sur les arbres touffus, d'où ils s'élancent rapidement sur leur proie; ils envisageaient, en frémissant, le danger qu'ils venaient de courir, d'être la pâture de ce monstre, si le hasard l'avait conduit sur le bosquet qui leur servait de retraite, ou s'il n'avait pas trouvé une autre proie. 1742.

Le tigre commençait à s'affaiblir; ses cris moins perçans, ses bonds moins élastiques, ses mouvemens moins décidés et moins rapides, tout semblait annoncer qu'il touchait au terme de sa vie; en effet, il cessa bientôt de se défendre; il parut se ranimer tout-à-coup; ses cris redoublèrent avec une extrême violence; il fit des sauts si prodigieux en s'approchant de la feuillée qui renfermait les deux observateurs, qu'ils craignirent qu'il ne s'élançât sur l'arbre qui les cachait.

Les personnes à qui l'agileté et la souplesse des tigres sont connues, ne seront pas surprises de ses craintes. Heureusement les efforts extraordinaires que fesait ce monstre pour échapper à son ennemi, étaient les derniers et inutiles mouvemens d'un animal robuste qui se débat contre la mort, et rassemble le reste de ses forces pour s'en garantir; elles furent bientôt épuisées; il

1742. tomba sans vie à trente pas du bosquet. Le serpent célébra son triomphe par un long sifflement, dont le bois retentit. A ce signal, car c'en était un, un second serpent, moins grand que le premier, accourut : il se traînait sur les deux tiers de son corps, tandis que sa tête était élevée : il joignit en un instant son camarade, qui paraissait l'attendre, et tous deux ensemble ils dévoraient le tigre.

On se peint aisément la situation des deux spectateurs pendant cette scène ; collés sur un arbre depuis plus de deux heures, quoique leur position fût des plus gênantes, ils n'osaient en changer, de peur que le moindre bruit ne découvrît leur retraite aux deux monstres qu'ils avaient sous les yeux. Ferisha s'aperçut que mon père se troublait : craignant que, perdant la tête, il ne vînt à tomber de l'arbre, il lui fit signe de descendre avec le moindre bruit possible; et sans perdre un instant, pratiquant une issue dans la partie opposée à l'endroit où les deux serpens prenaient leur repas, ils sortent par cette ouverture, marchent avec vitesse, et quittent le vallon sans s'arrêter qu'en rase campagne, à plus d'un mille de la rivière : alors ils prennent un peu de repos.

Les

Les voiles de la nuit se dissipaient insensiblement, et un léger crépuscule commençait à colorer les objets. Le réveil de la nature ranimant les esprits d'Heyder-Aly, lui donnait des forces pour suivre Ferisha, qui le pressait de continuer leur route vers la mer, en côtoyant la petite rivière. Bientôt ils perdirent de vue le vallon, qui leur donna plus de frayeur qu'il ne leur avait promis d'agrément. Une nouvelle difficulté se présente; la rivière qui leur sert de guide se perd dans un gouffre, au pied d'un rocher. Ferisha espérait qu'en suivant la même direction il la verrait reparaître; elle était perdue pour eux sans ressource. 1742.

Cet événement les jetta dans une étrange perplexité; il n'était plus possible de s'enfoncer plus avant, sans être exposés à mourir de faim et de soif. Ferisha savait bien que la mer n'était pas éloignée; mais des hautes montagnes la cachaient: ils prirent le parti revenir sur leurs pas.

La chaleur était excessive; les deux voyageurs étaient éloignés de plus de six milles du vallon dans lequel ils avaient passé la nuit; la faim les y ramena. Mais lorsqu'ils eurent appaisé le besoin pressant qui les avait entraînés, comme malgré eux, dans ce lieu fa-

1742. tal, la frayeur augmentant leurs forces, les ramena dans la caverne. Ils avaient eu l'attention de se charger d'autant d'oranges et de noix de coco qu'ils en pouvaient porter. Rassurés par ces provisions, ils ne sortirent le lendemain que pour se promener le long de la rivière.

Le jour suivant, Ferisha, qui jugeait que son élève avait besoin de repos, lui proposa de rester seul dans les environs de la caverne, tandis qu'il remonterait la rivière l'espace d'une douzaine de milles, dans l'espérance de faire quelque heureuse découverte. Mon père rejetta le conseil de son ami, qu'un génie semblait inspirer, et manqua l'occasion de retrouver Hussein ; mais pouvait-il lire dans l'avenir ? Faibles humains, connaissez-vous les chemins qui conduisent au bonheur ? A l'aide de la raison qui vous sert de guide dans votre marche incertaine, vous errez dans des routes tortueuses ; le hasard conduit vos pas et chemine devant vous. Ferisha était le seul bien qui restait à mon père ; pouvait-il s'en séparer ? Il l'accompagna ; leurs recherches furent vaines ; ils n'en rapportèrent qu'une grande lassitude.

En arrivant près des halliers qui environnaient la caverne, Heyder-Aly aperçut dis-

tinctement sur le sable les traces d'un homme qui, par une route différente de la nôtre, aboutissait au même centre. Etait-ce un ennemi, ou quelque malheureux voyageur qui partageait avec eux les rigueurs du sort? Dans aucun cas, un seul homme n'était à craindre : n'était-ce pas Hussein? Oui, c'est Hussein, s'écriaient à la fois Heyder et Ferisha; en même-temps ils couraient dans la caverne, ne doutant pas d'y trouver leur compagnon. Ils le cherchaient en vain : les voûtes du souterrain retentirent du nom de Hussein; les échos le répétèrent mille fois; mais Hussein ne l'entendit pas. 1742.

Dès la pointe du jour suivant, Ferisha suivit, pendant près d'une heure, les traces aperçues la veille; il les perdit au milieu des sables : il assura son élève en revenant, qu'Hussein n'était pas éloigné, et qu'en fesant quelque séjour dans le même endroit, on le retrouverait infailliblement.

Cette résolution prise, il fut question de se procurer les douceurs qu'offraient ce désert. Le vallon fertile dans lequel se trouvaient des fruits en abondance, n'était éloigné que de cinq milles; Heyder et Ferisha y fesaient de fréquens voyages, et en rapportaient différentes choses. La nécessité

1742. enfante l'industrie ; ils construisirent un traineau avec des branches d'arbres entrelacées, et assujéties avec des cordes faites d'écorce. Cette voiture leur servit à transporter dans la caverne des fruits, et des feuilles pour leur servir de lit; les branches d'arbres leur donnèrent l'idée de couper les ronces qui bouchaient l'entrée de leur demeure, et de la clore par une forte palissade.

Ils passèrent assez tranquillement dans cette solitude deux semaines entières : Ferisha avait même trouvé le secret de prendre du poisson ; mais, au bout de quinze jours, l'espérance de voir Hussein s'éteignit dans leur ame; les noirs soucis vinrent troubler la paix dont ils jouissaient.

XXXII. *Les deux voyageurs examinent les sinuosités de la caverne ; ils en sortent par une route qui leur était inconnue.*

Un jour où le mauvais temps les retenait dans la caverne, ils résolurent, pour dissiper leur ennui, d'en examiner toutes les sinuosités : dans ce dessein fut faite une ample provision de branches de pin résineux, au moyen desquelles on pouvait se procurer une vive lumière. A la faveur de ces flam-

beaux semés sur leur passage, dont ils traînaient avec eux une grande quantité, ils s'enfoncèrent dans les flancs de la terre; marchant à grand pas, ils traversèrent plusieurs grottes différentes, les unes séparées par des galeries, et les autres par des vestibules ou des cabinets. Les beautés majestueuses qu'ils voyaient dans ce palais immense, formé par les mains de la nature, leur firent oublier que le nombre de leurs branches de pin diminuait; ils ne songèrent à revenir sur leurs pas que lorsque la lumière s'éteignit dans leurs mains. 1742.

Des feux avaient été allumés d'espace en espace pour diriger le retour. On s'égara malheureusement dans ce labyrinthe; bientôt les deux voyageurs errèrent à l'aventure dans les plus épaisses ténèbres. Heyder se repentit trop tard de son indiscrette curiosité; la terreur autant que la lassitude le força de s'asseoir pour reprendre des forces; il avait mille fois invoqué la mort, il la redoutait cependant dans cet instant, où son arrivée paraissait certaine, tant l'homme craint sa prochaine destruction. Ferisha, dont le sang-froid était inébranlable, le fit consentir à faire de nouveaux efforts pour se dégager; Heyder le suivait, sans espérance.

1742. XXXIII. *Ils se trouvent sur les bords de la mer. Description de cette côte. Ils rencontrent une femme.*

Un bruit sourd, un murmure effrayant se font entendre; on avançait toujours; ce bruit devient un mugissement épouvantable. Heyder croyait toucher au dernier moment de sa vie, lorsqu'il entrevit une faible clarté; alors l'espoir rentra dans son ame; la lumière devenait plus vive à mesure qu'on avançait; enfin les deux voyageurs se dégagèrent de ces routes souterraines, ils revirent le ciel; et leur surprise fut sans égale, en se trouvant sur une plage aride au bord de la mer, dont les flots, agités par une tempête, causaient le bruit qui les avait effrayés dans la caverne.

Cette côte présentait l'aspect le plus effrayant: on ne découvrait qu'une chaîne de montagnes inaccessibles, des pointes aiguës, des rochers hérissés et comme entassés les uns sur les autres, de sorte que plusieurs d'entr'eux paraissaient suspendus d'une manière inconcevable; ils étaient séparés par des précipices affreux ou par des crevasses profondes, qui semblaient être le résultat d'un tremblement de terre; leurs côtes

étaient presque perpendiculaires, et leur base semblait pénétrer jusqu'à la racine des montagnes. Il n'existe peut-être pas sur le globe un endroit aussi triste et aussi sauvage. 1742.

Heyder et Ferisha suivaient les bords de la mer sans avoir aucun dessein arrêté, lorsqu'ils aperçurent une femme qui descendait des montagnes. Ferisha se servit de la langue persane, qu'il parlait avec facilité, pour implorer son secours, et s'instruire du gissement des côtes. Il ne s'était pas trompé, il était sur le golfe persique, à quinze lieues de Diu; mais l'étrangère ajouta qu'on ne pouvait pas se rendre dans cette ville par terre en côtoyant le rivage, parce que les rochers qui environnaient la plage s'avançaient dans la mer à quelques lieues de l'endroit où elle était. Ferisha lui demanda le chemin qu'il lui fallait prendre pour aller à cette ville; lui laissant entrevoir que c'était le terme de son voyage. Tous ceux qu'elle proposa parurent impraticables; il s'agissait de gravir, à travers d'horribles précipices, sur des rochers dont la roideur suffisait pour décourager. Heyder et Ferisha, incertains sur le parti qu'ils prendraient, et accablés du besoin pressant de prendre quelque nourriture,

1742. prièrent cette femme de les recevoir chez elle pour y passer la nuit.

XXXIV. *Heyder et Ferisha conduits dans la vallée de Dinam.*

Il est écrit dans le *Vedam* que la franchise et la générosité, chassées des villes par la cupidité et l'avarice, se réfugièrent dans les montagnes presque inhabitées : mon père éprouva cette vérité, cette femme s'empressa de le secourir..... Suivez-moi, malheureux étrangers, je vous conduirai dans un lieu qui vous surprendra, sans doute.

Ils côtoyèrent le rivage de la mer l'espace de deux milles, jusqu'à l'embouchure d'une petite rivière; leur guide la leur fit remonter. Bientôt ils entrèrent dans un vallon, si on peut donner ce nom à une ouverture entre deux rochers, qui n'a d'autre largeur que le lit de la rivière dans lequel ils étaient obligés de marcher; les deux rochers étaient si voisins et si élevés, qu'à peine les voyageurs pouvaient-ils apercevoir le ciel sur leurs têtes.

Après une heure de marche, ils quittèrent le lit du torrent pour suivre un sentier qui se présentait dans une fente de rocher; la montée était si rapide, qu'ils étaient obligés

de s'aider avec les mains pour suivre leur conductrice, qui courait dans ces montagnes avec la rapidité d'une gazelle. 1742.

Leur frayeur redoubla en arrivant à la cime d'un rocher. Le chemin qu'il fallait suivre n'avait pas quatre pieds de largeur; c'était, d'un côté, une montagne dont le sommet se perdait dans les nues, et de l'autre un précipice perpendiculaire, au fond duquel on apercevait à peine la petite rivière; il fallait absolument passer sur cette corniche. Ils marchaient sur les pas de leur conductrice, qui les avertissait de ne pas regarder la rivière, mais de tenir les yeux attachés sur le rocher, en avançant avec circonspection. A l'issue de ce mauvais pas, le chemin devint plus praticable.

Mon père commençait à se repentir de s'être imprudemment avancé, et Ferisha lui-même laissait échapper quelques marques d'inquiétude, lorsque, surmontant la pointe d'un rocher, le plus superbe paysage se présenta devant eux : leur conductrice s'arrêta un moment, pour jouir de la surprise agréable dans laquelle ils étaient.

XXXV. *Réception qui leur est faite par les gens du pays.*

Elle les pressait ensuite d'avancer pour

descendre chez elle avant la fin du jour. La
1742. douceur peinte sur son visage et la bonté avec laquelle Heyder et Ferisha avaient été accueillis sur le rivage, les autorisaient à lui demander quel était le pays qu'ils apercevaient. Vous l'apprendrez dans la suite, leur répondit-elle en souriant; contentez-vous aujourd'hui de savoir que ce vallon, dont la beauté vous surprend, est habité par des hommes dignes de leur riant séjour; vous goûterez ici le bonheur dont on n'embrasse ailleurs que l'image fugitive; heureux si l'inconstance ne vient point le troubler; c'est le seul ennemi que vous ayez à redouter dans cette retraite, absolument séparée du reste de l'univers.

Je pleure la perte d'un jeune homme digne d'un sort plus heureux; je l'avais rencontré, il y a près d'un mois, au même endroit où vous étiez lorsque je vous ai aperçus : qu'il était malheureux! touchée de son état, je lui offris l'asyle que vous m'avez demandé. Mes compatriotes le reçurent avec joie, et cherchèrent à dissiper son chagrin; mais rien ne pouvait le distraire de sa mélancolie; assis sur ce rocher que vous voyez à votre droite, il passait les journées à regarder tristement la mer.

L'hospitalité que j'avais exercée à son égard m'avait procuré sa confiance, et j'avais su de lui que, séparé par le sort de quelques amis, il était résolu de les retrouver ou de mourir. J'admirais la constance de cet homme vertueux; j'appris toutes les circonstances des malheurs qu'il pleurait; mais j'espérais que le temps apporterait quelques consolations dans son ame. Hélas! il nous a quitté! que n'ai-je pas fait pour le retenir parmi nous? Le ciel m'a donné une fille aimable; j'aurais été la plus heureuse des mères, s'il eût voulu l'accepter pour épouse et fixer son séjour dans ce vallon. 1742.

A ce récit, les yeux de Ferisha et d'Heydér se remplissaient involontairement de larmes; le rapport frappant entre le sort de cet étranger et le leur les attachait, sans songer encore qu'Hussein était dans ce moment le sujet de leur sensibilité. Ils avançaient cependant sous des berceaux de cocotiers, de palmiers et de bananiers. Bientôt ils découvrirent l'habitation, composée d'environ cinquante cases, qui de loin paraissaient extrêmement jolies. La conductrice montrait le hameau, et disait: Voilà notre demeure; voilà le séjour paisible où, sans craindre les fourberies des hommes ni les jeux cruels de

1742. la fortune ; nous menons une vie exempte de peine et remplie d'innocens plaisirs ; la terre, sans exiger beaucoup de culture, nous prodigue ses dons ; vous jouirez du même bonheur, et vous augmenterez le nôtre en le partageant. . . . . .

Enfin on arriva dans la case de *Zulmire* (c'était le nom de la conductrice) ; elle présenta aux deux étrangers son mari et deux enfans, un garçon et une fille. Son mari, Luzein, paraissait dans la force de l'âge, quelques graces de la jeunesse brillaient encore sur son front. Heyder apprit avec étonnement qu'il était dans une vieillesse avancée. Il reçut ses hôtes avec une générosité franche, qu'on déploye à peine parmi nous en faveur de ses meilleurs amis. Un repas frugal fut servi avec propreté devant les voyageurs ; c'était du fruit et du poisson de mer ; les fruits étaient enfermés dans des corbeilles de jonc assez délicatement travaillées, et le poisson fut présenté dans de beaux coquillages ; de plus petits servaient d'assiettes. Ils furent conduits, après souper, dans une cellule qui leur était destinée ; leurs lits étaient composés de feuilles d'arbres, et couverts de peaux de chèvres sauvages.

Mon père était dans une véritable impa-

tience de se trouver seul avec Ferisha; tout ce qui était arrivé depuis la sortie de la caverne lui paraissait un enchantement; mais des épines pouvaient être cachées sous les fleurs. Ferisha, qui connaissait parfaitement les hommes, l'assura que ses craintes étaient vaines, et que la seule chose qu'il avait à redouter de la part de ce peuple hospitalier, était que, dans la vue de les dérober à de nouveaux malheurs, il ne mît obstacle à leur retour dans les Indes lorsque l'occasion s'en présenterait. 1742.

XXXVI. *Ils apprennent indirectement des nouvelles de leur compagnon Hussein.*

La conversation tomba sur ce jeune homme dont les aventures avaient tant de rapport avec les leurs; en les rapprochant, Ferisha observait que le temps où cet étranger avait été recueilli par Zulmire sur le bord de la mer, était précisément le même où les traces d'un homme imprimées sur le sable avaient été trouvées par eux dans les environs de la caverne.

Ils ouvrent les yeux; c'était Husseim, que le desir de les rejoindre avait conduit dans la grotte habitée par eux. Ce généreux ami avait sans doute aussi aperçu les traces de

leurs pas ; mais ne pouvant pas les distinguer
1742. de celles de quelqu'ennemi dont il devait éviter la rencontre, il s'était enfoncé sans doute dans les sinuosités du souterrain, dont il était sorti avec le même bonheur qui les en avait tirés eux-mêmes. Quels regrets n'eurent pas Heyder et Ferisha de s'être écartés tous les deux ce jour-là du souterrain ! mais est-il au pouvoir des hommes de prévoir de tels événemens ? Ce qu'on appelle sagesse est souvent une suite de circonstances heureuses. Il fut résolu qu'on s'informerait exactement des particularités, de l'arrivée et du départ de l'étranger, de la route qu'il avait pris en quittant la colonie, de son nom, de son pays et de tout ce qui pouvait les éclaircir sur son sort.

Le lendemain, au sortir de leur case, ils trouvèrent Zulmire qui venait s'informer comment ils avaient passé la nuit ; elle proposa une promenade dans un verger contigu à sa cabane ; et après en avoir fait observer les agrémens, elle pressait ses hôtes de fixer leur séjour dans ce vallon.

Mon père vit alors que Ferisha avait raison de conjecturer que la seule crainte qu'il devait éprouver dans ce lieu charmant, était d'y être retenu malgré lui ; cependant Hussein

en était sorti. Malgré cette réflexion, il prit involontairement un air sombre et soucieux dont Zulmire s'aperçut; elle lui en demanda la cause d'une manière si engageante, que Ferisha, craignant de sa part quelque indiscrétion, prit lui-même la parole : 1742.

La manière dont vous en usez envers nous, généreuse Zulmire, et l'offre que vous nous faites de nous admettre au nombre des heureux possesseurs de cette charmante habitation, toucherait les cœurs les plus insensibles; mais ce bonheur que vous nous offrez, il n'est pas en notre pouvoir de l'accepter : des ordres impérieux nous appellent dans d'autres climats. Vous fûtes la confidente du malheureux étranger dont vous pleurez le départ, nous sommes les amis qu'il cherchait; il vous a rapporté sans doute l'horrible attentat de nos esclaves; Hussein nous croit sans doute dans les bras de la mort; notre devoir est de le détromper.

Vous nous dîtes hier que nous n'étions éloignés que de quinze lieues de Diu, capitale de la province de Zend; si nous avions la moindre barque, nous aborderions dans cette ville, où sans doute nous apprendrions des nouvelles de notre ami.

Que ne puis-je vous rendre le service que

1742. vous me demandez! répondit Zulmire; mais quoique vous m'ayez rencontrée sur le rivage de la mer, et que nous y descendions quelquefois pour pêcher, nous n'avons pas une seule barque, malgré l'utilité dont elle nous serait pour la pêche; si nous avions des navires, ils annonceraient que ce pays est habité, et dès-lors nous n'y serions plus en sûreté.

Le désert de Zend qui nous environne est infesté par plusieurs troupes de voleurs chaliats et arabes, qui rodent continuellement pour faire des esclaves; quand ils en ont un certain nombre, ils viennent sur le rivage de la mer par un affreux souterrain dont ils connaissent seuls les détours; ils y restent campés jusqu'à l'arrivée des vaisseaux de leur nation, qui paraissent sur cette côte deux fois l'année: les voleurs arabes vendent leurs esclaves, et après le départ des vaisseaux, ils quittent cette plage pour recommencer leurs courses.

A force d'expériences, nous connaissons à peu près le temps de l'apparution des vaisseaux arabes; lorsqu'il approche, un de nos compagnons monte chaque jour sur les rochers qui couronnent le vallon, et donne avis à la colonie de l'arrivée des étrangers: nous

nous restons enfermés étroitement dans notre retraite aussi long-temps qu'ils sont à la côte, et nous n'en sortons que plusieurs jours après que, de la cime des rochers, nous avons vu les Arabes abandonner la côte; alors nous descendons à volonté au bord de la mer, qui est très-poissonneuse; chacun s'occupe de la pêche pendant trois mois. 1742.

D'ailleurs, si l'étranger qui nous a quitté depuis huit jours est votre ami, ce n'est pas à Diu que vous pouvez espérer de le trouver; il vogue, à travers le vaste océan, sur un de ces grands vaisseaux qui viennent des extrémités de l'occident pour acheter des toiles sur les côtes de Coromandel et du Bengale. Je vous disais hier que Hussein passait les journées entières sur le rivage de la mer; je le vis revenir un jour au village plus gai qu'à l'ordinaire. Ravie de ce changement, je m'empressai d'en apprendre la cause; j'appris qu'il venait d'apercevoir un vaisseau qui cinglait vers le rivage, et qu'il voulait profiter de cette occasion pour voguer vers des climats d'où il pût espérer de revoir sa patrie et de porter des secours à ses amis. Je ne pouvais m'empêcher d'applaudir en secret au dessein généreux qui l'inspirait; mais à mesure que ses sentimens m'étaient connus, s'ils exci-

taient mon admiration, je ne regrettais que
1742. bien plus sensiblement sa perte : cependant je ne lui donnai aucun conseil indigne de son courage ; je ne connaissais pas le navire apperçu par Hussein. N'appartenait-il point aux Arabes ? Votre ami pouvait y trouver un affreux esclavage, au lieu de l'hospitalité *qu'il* allait solliciter. Je le déterminai, non sans peine, à ne descendre au rivage que le lendemain, et mon mari promit de l'accompagner avec quelques-uns de nos jeunes gens, pour le défendre s'il venait à être insulté.

Ces précautions, que nous ne pouvions prendre sans nous exposer à faire découvrir notre demeure, furent heureusement inutiles. Mon mari monta dès le point du jour sur le rocher dont on déconvre au loin la mer ; le navire étranger était à l'ancre à un demi-mille du rivage ; mon mari reconnut ce bâtiment pour européen ; il en avait vu de semblables dans sa jeunesse. Hussein, enchanté, s'élança au bord de la mer. Nous le vîmes embarquer dans la chaloupe du vaisseau, emportant nos vœux et nos regrets. Au moment de son départ, il m'avait remis une lettre écrite dans une langue inconnue parmi nous ; il me pria de la conserver et de la présenter à ceux que le hasard conduirait sur cette plage.

Vous la lirez, et vous y trouverez sans doute des éclaircissemens qui pourront vous tranquilliser. 1768.

On rentra dans la cabane, où Zulmire remit à Ferisha la lettre suivante, écrite dans l'ancienne langue hanscrète.

« Qui que vous soyez, que le hasard ou votre choix ont conduit dans ce vallon, devenez le confident de mes malheurs. Heyder-Aly-Kan se rendait à la cour de Perse par ordre de son père; les esclaves qui l'accompagnaient résolurent de lui arracher la vie, et de s'emparer de ses équipages au milieu du désert de Zend. Nous étions chargés, le sage Ferisha et moi, d'accompagner ce prince, et nous le défendîmes jusqu'à l'extrémité de notre vie. Percé de coups, je tombai devant lui sans connaissance; j'ignore qu'elle fut la suite du combat.

» Revenant insensiblement à la vie, je me trouvai seul; je marchai toute la nuit, malgré mes blessures et ma faiblesse, sans tenir de route certaine, dans l'espérance que je rencontrerais dans la plaine mes deux illustres compagnons. Vaines recherches! Réduit par la faim aux plus cruelles extrémités, je m'enfonçai dans un immense souterrain, où j'espérais trouver un tombeau. J'en parcourus

1742. sans effroi les réduits les plus sombres, et ce ne fut pas sans surprise qu'apercevant une autre issue à la caverne dans laquelle je cherchais la mort, je me trouvai sur les bords de la mer. La généreuse Zulmire, qui pêchait sur le rivage de l'océan, me conduisit dans ce charmant séjour. Je m'échappe aujourd'hui de ses bras en lui souhaitant tout le bonheur qui m'est refusé. Je m'embarque sur un vaisseau français, et je ne desire mon retour dans ma patrie que pour venir chercher Heyder-Aly dans tous les environs du désert de Zend.

» Si le même bonheur qui semble avoir conduit mes pas dans cette agréable retraite y portait Heyder ou Ferisha, ils peuvent y attendre mon retour ».

XXXVII. *Séjour d'Heyder et de Ferisha dans la vallée de Dinam.*

Après la lecture de cette lettre, il ne fut plus question d'aller à Diu. Ferisha, qui parlait la langue persane avec plus de facilité qu'Heyder-Aly, se chargea d'annoncer à Zulmire cette nouvelle, qui lui fit le plus grand plaisir. La tendre Zulmire versa des larmes de joie en apprenant qu'elle reverrait Hussein.

Dès le même jour, Luzein adopta ses deux hôtes dans sa petite famille. Ils furent visités

les jours suivans par les principaux habitans, qui les accueillirent de la manière la plus affectueuse. Ces bonnes gens leur apportaient du poisson séché au soleil, des racines, du riz et des fruits. 1742.

Namour, fils de Luzein, était un homme de vingt-cinq ans, grand et bien fait, joignant une ame ferme et élevée à la figure la plus intéressante. Le récit du malheur d'Heyder-Aly avait fait une impression si profonde sur son cœur, que dans toutes les occasions il lui en témoignait sa sensibilité; ils devinrent inséparables, et peu s'en fallut que son attachement à mon père ne lui coûtât dans la suite sa liberté.

Zulie, sœur de Namour, entrait dans sa quinzième année. Zulmire n'avait pas fait de sa fille un portrait trop flatté, en nous disant qu'elle était aimable. La nature l'avait pourvue de tous les charmes et de toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans une femme. La candeur et l'innocence se peignaient sur son visage. Sa physionomie était noble et régulière; les plus beaux yeux accompagnaient la plus belle bouche. Ses cheveux noirs relevaient la blancheur de son teint. Son regard était tendre et animé, son geste aisé et naturel, sa voix douce et flexible, sa taille

1742. élégante, son port majestueux : la beauté était cependant la moindre de ses perfections ; la plus belle ame était unie au plus beau corps.

Cette charmante fille aimait Hussein. Incapable de feindre dans un pays où la liberté la plus entière était l'heureux apanage de tous les habitans, elle avait fait part à sa mère de ses sentimens ; et c'est d'après cette connaissance que Zulmire, qui chérissait passionnément sa fille, avait fait tous ses efforts pour retenir Hussein dans le vallon, et qu'elle témoigna tant de joie lorsqu'elle apprit qu'il reviendrait incessamment. Cette nouvelle donnée à Zulie lui causa la plus vive émotion : cette tendre amante se flattait que l'amour avait quelque part au retour de Hussein ; idée flatteuse qui calmait sa douleur, et répandait dans son ame la paix et la sérénité.

1743. XXXVIII. *Description physique et morale de cette vallée.*

Heyder-Aly et Ferisha passèrent un an dans cette retraite ; les détails qu'ils apprirent sur son organisation intérieure sont trop curieux pour ne pas intéresser vivement.

J'ai déjà observé que le désert de Zend est

coupé par une chaîne de montagnes fesant 1743.
partie de l'Imaus, et qui s'étend du Candahar au golphe persique. Cette chaîne s'abaisse en plusieurs endroits ; mais sur les bords de la mer, depuis la ville de Diu jusqu'aux bouches de l'Indus, où ces montagnes se joignent à celles des Gattes qui partagent la péninsule de l'Indostan, elles sont fort escarpées, et d'une élévation si prodigieuse que, malgré leur situation auprès de la Zone torride, leur sommet est couvert d'une neige aussi ancienne que le monde.

Ce pays sauvage, qui ne semble propre à être habité que par des bêtes féroces, renferme plusieurs vallées, dont quelques-unes sont spacieuses et agréables ; telle est celle où mon père passa un an. La nature, pour la cacher au reste de la terre, en a rendu l'abord extrêmement difficile : on ne peut y arriver que par le chemin qu'il avait pris ; il faut connaître une route aussi scabreuse pour oser s'y engager : ce fut aussi le hasard qui en procura la découverte.

La longueur du vallon est de quinze milles sur six milles dans sa largeur moyenne. L'imagination la plus brillante aurait de la peine à créer un plus magnifique paysage : ce que les poëtes et les romanciers ont enfanté dans

1743. leurs fictions pour peindre un pays délicieux, se trouve réalisé dans celui-ci. La plaine ressemble à un vaste verger, coupé par un grand nombre de ruisseaux d'eau vive, lesquels, après avoir formé plusieurs cascades en se précipitant avec fracas du flanc des montagnes, serpentent dans une immense prairie émaillée de fleurs. Ces ruisseaux, par les contours différens qu'ils forment en revenant sur leurs pas, semblent annoncer qu'ils ne quittent qu'à regret ce séjour enchanté pour prendre le chemin de la mer.

XXXIX. *Comment ce pays avait été peuplé.*

Ce pays n'était habité que depuis trente ans, lorsque son étoile y conduisit mon père. Plusieurs des fondateurs de la colonie vivaient encore ; l'évènement qui les y avait conduits est des plus extraordinaires.

Des marchands de Diu avaient équippé un vaisseau pour aller commercer sur le golphe de Bengale. A peine ce navire était sorti du port, que, battu de la tempête, il vint se briser à la côte sur un rocher, où tout fut englouti, équipage et marchandises. De trente-cinq personnes qui montaient ce vaisseau, en comptant quelques passagers qui devaient prendre terre sur la route, il ne s'en sauva

que sept, quatre hommes et trois femmes, qui furent poussés à terre par les vagues à l'entrée de la nuit. 1743.

Arrivés sur le sable, la joie qu'ils ressentirent d'avoir échappé à la mort ne leur permit pas de songer aux pertes qu'ils avaient faites et aux périls qu'ils pouvaient courir; ils montèrent sur les rochers, et attendirent que le retour du soleil les éclairât sur leur sort. Cependant la tempête qui venait de submerger leurs compagnons et de briser le navire qui les portait, continuait avec tant de violence, qu'elle jetta sur le rivage leur vaisseau fracassé : ils durent à cet événement la conservation de leur existence.

Au point du jour, ils aperçoivent les débris de leur bâtiment sur la grève. Le besoin de manger les y conduit; ils en tirent des vivres, mais ils n'y trouvent aucun de leurs compagnons vivans. Il s'agissait de chercher quelque endroit habité pour en tirer du secours. Après les courses les plus pénibles, leur surprise fut extrême, lorsqu'ils furent certains que la plaine de sable, au milieu de laquelle le sort les avait jettés, n'offrait aucune issue. Dans le premier moment de leur désespoir, ils portaient envie à leurs compagnons submergés. Revenant ensuite de

1743. leur consternation, ils travaillèrent de concert à la conservation de leurs jours, que la mer avait respectés.

Ils s'arrêtèrent à l'embouchure de la petite rivière qui termine la plaine du côté de l'ouest. Cet emplacement fut préféré à cause de l'eau douce qui leur était nécessaire et de quelques arbustes dont cet endroit était couvert ; ils résolurent d'y fixer leur résidence. Les hommes et les femmes se mirent sur-le-champ à l'ouvrage, et se servant avec économie des fragmens de leur vaisseau, ils bâtirent en peu de temps trois cases assez commodes. Une fut destinée à serrer les provisions et les effets qu'on avait tiré du vaisseau ; celle du milieu fut habitée par les trois femmes : les hommes se logèrent dans la troisième, la plus voisine de la mer.

XI. *Noms des fondateurs de la colonie ; leurs démarches, d'abord infructueuses.*

Les quatre Persans se nommaient Nadir, Misouf, Luzein et Zaïr. Les trois femmes, Zulie, Mirza et Zéloïde. Ces sept personnes, liées ensemble par la conformité de leur sort, le furent bientôt par leurs sentimens. Les provisions recueillies sur le vaisseau pouvaient suffire à tous leurs besoins pendant

plusieurs mois. Il fut résolu d'en chercher de nouvelles, afin de ne pas s'apercevoir quand celles qu'ils avaient viendraient à manquer. Les femmes ne s'écartaient pas de l'habitation, occupées du détail du ménage et à pêcher des coquillages au bord de la mer; et comme il fallait leur laisser des défenseurs qui les missent à couvert de tout danger, deux hommes tour-à-tour restaient auprès d'elles, tandis que les deux autres parcouraient les montagnes et cherchaient à faire des découvertes avantageuses. 1743.

Six semaines s'étaient écoulées depuis qu'ils habitaient ce désert. Les rencontres heureuses qu'ils avaient faites se réduisaient à quelques tortues qu'ils trouvaient de temps en temps, et qui leur furent d'un grand secours, lorsque leur sort changea tout-à-coup par un de ces événemens qui tiennent du prodige.

XLI. *Heureuse découverte.*

Zaïr et Luzein gardaient l'habitation. Misouf et Nadir étaient allés à la découverte. Nadir revint seul au coucher du soleil; on attendait son compagnon; l'inquiétude prend bientôt la place de l'impatience. La nuit s'avançait; toute la colonie la passa dans les

1743. alarmes. Les femmes entretinrent un grand feu devant l'habitation, afin qu'elle pût être aperçue de loin par leur compagnon égaré, que les hommes cherchaient dans tous les endroits connus.

Le jour les surprit dans cette occupation; ils pensaient que Misouf avait passé la nuit dans quelque caverne, et qu'il allait revenir. La journée se passa dans cette attente. La nuit revint, et Misouf ne paraissait pas. Malgré le besoin de prendre du repos, les six personnes passèrent cette nuit comme la précédente, et leurs peines furent inutiles.

Les hommes revinrent au lever du soleil; les femmes les attendaient en pleurs; on ne douta plus alors que Misouf ne fût tombé dans quelque précipice, ou qu'il n'eût été la proie des bêtes féroces. Assis en cercle devant leurs cabanes, ils fesaient les plus tristes lamentations, lorsqu'on aperçut leur compagnon qui revenait à grand pas : la joie qui brillait sur son front était d'un présage heureux; ils se lèvent tous et courent au-devant de Misouf.

Après la confusion, inséparable des premières questions, il rendit compte de ce qu'il avait fait depuis son départ de l'habitation, et fit une description si agréable de la

vallée délicieuse qu'il avait eu le bonheur de découvrir, qu'on résolut, d'une commune voix, d'en aller prendre possession dès le lendemain. La journée fut employée à faire les préparatifs nécessaires pour ce changement de demeure; et la nuit étant venue, Misouf se vit entouré par ses six amis qui le priaient de leur apprendre les circonstances de son voyage. Misouf les satisfit en ces termes: 1743.

« Dès les premiers jours de notre arrivée dans ce désert, j'avais conçu l'espérance de trouver quelque issue pour en sortir. La hauteur des montagnes étonnait mon courage sans le ralentir. J'étais résolu de suivre les unes après les autres toutes les ouvertures que je trouverais entre les rochers, et sans être effrayé par les précipices, de gravir et d'avancer aussi long-temps que l'impossibilité d'aller plus avant ne me forcerait pas de reculer.

» J'avais déjà sondé inutilement un grand nombre de ravins qui ne m'avaient conduit qu'à des gouffres qu'il était impossible de franchir, lorsque je sortis, avant-hier, dans l'intention de continuer mes recherches. Je suivis l'espace d'un mille la rivière qui baigne notre habitation, et je me trouvai dans une

vallée formée par le lit même du torrent.
1743. Après une heure de marche, je traversai la rivière pour m'enfoncer dans un ravin qui se présentait devant moi, et qui me conduisit dans une petite plaine arrosée par un ruisseau, sur les bords duquel je trouvai des arbres chargés d'assez bons fruits. La grande chaleur me força à me reposer pendant quelques heures dans cet endroit; ensuite je m'avançais sans calculer mon éloignement de l'habitation.

Cependant la plaine commençait à se rétrécir; de-sorte qu'une heure avant le coucher du soleil, je me trouvai au pied d'une montagne absolument escarpée; il était impossible d'aller plus loin. Le ruisseau qui me servait de guide sortait à gros bouillon des flancs d'un rocher. Ce fut en vain que je portais mes regards de tous côtés, et que je cherchais quelque ouverture par laquelle je pûs gravir sur la montagne; je me vis contraint à revenir sur mes pas.

» Je marchais rapidement; cependant le coucher du soleil me surprit dans les environs du bosquet où je m'étais reposé pendant la plus grande chaleur du jour. La nuit était belle; je ne crus pas néanmoins qu'il fût prudent de m'engager dans un chemin que je

connaissais à peine. Je m'étendis sur l'herbe, au bord du ruisseau, et je dormis tranquillement. Le chant des oiseaux, sur les arbres d'alentour, m'éveilla le lendemain : je mangeai quelques fruits, et je suivis la pente du ruisseau, qui me conduisit en peu de temps au bord de la rivière. 1743.

» Je délibérai si je reprendrais le chemin de l'habitation, ou si je continuerais mes recherches. L'inquiétude dans laquelle je prévoyais que vous étiez à mon sujet me rappelait auprès de vous; mais je ne pouvais me résoudre à quitter le lieu où j'étais sans en avoir examiné toutes les parties, afin de n'être pas obligé d'y revenir. Enfin, la curiosité et le desir de vous être utile l'emportant sur les autres considérations, je suivis un sentier qui semblait pratiqué dans une fente de rocher.

» La difficulté des chemins ne me rebutait pas; et après avoir marché, ou plutôt grimpé pendant trois heures, j'arrivai au sommet de la montagne. Mais quelles furent ma surprise et ma joie, lorsque j'aperçus une vaste plaine qui me paraissait aussi fertile qu'agréable ! de nombreux troupeaux de chèvres sauvages et beaucoup d'oiseaux furent les seuls habitans qui s'offrirent à mes regards.

1743. Je pouvais revenir hier soir ; mais attaché par la beauté du lieu, je m'arrêtai trop long-temps à l'examiner ; la nuit me surprit au milieu des courses que je fesais dans cette belle plaine ».

Quand Misouf eut fini de parler, chacun se retira pour prendre un repos que les fatigues essuyées les jours précédens rendaient nécessaires, et pour se préparer à celles du lendemain.

Aussi-tôt que l'astre du jour sortit de la mer, Misouf appela ses compagnons et ses compagnes : ils surmontèrent avec courage les difficultés du chemin. Lorsqu'ils furent à la vue de Dinan, c'est ainsi qu'ils nommèrent cette charmante vallée, pénétrés d'admiration, ils embrassèrent leur conducteur, et le proclamèrent chef de la colonie. Misouf voulut en vain refuser cet honneur, il fut forcé de l'accepter, du moins passagérement.

XLII. *Les nouveaux colons choisissent le lieu de leur domicile.*

La première chose que firent les nouveaux colons fut de choisir le lieu de leur demeure. Dès qu'il fut arrêté, Misouf et ses trois compagnons firent presque chaque jour un voyage au

au bord de la mer. Ils transportèrent dans la vallée de Dinan, non-seulement les provisions qui se trouvaient dans leur ancienne habitation, mais aussi les planches dont elle était construite, les outils de charpentier, les clous, les ferremens, et généralement tout ce qui, parmi les débris de leur vaisseau naufragé, pouvait être de quelque utilité dans leur nouveau gîte. 1743.

XLIII. *Ils bâtissent des cabanes.*

Les premières cases furent bâties au nombre de quatre sur la même ligne, en face d'un ruisseau assez considérable qui coupe la vallée en deux parties presque égales. On les construisit avec les planches apportées, et de grosses branches d'arbres enfoncées dans la terre. Ces maisons furent couvertes de feuilles de bananiers, qui formaient un toit impénétrable dans un pays où il pleut rarement.

Les commencemens sont toujours difficiles. Les nouveaux colons étaient logés assez commodément pour le climat chaud qu'ils habitaient; les cabanes ne leur étaient nécessaires que pendant la nuit: ils passaient les journées sous des arbres chargés de fruits délicieux qui leur fournissaient un ombrage

1743. touffu contre les rayons brûlans du soleil : mais ces fruits allaient presque devenir leur unique nourriture ; la quantité qu'ils en mangeaient leur occasionna des dyssenteries. Les provisions du vaisseau se consommaient sans être remplacées. Cet inconvénient, qui menaçait de détruire la colonie, fut heureusement de peu de durée. . . . .

Des troupeaux de chèvres sauvages paissaient dans les prairies, on en tua quelques-unes ; ce qui était aisé, parce qu'elles se laissaient approcher de très-près. Dès qu'une chèvre était morte, ses petits, si elle en avait, ne quittaient pas le corps de leur mère. On les apprivoisait avec tant de facilité, qu'en peu de temps on eut dans la colonie une race de chèvres domestiques ; d'ailleurs, Misouf avait eu l'attention de semer dans un enclos une petite quantité de riz qui se trouvait encore dans le magasin, au bord de la rivière, à l'époque où la vallée de Dinan fut découverte ; dès-lors la famine ne fut plus à craindre.

XLIV. *Les colons aperçoivent un vaisseau sur la côte ; un d'entr'eux s'offre pour aller le reconnaître ; il est tué ; suites de sa mort.*

La colonie prenait une forme riante lors-

que Misouf, assis sur un rocher d'où l'on découvrait la mer, aperçut un vaisseau qui fesait voile vers le rivage. Il fit part de sa découverte à ses compagnons, qui résolurent de profiter de cette occasion pour retourner dans leur patrie, ou pour savoir du moins dans quel pays ils étaient. Misouf leur représenta vainement l'intérêt qu'ils avaient à se tenir cachés, ignorant si ce navire appartenait à des marchands de leur nation, ou à quelque corsaire qui les ferait esclaves; ses avertissemens furent inutiles. Ils s'aperçurent le lendemain que le vaisseau étranger était mouillé près de la petite rivière, et que les gens de l'équipage descendaient à terre. Zaïr offrit d'aller reconnaître les nouveaux venus. La colonie fit des vœux pour le succès de son voyage. Il ne revint plus, et le vaisseau remit à la voile quelques jours après. 1743.

A peine avait-on perdu le navire de vue, que Misouf, inquiet sur le sort de Zaïr, descendit sur le rivage avec Luzein : ils trouvèrent le corps de leur ami étendu sur le sable, percé de coups. Ce tragique événement rendit les colons plus circonspects; et ayant reconnu dans la suite que le même vaisseau paraissait de temps en temps à la côte, ils observaient de se tenir renfermés

1743. étroitement depuis son arrivée jusqu'à son départ.

XLV. *Misouf, chef de la colonie, propose à ses compagnons de se marier.*

Misouf fit plusieurs réglemens en faveur de la colonie. On avait bâti quatre cabanes. La première servait de magasin; Misouf occupait la seconde; les trois femmes logeaient dans la troisième; et la quatrième était habitée par les hommes. Misouf proposa à ses compagnons de se marier, pour menèr une vie plus agréable, et avoir des enfans qui recueillissent un jour leurs derniers soupirs. Cette proposition fut reçue avec applaudissement, et on prit jour pour la cérémonie.

Dans cette occasion, Misouf représenta à ses compatriotes qu'ils n'avaient fait aucun acte public de religion depuis qu'ils étaient dans la vallée de Dinan. Ils suivaient tous l'ancien culte des Perses, rédigé par Zoroastre; religion assez généralement professée dans la province de Zend. Misouf construisit un autel en face des cabanes : il était de forme ronde, élevé de six pieds sur douze de circonférence. On l'entoura, à une certaine distance, d'une clôture de roseaux entrelacés les uns dans les autres. Cet autel

subsistait encore dans le temps que mon père habitait la colonie. Ces préparatifs occupaient les hommes, pendant que les femmes préparaient le festin nuptial. 1743.

Le jour arriva, qui doit être regardé comme celui qui fonda la colonie. Les trois couples, dont les choix respectifs étaient faits, se rendirent au pied de l'autel : chaque homme conduisait la femme qu'il allait prendre pour épouse. On commença la cérémonie en allumant sur l'autel un feu qui devait subsister jusqu'à la destruction de la peuplade.

Ce fut devant ce feu, symbole de l'activité du grand architecte de l'univers, que les six époux se jurèrent un attachement éternel, les uns et les autres étant tour-à-tour ministres et témoins de cette action auguste. Misouf fit changer la disposition des cabanes : chaque époux eut la sienne, dans laquelle il conduisit son épouse.

La colonie s'accrut alors ; et dans le temps qu'Heyder-Aly en était membre, on y comptait déjà quarante chefs de famille. Misouf la gouverna jusqu'à sa mort, après laquelle la forme du gouvernement fut changée en démocratie.

1743. XLVI. *Gouvernement et usages de la colonie.*

L'exécution des loix était confiée aux deux hommes les plus âgés de la peuplade. Le conseil de la nation se composait de tous les chefs de famille. Les femmes n'y entraient pas, parce qu'on avait observé qu'elles étaient toujours de l'avis de leurs époux ; mais lorsque leur mari, venant à mourir, laissait des enfans, la veuve, déclarée chef de famille, devenait membre du conseil législatif. Les veuves sans enfans rentraient dans la maison paternelle.

Lorsque mon père arriva dans la vallée de Dinan, toutes les cabanes qui composaient le village avaient été bâties en cercle autour de l'autel, et chacune était accompagnée d'un verger entouré d'une haie verdoyante. Tout le riz qu'on recueillait dans la plaine était conservé dans des magasins ; chaque chef de famille en recevait la provision qu'il pouvait consommer. Le principal objet du gouvernement était cette distribution.

A force d'observations, on s'était aperçu que les corsaires arabes ne venaient à la côte, pour acheter des esclaves, que dans certains temps de l'année. Les colons profitaient des intervalles entre ces apparitions

pour envoyer des pêcheurs au bord de la mer ; ils prenaient des coquillages et du poisson, qu'on apportait dans la vallée. 1743.

XLVII. *Fêtes publiques.*

Tous les mois, à la pleine lune, était célébrée une fête publique qui durait trois jours. Les mères conduisaient au pied de l'autel leurs filles nubiles : les jeunes gens avaient la liberté de leur offrir la main pendant cette cérémonie, terminée par des danses. Si le jeune homme plaisait à la fille, elle acceptait cet hommage ; mais elle le refusait sans ménagement et sans crainte d'être blâmée de personne, si son cœur ne sentait rien pour lui. Lorsqu'un garçon avait donné la main à une fille pendant trois fêtes consécutives, il était censé l'avoir demandée en mariage, et en être accepté pour époux. On les mariait le mois suivant, en présence de la nation. Les mariages ne se célébraient jamais que les jours de fêtes.

XLVIII. *Cérémonies des mariages.*

Les deux amans se présentaient à l'autel, couronnés de fleurs, suivis de leurs parens. Arrivés à l'entrée du sanctuaire, ils offraient leurs couronnes aux chefs de la nation, aux-

1743. quels étaient confiées les fonctions du sacerdoce. Les vieillards recevaient les couronnes et les rendaient un instant après, en observant de placer sur la tête du mari la couronne que l'épouse venait de quitter, et de couronner l'épouse des fleurs qu'avait apportées son mari.

Les époux fesaient leur serment en présence de la nation assemblée, qui applaudissait à leur union; ils étaient ensuite conduits dans une case neuve que les chefs de la colonie avaient fait construire sur le modèle des autres: les nouveaux mariés y trouvaient les ustensiles de ménage et les provisions dont ils avaient besoin. Le conseil s'assemblait quelques jours après, et l'époux, déclaré chef de famille, devenait membre de la législation.

XLIX. *Obsèques.*

Les obsèques des habitans de cette vallée se font avec appareil. Lorsque quelqu'un d'eux vient à mourir, on place le corps, revêtu de ses plus beaux habits, devant la porte de sa cabane; il y reste vingt-quatre heures, au bout desquelles ses parens et ses amis le portent en cérémonie sur une montagne qui sert de sépulture générale.

L. *Manière dont les colons s'habillaient.* 1743.

Tous les habitans sont vêtus d'une étoffe légère qui ressemble à de la mousseline. On se sert, pour la fabriquer, de l'écorce intérieure d'un sapin d'une espèce particulière, qui croît en grande quantité sur les montagnes voisines. Cette écorce s'enlève en grandes feuilles assez ressemblantes à du parchemin. On les étend à l'ombre sous des arbres, après les avoir appliquées avec soin les unes sur le bord des autres. Cette écorce est imprégnée d'une gomme par l'intermède de laquelle chaque feuille s'attache fortement à sa voisine. L'étoffe qui résulte de cet assemblage est assez égale par-tout. On l'expose à la rosée quand elle est sèche : elle devient parfaitement blanche dans l'espace de six semaines. C'est alors qu'on en fait usage.

LI. *Cultures et productions territoriales.*

A l'exception d'une vaste plaine où l'on cultive du riz, le reste de la vallée de Dinan n'est pas mis en valeur ; elle produit naturellement d'excellens pâturages qui nourrissent des troupeaux de chèvres sauvages et domestiques. On y trouve aussi plusieurs

1743. sortes de racines d'un goût exquis, et beaucoup de cannes de sucre, dont les habitans ne font d'autre usage que de les sucer. Au reste, toute la plaine est couverte de bananiers, d'orangers, de cocotiers, de sagus, de manguiers, de palmiers et de ceps de vigne qui se marient avec des arbres. Ces arbres étaient plantés sans ordre dans l'origine de la colonie; mais dans la suite on a eu soin de les distribuer avec une symétrie qui donne à la plaine entière l'aspect d'un immense jardin.

Dès les premiers jours de l'arrivée d'Heyder-Aly et de Ferisha dans la colonie, on leur offrit une cabane; mais Luzein et son épouse montraient tant d'empressement à les garder dans la leur, qu'ils y consentirent. Bientôt on ne mit plus de différence entre eux et les anciens habitans. Mon père partagea leurs occupations et leurs plaisirs, fut à la pêche au bord de la mer, aida à faire la moisson, prit part aux fêtes publiques: il ne tint qu'à lui et à son compagnon de choisir des épouses.

Vers le temps où les Arabes étaient accoutumés à paraître sur le rivage, les chefs envoyaient chaque jour un citoyen sur un rocher d'où l'on découvre la mer, pour avertir

la colonie du moment où les corsaires paraîtraient. Heyder-Aly fut témoin de l'attention avec laquelle toute la peuplade se tint cachée dans le vallon pendant quinze jours que les Arabes passèrent sur la plage. 1743.

LII. *Apparition des vaisseaux arabes sur la côte.*

Tous les matins, avant le jour, un des chefs montait sur un rocher : il n'y restait qu'un instant; et quand les Arabes se retirèrent, il en avertit la colonie, qui célébra cet événement par un jour de fête et de réjouissance. Tout le monde eut alors la liberté de descendre au bord de la mer pour pêcher ou pour prendre le plaisir de la promenade.

LIII. *Heyder et Ferisha sortent de la vallée de Dinam.*

Mon père était dans le vallon de Dinan depuis dix mois : il commençait à craindre qu'Hussein ne fût pas le maître d'y revenir; les jours lui paraissaient d'une longueur extrême, et ses nuits n'étaient pas tranquilles. Souvent, pour faire diversion à son chagrin, il proposait à Ferisha de descendre sur le rivage : ils y passaient quelquefois ensemble des journées entières. Le bruit des vagues et le profond silence qui régnait dans cette solitude avaient une analogie avec l'état de leur

aime. Ils parvinrent un jour jusqu'à l'entrée
1743. de la caverne : cette vue, en leur rappelant Hussein, renouvelait les plus attristans souvenirs. Si ce généreux ami n'avait pas été le maître de revenir à Dinan, il ne leur restait d'autre ressource pour sortir de cette vallée, que celle qui leur serait indiquée par leur courage. Diu n'était éloigné que de quinze lieues ; on pouvait y arriver en traversant de nouveau le souterrain.

Cette résolution prise, les préparatifs du départ ne devaient pas être longs. Ferisha se munit d'un petit sac fait de la même étoffe dont les habitans s'habillaient ; il le remplit de fruits et de quelques poissons séchés au soleil : mon père prit avec lui son diamant et sa ceinture ; on se munit de branches de pin résineux. Les provisions faites et portées au bord de la mer, à plusieurs reprises, mon père quitta le vallon avec Ferisha, quoiqu'il leur en coûtât infiniment d'abandonner leurs bienfaiteurs sans prendre congé d'eux.

Jusqu'à présent j'ai rédigé les faits que je viens de rapporter sur les mémoires de mon père ; mais les circonstances de l'événement que je vais décrire sont si intéressantes, que je crois devoir me servir de ses propres expressions pour le transmettre à mes lecteurs.

« J'étais arrivé à l'entrée du souterrain avec Ferisha ; nous mîmes de nouveau en délibération si nous le traverserions pour rentrer dans le désert de Zend, ou s'il n'était pas plus avantageux de côtoyer les bords de la mer. On m'avait dépeint si souvent cette dernière route comme impraticable, que je m'arrêtai au premier parti. Nous nous enfonçâmes dans la caverne, et, sans aucun accident, nous revîmes les brossailles qui lui servaient de vestibule du côté du désert. 1743.

LIV. *Ils sont faits esclaves par les Arabes beduens.*

» Pleins de courage, nous fîmes route à l'est. Guidés par la chaîne des montagnes, nous avancions sans inquiétude, lorsque Ferisha reconnut un grouppe de cavaliers qui venaient de notre côté. La plaine n'offrait aucune retraite, nous fûmes atteints dans un instant : c'était une troupe de voleurs arabes ; il ne fut pas même question de nous défendre. Ils nous dépouillèrent, et force nous fut de les suivre. Voyant que nous ne marchions qu'avec peine, on nous fit monter sur des chameaux. Ce procédé ne venait pas de leur humeur généreuse ; ils craignaient d'être privés par notre mort du prix qu'ils espéraient retirer en nous vendant.

1743. » Pendant un mois, les Arabes ne tinrent aucune route fixe ; ils n'avaient d'autre but que d'augmenter le nombre de leurs esclaves. Comme ce désert leur était parfaitement connu, on s'arrêtait chaque soir dans des endroits couverts d'arbres, et arrosés par quelque ruisseau. Je fus surpris de la quantité de bosquets qui se présentaient à nous depuis que j'étais prisonnier des Arabes, tandis que j'en avais rencontré si peu lorsque je traversais ce désert l'année précédente.

LV. *Ces Arabes les vendent à d'autres marchands sur la côte.*

» Ils se rapprochèrent enfin de la mer. Nous savions qu'ils séjournaient quelquefois assez long-temps sur la côte pour attendre les vaisseaux de leur nation, et il nous paraissait aisé de leur échapper à la faveur de l'obscurité, et de regagner la vallée de Dinan. Cet espoir adoucissait notre esclavage.

» Les Arabes s'approchèrent de la caverne qui nous était connue ; ils allumèrent en y entrant un grand nombre de torches pour éclairer leur marche. Je ne pus revoir sans admiration ce palais souterrain que j'avais déjà traversé deux fois, et dont je ne connaissais cependant pas toutes les parties. On arriva

en peu de temps sur le bord de la mer. Les vaisseaux arabes nous attendaient à la côte, 1743. et dès le même jour nous fûmes vendus à de nouveaux maîtres, qui nous mirent à la chaîne dans un entre-pont.

» Mon peu de philosophie m'abandonna lorsque je vis toutes mes espérances s'évanouir à la fois : je refusai le premier jour de prendre aucune nourriture ; et sans les consolations que je recevais de Ferisha, enchaîné à mes côtés, le désespoir eût terminé ma carrière.

LVI. *On les conduit à Bassora, où ils sont de nouveau vendus. Ferisha est vendu le premier.*

» Notre navigation fut heureuse. Nous arrivâmes le dix-huitième jour à Bassora, ville située à quinze lieues au-dessus de l'embouchure de l'Euphrate, dans la province appelée Iraque ou Diarbek. Le capitaine avait sur son bord un grand nombre d'esclaves. Il nous exposa en vente dans un marché public, appelé *bazar :* c'est une grande halle, sous laquelle on nous dépouilla de nos habits, et où, sans égard pour l'honnêteté et la pudeur, nous restâmes nuds, exposés aux regards d'une multitude de gens qui nous marchandaient comme des chameaux. La plupart de

1743. affaibli, que je me laissai porter chez Zama sans faire de résistance ni proférer la moindre parole. Dès que j'y fus arrivé, je fus déshabillé et mis dans un bon lit. Les fatigues que j'avais essuyées servirent sans doute de réaction à ma douleur ; je dormis profondément jusqu'au lendemain.

» A mon réveil, je fus extrêmement surpris de me trouver si bien couché ; je ne concevais pas qu'un esclave pût éprouver un traitement aussi humain. Je m'habillais lorsque je vis entrer dans ma chambre une femme de dix-huit ans qui m'apportait un potage.

» Tandis que je le prenais, cette femme m'adressa plusieurs fois la parole dans une langue qui m'était étrangère ; je la regardais comme pour démêler dans ses yeux les sentimens que je lui inspirais. Rassuré par la douceur de ses regards, je lui demandai, en langue malabare, quelle était ma situation, et si j'étais libre. Je compris, à son embarras, qu'elle ne m'entendait pas ; je me servis inutilement de la langue tartare ; enfin je lui fis les mêmes questions en persan, que je parlais assez mal. Luzine, c'est le nom de cette femme, me répondit, dans la même langue, que j'étais esclave, mais que le ciel me pro-

tégeait sans doute, puisqu'il avait permis que je fusse tombé dans les mains de Zama; 1743.
elle ajouta que sa bonne maîtresse avait été touchée jusqu'aux larmes de l'état souffrant dans lequel elle m'avait vu dans le bazar; qu'elle l'avait chargée de me procurer une prompte guérison, et de lui rendre compte de ses soins. Je dis à Luzine que le chagrin était l'unique cause de ma maladie; je sens cependant que le repos de cette nuit m'a rendu des forces auxquelles je ne m'attendais pas : vous pouvez dire à ma maîtresse que, dans l'excès de mon infortune, je regarde l'avantage de lui appartenir comme la chose la plus heureuse qui pût m'arriver, et que j'espère qu'elle ne se repentira pas de m'avoir acheté.

» Luzine me quitta, en me disant qu'elle reviendrait bientôt. J'achevai de m'habiller, et, me sentant un peu de force, je descendis dans les jardins. L'espérance est le dernier sentiment qui s'éteint dans le cœur de l'homme; je l'éprouvais alors. Le début de ma captivité se présentait à mes yeux dans un jour si favorable, que j'en entrevoyais l'issue agréable et prochaine; j'espérais de retrouver Ferisha dès que je serais en état de le racheter. Je repaissais mon imagination

1743. de chimères ; les hommes n'ont souvent point d'autres plaisirs.

» A peine j'étais de retour dans ma chambre, que je vis entrer Luzine qui m'aportait à dîner. On enseigne à Bénarès qu'il existe dans la nature un fluide sympatique qui lie quelquefois deux personnes ensemble dès le moment de leur première entrevue ; ce sentiment agit sans doute sur le cœur de cette fille, elle conçut pour moi la plus tendre inclination ; je l'attribuais à la compassion qu'inspirent des malheurs essuyés dans la première jeunesse.

» Je ne savais à qui me confier pour parler de ma rançon ; j'étudiai le caractère de Luzine, et lorsque j'eus reconnu sa franchise, je lui accordai une confiance entière dont jamais elle n'abusa.

LIX. *Zama traite Heyder plus favorablement qu'il ne devait s'y attendre.*

» Quelques jours après mon arrivée chez Zama, cette dame me fit appeler dans son appartement. Je la trouvai sur un canapé de damas des Indes, broché en or. Elle m'ordonna de m'approcher, et me fit asseoir sur une estrade au pied du Sopha : Jeune homme, me dit-elle en langue persane, l'état mal-

heureux dans lequel je vous ai vu dans le bazar ; a fait sur mon ame une impression profonde. A peine vous sortez de l'enfance ; mais l'abattement qui change vos traits ne me fait pas assez d'illusion pour me cacher que vous n'êtes point né pour l'état dans lequel le sort vous a réduit dans un âge si tendre. Consolez-vous, vous trouverez dans votre maîtresse une mère qui veut essuyer vos larmes, et vous remettre dans les bras de vos parens. Elle m'engageait à lui confier mon nom et l'événement qui m'avait jetté dans les mains des Arabes. 1743.

» Je me fis un devoir de satisfaire ma maîtresse, sans compromettre le secret des affaires dont j'étais chargé. Je lui fis part du nom de mon père et du rang qu'il tenait à la cour de Delhy. Le récit des circonstances dont l'enchaînement m'avait conduit à Bassora, arracha des larmes des yeux de Zama ; elle m'assura, lorsque je la quittai, de l'intérêt que je lui avais inspiré.

» Je passai quinze jours sans revoir ma maîtresse. Je n'étais pas en liberté ; mais ma captivité était si douce, que je m'en apercevais à peine. Luzine m'aportait à manger deux fois le jour ; nous passions souvent ensemble des heures entières ; et malgré le peu

d'anciénneté de notre connaissance, j'étais
1743. si avant dans ses bonnes graces, qu'elle me confia l'événement qui l'avait jettée dans l'esclavage.

LX. *Histoire de Luzine, esclave de Zama.*

» Luzine était d'Érivan, capitale de l'Arménie persane. Son père, dégoûté du métier de la guerre, et l'ayant quitté pour se livrer au commerce, était venu s'établir avec sa famille à Bander-Komron, port de mer sur le golfe d'Ormuz. Ses premiers voyages dans les Indes lui réussirent si bien, qu'au bout de quelques années il s'était procuré une fortune honnête; heureux s'il n'eût pas cherché à l'augmenter encore! L'ambition le perdit; il périt en revenant du Tunquin, et la plus grande partie de sa fortune fut ensevelie avec lui au fond de la mer. Sa femme ne survécut point à cette nouvelle; ils laissèrent les débris de leur commerce à leur fille Luzine, âgée de six ans.

» Une vieille tante qui vivait dans la retraite se chargea de l'orpheline; c'était une musulmane zélée, du nombre des veuves que les mahomettans appellent *santones*. Attachée avec scrupule à toutes les superstitions de la loi, elle n'entretenait sa pupille

que des prodiges opérés par le prophète, et fesait à ce sujet cent contes ridicules. La vieille élevait Luzine dans une grande contrainte, et Luzine, naturellement vive, commençait à supporter impatiemment son esclavage ; mais quoique parvenue à sa quinzième année, elle était sans expérience. 1743.

» Un jeune homme, parent de la tante, qui, seul de son sexe, avait le privilège de venir chez elle, dit le premier à Luzine qu'elle était belle, et la conversation devenait tendre lorsque la vieille parut; les jeunes gens ne se parlèrent plus que des yeux.

» Hybrain (c'est le jeune homme) sortit, et Luzine tomba dans une mélancolie involontaire; elle rêva toute la nuit à son amant, et lui écrivit le lendemain, sans savoir comment lui faire parvenir sa lettre. Hybrain ne revint chez elle que quatre jours après; la crainte d'effaroucher la *santone* lui avait prescrit cette attention. Luzine profita d'un instant où sa tante ouvrait une des croisées de son appartement pour remettre à l'heureux Hybrain la lettre qu'elle avait écrite pour lui. Le jeune homme, deux jours après, apporta la réponse, dans laquelle il jurait à sa maîtresse un éternel attachement. Luzine écrivit plusieurs fois à son amant ; leur

1743. amour s'enflammait par ce commerce ; il devint enfin si violent, que Luzine consentit à se laisser enlever.

» La difficulté était de choisir le temps et le lieu. Luzine était gardée à vue par sa tante, qui ne sortait presque jamais : elles allaient faire de temps en temps leurs prières dans une mosquée hors des murs de la ville ; mais les jours de ces pélerinages dépendaient du caprice de la vieille. Les obstacles n'arrêtèrent pas l'amoureux Hybrain ; il s'assura d'une écurie dans les environs de la mosquée ; il y mit un excellent cheval arabe, pour s'en servir dans l'occasion.

» Hybrain, incertain du moment qui devait couronner son amour, parcourait tous les jours les environs de la mosquée. Après deux mois d'attente, il vit enfin la *santone*, Luzine et une esclave qui marchaient à pied ; il se hâta de se préparer au départ. Luzine, prévenue du stratagême convenu, ne fut pas plutôt dans la mosquée, qu'elle prétexta un besoin qui la forçait à sortir pour un instant, accompagnée de son esclave. Son amant l'attendait sous le portique ; il la prend dans ses bras, la porte sur son cheval, y monte lui-même et s'enfuit à toute bride. La tante, instruite un moment après de cet événement,

remplissait en vain la mosquée de ses cris, les amans ne les entendirent pas; ils marchèrent toute la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, ils arrivèrent à Ormuz, où ils se marièrent. 1743.

» Ils apprirent, quelques jours après, que l'évasion de Luzine avait si fort affecté la *santone*, qu'elle était morte de chagrin, sans avoir voulu ni consolation, ni prendre de nourriture. Cette nouvelle détermina les époux à revenir à Bander-Komron, pour arranger leurs affaires; ils prirent le chemin de la mer.

» A deux lieues d'Ormuz, un vent de terre qui s'éleva tout-à-coup les poussa en pleine mer; les matelots manœuvrèrent vainement pour regagner le rivage. Le gros temps dura toute la nuit, et on reconnut au lever du soleil les côtes d'Arabie. Le patron fit revirer de bord pour traverser une seconde fois le golfe persique; un corsaire arabe ne leur en donna pas le temps; il s'empara de leur navire après un léger combat, dans lequel Hybrain fut tué auprès de son épouse, en la défendant. Le corsaire conduisit sa prise à Bassora, où Luzine fut achetée par la mère de Zama, qui la mit auprès de sa fille. Zama adoucit si fort sa captivité, qu'étant devenue

1743. la confidente de sa maîtresse, elle avait oublié sa patrie.

LXI. *Heyder fait confidence à Luzine de l'opulence de ses parens.*

» La confidence que Luzine venait de me faire m'autorisait à lui faire part des raisons qui m'appelaient à Hispahan ; je lui fis aussi entrevoir que j'appartenais à des parens très-riches, qui paieraient ma rançon au plus haut prix, et qui récompenseraient généreusement les soins qu'on m'aurait donné durant ma captivité.

» Luzine me répondit, comme avait fait sa maîtresse, que les malheurs ne m'avaient pas si fort changé, qu'on ne s'aperçût en me voyant que je n'étais pas né pour l'esclavage. Déjà, en effet, je n'étais plus reconnaissable ; les bons traitemens que je recevais m'avaient rendu, dans un espace d'environ trois semaines, une fraîcheur que je n'espérais pas de recouvrer en si peu de temps : c'est l'avantage de la jeunesse de se remettre aisément des maladies les plus violentes et des plus grandes fatigues.

» Luzine vint un jour chez moi plutôt qu'elle ne venait ordinairement. Vous êtes surpris, me dit-elle en entrant, de me voir

à l'heure qu'il est; je vais vous étonner bien davantage. Hier au soir, après vous avoir quitté, j'eus sur votre compte une longue conversation avec ma maîtresse; elle demanda si je connaissais votre nom, votre patrie et l'état de vos affaires. Je la connais trop bien pour faire difficulté de m'ouvrir à elle; j'espère que vous approuverez mon indiscrétion. Tu vois, ma chère Luzine, me répondit Zama, si l'on doit compter sur les dons de la fortune! comment les hommes donnent-ils tant de prix à ses faveurs orageuses, dont l'inconstance égale celle du vaste océan? Que je plains ce jeune homme! mais ses parens sont plus à plaindre encore. Elle m'ordonna de m'informer des moindres circonstances de vos infortunes, et sur-tout de ne rien épargner pour remettre quelque tranquillité dans votre esprit. 1743.

» Les ordres de ma maîtresse sont trop conformes au vœu de mon cœur, pour n'être pas exécutés ponctuellement. Eh! que ne puis-je, au prix de mon existence, vous rendre tout ce que vous avez perdu! Zama vous attend dans son appartement à dix heures; elle veut s'entretenir avec vous. Vous lirez dans ses yeux le tendre intérêt que lui inspire l'état présent de votre fortune;

1743. quand même elle ne vous en parlerait pas, peut-être y verrez-vous des sentimens qui vous seront encore plus avantageux. Je vous le répète, ma maîtresse s'attache à vous, répondez à ses vues par une confiance sans bornes. Qu'il m'en coûte de vous donner de semblables conseils, et qu'ils sont contraires à mes intérêts! mais en ai-je de plus chers que ceux de votre bonheur? Je ne compterai pour rien tout ce qui peut m'arriver, pourvu que vous soyez heureux.

LXII. *Seconde conversation d'Heyder avec Zama; cette dame lui rend sa liberté.*

» Luzine prononçait ces dernières paroles en versant quelques larmes. Je fis mille réflexions, après qu'elle m'eût quitté, sur la bizarrerie de mon étoile; je ne pouvais douter que cette femme n'eût pour moi une inclination, à laquelle la situation de mes affaires ne me permettait pas de répondre. Pouvais-je cependant lui faire un crime de m'aimer? Elle ne m'avait jamais parlé de ses feux que d'une manière ambigue. Je résolus de feindre que je n'entendais pas le vrai sens de ses paroles pour gagner du temps.

» Sur les dix heures avant midi, je me rendis à l'appartement de Zama, suivant

l'ordre qu'on m'en avait donné. Cette dame me reçut avec une politesse que je ne devais pas attendre de ma maîtresse. Je me mis à ses genoux pour la remercier de la générosité dont elle usait à mon égard. Zama me fit relever et me donna sa belle main à baiser. J'étais debout devant elle : je fus obligé, pour ne pas lui désobéir, de m'asseoir sur un tabouret placé auprès de son sopha. Je vous ai fait venir, Ayder, pour concerter avec vous la manière dont je peux vous être utile ; je veux que vous me regardiez comme votre amie. 1745.

» La ville que nous habitons est remplie de marchands de toutes les parties du monde. Ecrivez à vos parens, et dès que vous aurez reçu leurs ordres, vous serez libre de les exécuter. Ne craignez pas que je profite de l'opulence de votre famille pour exiger de vous une plus forte rançon ; je n'ai pas prétendu acheter le droit de vous vendre en donnant au corsaire l'argent qu'il a voulu avoir de vous ; mon intention n'a été que de vous arracher de ses mains et de vous procurer du soulagement. Vous me rendrez, quand vous le trouverez bon, la somme que j'ai fournie pour vous obliger ; et si je vous ai fait quelque bien, je veux que votre cœur

1743. soit chargé seul de la reconnaissance. Je n'ignore pas que vous avez été séparé d'un homme qui vous est cher, et auquel le soin de votre conduite fut confié par votre famille : si l'ami que vous pleurez réside dans l'étendue de l'Iraque, je vous le rendrai bientôt.

» Quelques personnes qui venaient dans l'appartement de ma maîtresse interrompirent notre conversation. Zama me fit signe que nous nous reverrions. Luzine m'attendait : je prenais le chemin de ma petite chambre ; elle m'apprit que je n'y logeais plus. Je la suivis dans mon nouvel appartement, dont la magnificence me frappa : je crus un instant que Luzine se moquait de moi ; mais sur ses instances, j'en pris possession à tout événement.

Je vis un magnifique habillement à la turque; Luzine m'avertit qu'il m'était destiné, et que je pouvais m'en revêtir sur-le-champ, parce que je devais dîner le même jour avec Zama. Elle sortit alors pour me donner le temps de faire ma nouvelle toilette. Je cherchais en vain la cause du traitement que j'éprouvais; j'en fus instruit quelque temps après : c'était la suite des questions que Zama m'avait faites à mon arrivée à Bassora, mais sur-tout de la

confiance que j'avais accordée à Luzine dès les premiers jours de ma captivité. 1743.

» Luzine, à qui j'avais appris que j'étais né dans l'Indostan, attribuait la langue persane que je parlais passablement à l'éducation soignée que j'avais reçue; elle en concluait que j'appartenais à gens considérables par leurs richesses; je lui avais parlé des liaisons de mon père avec Nadir Schas, roi de Perse. Quoique la guerre qui subsistait entre les cours de Constantinople et d'Hispahan eût diminué le grand commerce de Bassora avec cette dernière capitale, l'affluence des étrangers dans le port était cependant si grande, qu'à force de recherches, Zama découvrit quelques marchands qui avaient accompagné Nadir Schas dans son expédition de Delhi; elle s'informa d'eux si, parmi les généraux de l'empereur de l'Indostan, ils avaient entendu parler d'un seigneur Indou, nommé Nadim Zaëb. Quoique ceux auxquels elle s'adressait ne fussent que très-médiocrement instruits, leurs réponses eurent quelque conformité avec ce que j'avais dit en secret à Luzine.

» Zama ressentait pour moi une inclination violente qu'elle combattait en vain; ces recherches superficielles lui parurent suffi-

santés pour justifier sa faiblesse aux yeux de
1743. sa raison. Cette dame résolut de m'offrir le don de sa main et de sa fortune : tel fut le principe des bons traitemens que j'éprouvais et qui ne firent qu'augmenter dans la suite.

» J'achevais de m'habiller, lorsque Luzine rentra chez moi. La bonne grace qu'elle me trouva dans ma nouvelle parure lui fit jetter un cri d'admiration qui me fit rire de bon cœur; elle fit cent folies autour de moi. Prenant ensuite le ton sérieux : Je vois bien que vous allez devenir notre maître. O Heyder! que l'esclavage me paraîtra doux!

» Des esclaves vinrent m'avertir, *d'une* manière respectueuse, que leur maîtresse m'attendait. Je passai sur-le-champ dans son appartement. Zama me fit asseoir à côté d'elle sur le même sopha. Notre conversation roula sur ma famille ; elle me demanda si j'avais écrit à mon père, et m'ordonna d'écrire de nouveau. Plusieurs vaisseaux se trouvent dans le canal prêts à faire voile pour le Dékan et le Bengale. Servez-vous de cette voie; vos lettres seront recommandées aux capitaines de navires par le pacha de Barrak, et soyez convaincu qu'elles ne s'égareront pas, pourvu que dans le port de mer des Indes où les vaisseaux aborderont, quelqu'un de votre connaissance

connaissance les reçoive et les fasse parvenir à leur adresse. 1743.

» On avertit que nous étions servis ; je dînai seul avec Zama. Sa mère, qui demeurait avec elle, était à la campagne. Après le dîné nous rentrâmes dans son appartement ; nous passâmes presque toute la soirée ensemble. Zama me dit en entrant que mon air aisé et mes manières nobles et fières décélaient mon état, que je cacherais envain. Après quelques propos de cette nature, où son cœur avait beaucoup de part, elle me promit de me présenter les jours suivans aux femmes qui composaient sa société, afin de me procurer de l'agrément pendant le temps que je passerais dans Bassora.

» Je me retirai de bonne heure et je me couchai. Quelle nuit je passai ! quelle différence de celles qui l'avaient précédées depuis mon départ de la vallée de Dinam ! Je me rappelais les aventures de ma vie ; j'en admirais le tissu bizarre : la vérité des maximes de Ferisha me frappait ; je me souvenais, avec étonnement, des différentes occasions dans lesquelles cet homme vertueux m'avait assuré que l'être suprême n'abandonnait jamais les gens de biens, et qu'après les avoir éprouvés par l'infortune, il leur préparait des res-

1743. sources qui se ressentaient de sa toute puissance.

» Le plaisir fit sur moi cette nuit l'effet du chagrin ; je ne dormis presque pas : les promesses de Zama me flattaient de la douce espérance que je reverrais bientôt mon cher Ferisha. Je songeais, avec satisfaction, que j'allais être en quelque sorte l'artisan de son bonheur, après avoir contribué pendant si long-temps à ses infortunes. Je le voyais dans mes bras, je le pressais sur mon cœur. Le sort de Hussein troublait ce songe agréable ; mais on n'est pas heureux à demi ; il me semblait que la main qui me donnait une protectrice dans un pays où je ne devais attendre que des fers, me rendrait mes deux amis.

LXIII. *Heyder est présenté aux personnes de considération de Bassora.*

» J'étais à peine habillé, que Luzine vint me voir ; elle m'apportait du café de la part de Zama. J'écrivais alors à mon père ; j'enveloppai la lettre dans une seconde, adressée au gouverneur de Pondichery, Dupleix ; je lui fesais un détail abrégé de mes aventures, et je le priais de faire parvenir à Delhy le paquet pour Nadim Zaëb. Cette occupation remplit la matinée. Je me rendis à midi à

l'appartement de Zama ; elle était avec son frère que je ne connaissais pas encore, et qui me présenta le lendemain au pacha et aux personnes distinguées de la ville, en qualité d'un jeune seigneur étranger, que le sort avait jetté dans la maison de sa sœur. Je fus reçu par-tout avec une politesse qui fait le caractère distinctif des Arabes, et des égards que je devais à ma protectrice. 1743.

» Depuis le jour de mon entrée chez Zama, j'avais eu toute la liberté dont j'aurais joui dans ma patrie. J'en profitai pour apprendre la langue arabe, pour m'instruire de la situation du pays que j'habitais, de ses productions, de son commerce, des mœurs et des coutumes de ses habitans.

LXIV. *Description de cette ville, son commerce, son gouvernement.*

» Bassora, qu'on nomme plus communément Basrak, est une ville des plus commerçantes de l'Asie. On y trouve des marchands de toutes les parties du globe, attirés par la liberté de conscience dont on y jouit, et par l'exactitude extrême avec laquelle la police y est exercée.

» Les marchands français, anglais, portugais, hollandais, ceux de Constantinople,

1743. de Smirne, d'Alep et du Caire, y viennent par le golphe persique. Ceux de Bagdad, de Moussul, de Diabequir et de toute la Mésopotamie, descendent par le Tygre, dont la navigation est périlleuse, à cause de la rapidité du courant. Ceux d'Hispahan, de Tauris, de Cachemire, viennent deux fois l'année en caravanne. Bassora est encore le lieu d'étape des pélerins des Indes et de Perse qui vont à la Mecque. Ils contribuent à faire fleurir cette ville, en y laissant par vente ou par échanges une grande quantité de marchandises dont leurs pieuses caravannes ont coutume de se charger en allant au tombeau du prophète, ou à leur retour.

» Bassora fut bâtie par le calife Omar, l'an 15 de l'égire. Ce prince fesait la guerre au roi de Perse, et son but était d'empêcher les Persans des provinces occidentales de se rendre dans les Indes par le golphe persique, en descendant l'Euphrate ou le Tygre. Ce chemin était pour eux le plus court et le plus commode; mais la ville de Bassora, en interceptant la navigation des deux fleuves, les obligeait à faire la route par terre, en traversant les provinces de Kerman et de Macran, par une route très-pénible et très-dispendieuse.

» La ville est située à l'extrémité du golphe persique, sur la droite de l'Euphrate, que les Arabes appellent *Sciatel-Areb*, ou rivière d'Arabie, à quinze lieues au-dessus de l'embouchure de ce fleuve. Tout le pays d'alentour est si bas depuis la jonction du Tygre à l'Euphrate jusqu'à la mer, que, sans une digue élevée par les Arabes à l'extrémité du golphe, il serait fréquemment en danger d'être submergé. Cet inconvénient obligea les fondateurs de Bassora à bâtir cette ville à un mille du fleuve, dont ils conduisirent les eaux par un canal large et profond, qui porte des vaisseaux de cent cinquante tonneaux. L'entrée de ce canal est défendue par une forteresse, bâtie sur le fleuve, à l'endroit qui sert de port à la ville. 1743.

» La circonférence de Bassora est de deux mille cinq cents toises. Sa figure est ovale; elle est entourée d'une forte muraille, flanquée d'espaces en espaces par des tours plus élevées que le rempart. Les rues sont spacieuses, droites et bordées par des maisons bâties de brique : plusieurs d'entr'elles sont surmontées par une platte-forme, sur laquelle on se promène comme dans un jardin. Le centre de Bassora est décoré d'une belle place, appelée *Merbac*. C'est sous les portiques qui

1743. l'environnent que les auteurs arabes récitent aux passans leurs ouvrages de prose ou de poésie.

» Bassora est à trois lieues de l'ancienne ville de Teredon. On voit encore les restes d'un aqueduc de briques qui y conduisait les eaux de l'Euphrate, et les ruines qui en restent témoignent que cette ville fut autrefois florissante. Après la chûte des califes de Bagdad, Bassora fut gouvernée par un prince particulier, qui portait le nom de *Scheick*, qu'on donne généralement en Arabie aux seigneurs qui se sont maintenus indépendans dans leurs cantons. Cette ville et la petite province d'Iraque, dont elle est la capitale, tomba sous la domination des Ottomans en 1668.

LXV. *Heyder et Zama vont passer le temps des chaleurs dans la vallée d'Obbola. Description des environs de Bassora.*

» J'étais arrivé à Bassora au commencement du printemps. Zama me proposa, quelques mois après, de passer le temps des grandes chaleurs dans sa maison de campagne, à trois lieues de la ville. J'en reçus la proposition avec plaisir, et nous fîmes ensemble ce petit voyage.

» Les environs de Bassora sont pierreux et sabloneux. Le sol en est absolument infertile, 1743.
parce qu'il n'y pleut presque jamais ; mais à deux lieues de la ville coule une petite rivière qui baigne les murs de la ville d'Obbola, et qui rend la vallée qu'elle arrose si délicieuse, que les Arabes en parlent comme de l'un des quatre paradis de l'Asie. La maison de Zama est bâtie dans cette vallée ; les jardins qui l'accompagnent, décorés avec goût, offrent des eaux jaillissantes et des bosquets touffus ; jouissance délicieuse dans le climat brûlant de l'Arabie.

Les femmes arabes vivent à la ville d'une manière extrêmement retirée : on les voit rarement ; mais à la campagne l'usage est beaucoup moins sévère ; elles sortent quand il leur plaît. Nous avions dans notre voisinage plusieurs personnes d'une très-bonne société. La mère de Zama passait presque toute l'année à Obbola. Son frère y venait souvent avec ses deux femmes et ses enfans.

Le goût que j'ai toujours eu pour les plaisirs champêtres me procurait des journées délicieuses dans la vallée d'Obbola. Luzine, qu'une étiquette ridicule maintenait à la ville dans un rang inférieur, malgré l'attachement que lui témoignait Zama, mangeait avec

1743. nous à la campagne. Cette charmante fille passait tous les matins quelques momens dans mon appartement ; elle m'aimait éperduement, et fesait les plus grands efforts pour me cacher sa passion, sur-tout depuis qu'elle savait que Zama avait du goût pour moi. Luzine ne m'avait jamais fait l'aveu de son amour ; mais combien de fois ne l'avais-je pas lu dans le fond de son cœur ! Souvent lorsque nous étions seuls ensemble, et que notre conversation ne paraissait dictée que par l'amitié, je surprenais ses larmes prêtes à échapper de ses yeux, et que la pudeur retenait à peine.

Lorsque le soleil abandonnait l'horison, nous prenions le plaisir de la promenade dans une prairie, couverte d'arbres fruitiers. La petite rivière serpentait dans cette plaine riante, et lui prêtait de nouveaux charmes. Des bosquets semés au bord de l'eau, et dans les endroits les plus enfoncés du vallon, semblaient disposés pas la nature pour recevoir les soupirs des amans. On y arrivait par des routes solitaires, dans lesquelles d'autre bruit ne se fesait entendre que le murmure de la rivière qui roulait ses claires eaux sur un lit de cailloux, où le gazouillement des oiseaux, dont le plumage brillant et varié fesait au-

tant de plaisir à la vue, que leur chant flattait agréablement l'oreille. 1743.

LXVI. *Zama témoigne à Heyder des sentimens plus vifs que ceux de l'amitié.*

» Sous prétexte de chercher un abri contre les derniers rayons du soleil, Zama me conduisait souvent dans ces retraites enchantées, dont le silence et la solitude avaient beaucoup de rapport avec la situation de mon ame. Assis sur l'herbe, nous parlions des événemens de ma vie. Je lui répétais ce qu'elle avait entendu cent fois; elle m'écoutait toujours avec un nouveau plaisir. Ses yeux se remplissaient de larmes, et ses regards languissans me disaient dans un langage expressif : que vous êtes injuste, Heyder, d'attribuer à la simple pitié les sentimens de mon cœur ! Je tombais à ses genoux, je baisais ses belles mains, qu'elle me présentait comme pour m'inviter, par cette condescendance, à moins de retenue; je lui parlais de l'étendue, de la durée de ma reconnaissance : c'était de l'amour qu'elle me demandait.

LXVII. *Luzine prévient Heyder qu'il est passionnément aimé de Zama; conseils qu'elle lui donne; confidences.*

» Un jour que je m'étais levé plus matin

1743. qu'à l'ordinaire, je fus prendre le frais sous une avenue d'arbres qui bordait la rivière, à côté de la maison de Zama. La beauté de ce paysage me jettait dans une douce rêverie. Le soleil sortait alors du sein de la terre : à peine la moitié de son disque éclairait l'horison. Les rayons naissans de l'astre du jour perçaient à travers les feuilles des arbres, et semblaient changer en pierres précieuses les gouttes de rosée dont les plantes étaient abreuvées; les oiseaux chantaient en chœur le réveil de la nature. Attentif au grand spectacle de l'univers, je n'aperçus pas Luzine, qui, marchant sur mes pas, s'était assise à mes côtés, et me tirait doucement par mon habit : j'étais dans l'état d'un homme qu'on éveille au milieu d'un songe agréable. Je vous cherchais, me dit Luzine, pour vous informer de plusieurs choses qui vous intéressent. Je suis bien aise de vous trouver en cet endroit, où je puis vous entretenir en liberté. Ma maîtresse, qui n'a pas dormi pendant la nuit, nous en laissera tout le temps. — Zama serait-elle malade? — Non, ou du moins ses maux ne viennent pas d'un dérangement dans ses organes, mais de la disposition de son cœur. J'ai passé la nuit auprès d'elle à parler de vous; elle vous aime. O dieu! faut-il que le

sort m'ait destiné à devenir la confidente de ses sentimens, que vous partagerez sans doute, et dont le résultat me rendra la plus malheureuse des femmes ! Je la rassurai de mon mieux, en lui protestant que le souvenir des bienfaits dont Zama me comblait était gravé dans le fond de mon ame, mais que mes sentimens pour elle n'étaient pas ceux de l'amour, et qu'il n'était plus en mon pouvoir de contracter un semblable engagement. 1743.

» Mes paroles furent un rayon de joie qui pénétra l'ame de Luzine. On n'est pas maître des premiers mouvemens de son cœur : c'était pour elle une consolation de penser que je ne ressentais pas pour sa maîtresse l'amour que je lui refusais; mais surmontant bientôt la violence de ses sentimens : vous voyez toute ma faiblesse, me dit-elle, en jettant sur moi un regard languissant; malheureuse passion ! je n'ai pas été la maîtresse de la cacher pour jamais dans le secret de mon cœur ; vous en serez l'unique dépositaire. O Heyder ! défendez-moi contre moi-même ; je vous aime... Dès les premiers jours que je vous vis, je fus embrâsée de tous les feux de l'amour. Pourquoi votre religion ne vous permet-elle pas de partager votre attachement entre plusieurs femmes ? l'espé-

rance d'être à vous ferait le charme de ma
1743. vie. Mais puisque le sort s'oppose au seul bonheur dont je serais jalouse, ne craignez rien de l'aveu que je viens de vous faire ; il me donnera, au contraire, des forces pour vaincre le penchant presque irrésistible qui m'entraîne sur vos pas. Si je ne viens pas à bout de surmonter entièrement ma passion, je saurai la cacher avec tant de soin, que vous n'en aurez jamais aucune connaissance ; je me rendrai maîtresse de mes actions et de mes paroles. Oui, je vous aime assez pour vous cacher à jamais que je vous aime, si votre bonheur est à ce prix : satisfaite d'habiter les mêmes lieux que vous, le plaisir de vous voir me tiendra lieu de tout ; et puisque vous ne pouvez pas être mon époux, je mériterai du moins votre estime et votre confiance. . . . .

» J'étais attendri. Luzine m'avait rendu les plus grands services. Attentive aux moindres objets qui pouvaient contribuer à ma satisfaction, elle ne perdait pas une occasion de me donner des marques de son attachement ; et c'est au portrait qu'elle fesait chaque jour à Zama de mes qualités morales, que je devais en partie les biens dont je jouissais. Je lui laissai voir toute ma sensibilité ; mes larmes

se mêlèrent aux siennes..... Vous voyez, ma chère Luzine, que mon cœur n'est pas insensible; mais ce cœur que vous aimez, je le donnai dès l'âge le plus tendre : combien de larmes ne coûte pas ce triste présent à celle à qui je l'ai fait ! Mais croyez qu'après mon épouse, personne ne me sera jamais aussi chère que vous. 1743.

» Vous êtes marié ! quelle nouvelle m'annoncez-vous ! Malheureuse Zama ! que votre sort est à plaindre ! Je ne comprenais rien à cette exclamation ; il me paraissait extraordinaire qu'après m'avoir fait la peinture la plus passionnée de son amour, Luzine l'oubliât tout de suite pour songer à celui de sa rivale ; elle ne me donna pas le temps de lui témoigner ma surprise..... Vous êtes témoin de mon trouble, Heyder ; vous savez le secret de mon cœur, mais vous ne savez pas encore combien vous faites de malheureux. Pourquoi le sort vous a-t-il conduit en Arabie? Je jouissais d'une paix profonde que vous avez troublée. Je vous aime, je fais le sacrifice de mon amour ; mais si cet effort douloureux me perce le cœur, s'il suspend toutes les facultés de mon ame, j'avais, dans l'excès de mon chagrin, la consolation de ne vous céder qu'à ma bonne maîtresse que j'aime

1743. comme moi-même... Vous paraissez surpris! mais les sentimens de Zama ne sauraient vous être inconnus, je les ai démêlés depuis long-temps; elle m'en fit hier la confidence la plus complette. Frappée de la vivacité de sa flamme, je résolus dans l'instant de faire taire la mienne, et de voir Zama, sans jalousie, régner sur un cœur dont je préférerais la possession à toutes les richesses du monde. Que je suis à plaindre! ma chère Luzine, me disait ma maîtresse; qu'est devenue la tranquillité d'ame dont je jouissais, et qui me rendait insensible aux hommages d'une foule d'amans? Le jour où la fortune conduisit chez moi ce jeune étranger, fut le dernier de ma liberté. La tristesse dont il était accablé se répandait dans mon ame. Prenant mon agitation pour de la pitié, je m'y livrais sans défiance. Si j'avais connu la nature des sentimens qui s'établissaient dans mon cœur, peut-être aurais-je eu la force d'en triompher. Depuis, que n'ai-je pas fait pour étouffer ma passion! Mais aujourd'hui je la combattrais en vain; elle est gravée si profondément dans mon ame, que la mort seule peut en effacer l'empreinte. Ma bonne maîtresse ajouta qu'elle était résolue à vous offrir sa main aussi-tôt qu'elle aurait terminé quel-

ques affaires qui l'empêchaient de se remarier. Cette conversation me retint long-temps dans la prairie ; il était onze heures lorsque je repris avec Luzine le chemin de la maison. 1743.

LXVIII. *Retour à Bassora.*

» J'évitais dans la suite de me trouver seul avec Zama, pour éloigner les occasions dont cette dame aurait pu se servir pour me parler de son amour. Nous revînmes à Bassora à la fin de novembre ; c'était le temps où la caravanne d'Ispahan devait arriver. Je me flattais que j'apprendrais, par cette voie, si Ferisha ou Hussein étaient parvenus dans cette capitale.

LXIX. *Zama, demandée en mariage par un parent du pacha de Bassora, le refuse, et déclare à Heyder-Aly-Kan qu'elle ne veut que lui pour époux.*

» Zama me consultait sur toutes ses affaires ; elle me dit un jour que le pacha de Barrak voulait la marier à un de ses parens, jeune homme qui donnait de grandes espérances. J'avais entendu parler de ce mariage en plusieurs rencontres ; je me flattais même que la fortune me présentait cette occasion de recouvrer ma liberté. Le pacha venait presque tous les jours, depuis quelque temps, chez

1743. Zama. Il me semblait que, quand même le cœur de cette dame lui parlerait en ma faveur, la raison la ferait taire. Cette confidence me surprit moins, qu'elle ne me déconcerta : j'hésitais sur la manière dont je devais y répondre ; elle prit mon embarras pour de la jalousie, et la joie se répandit visiblement sur son visage. Croyez-vous, me dit-elle, que je prenne jamais un pareil engagement sur de simples convenances ? J'ai déjà porté les chaînes de l'hymen ; je sais, par mon expérience, qu'elles ne sont légères que lorsque le cœur en a formé le tissu. Je n'aurai jamais d'autre époux que mon *amant* : s'il m'apportait une couronne, elle me flatterait moins que la possession de son cœur ; mais s'il n'était qu'un simple berger, je le préférerais encore à tous les potentats du monde. Je rends justice au jeune Turc qu'on m'offre pour époux ; mais je ne recevrais pas même la main du padisha des Ottomans. Mon cœur n'est plus à moi ; ma main, sans mon cœur, n'est pas un présent à faire, voilà mes sentimens ; et si vous lisiez dans mon ame, vous connaîtriez cet aimable vainqueur, dont je fais plus de cas que du trône de l'univers. Mais pourquoi vous cacher plus long-temps une flamme dont la pureté fait mon bonheur

heur et ma gloire. Vous êtes cet amant, vous serez mon époux, ou je n'en aurai jamais. 1743.

» Quoique cette déclaration ne dût pas me surprendre, d'après la confidence que m'avait faite Luzine dans la vallée d'Olbola, je ne laissai pas que de me trouver embarrassé; je répondis vaguement que je ne méritais pas le don précieux dont je sentais tout le prix, sans pouvoir l'accepter pour le moment, parce que le respect que je devais à mon père ne me permettait pas de me marier sans son aveu. L'amour nous rend aveugles; Zama crut voir de la passion dans une réponse que la courtoisie dictait seule; elle me sacrifia le parent du pacha, sans craindre le ridicule dont elle se couvrait par le refus qu'elle fit de l'épouser.

» Ce procédé me jetta dans une cruelle 1744.
perplexité. Je projettais quelquefois de m'évader secrettement, et de prendre la route d'Ispahan. La plus grande marque de reconnaissance que je pus donner à Zama était sans doute de l'arracher par force à une passion que je ne partageais pas. Cependant, lorsque je fesais réflexion que j'étais esclave de Zama, les loix de l'honneur me retenaient auprès d'elle, quoique mon éloignement seul fût capable d'éteindre les feux de son amour.

1744. Je voyais Zama tous les jours, j'étais le confident de toutes ses pensées, presque toujours elle ne pensait qu'à moi.

LXX. *Second voyage dans la vallée d'Obbola.*

» Dès les premiers jours qui suivirent l'équinoxe du printemps, nous quittâmes la ville pour passer le temps des grandes chaleurs dans la vallée d'Obbola. Luzine me fit observer un jour que si je voulais guérir sa maîtresse de la passion malheureuse qu'elle sentait pour moi, je devais lui faire confidence des engagemens contractés dans ma patrie, qui ne me laissaient plus le maître de disposer de mon cœur. J'approuvai cet expédient, et je lui donnai toute la liberté de s'en servir à son gré.

LXXI. *Zama tombe dangereusement malade.*

» Je présume que Luzine instruisit sa maîtresse, sans ménagement, des liens qui m'empêchaient de contracter un mariage hors de ma patrie. Ce fut un coup de foudre pour Zama; son cœur, serré par une douleur violente, se glaça tellement à cette nouvelle, qu'elle perdit à-la-fois la parole, les forces et le mouvement.

» J'étais alors dans la prairie; on m'apprit cet accident à mon retour. Je montai chez

Zama; son état était alarmant. Les plus célèbres médecins de Bassora, mandés sur le-champ, ne me surprirent point en m'a surant que la maladie de cette dame pouvait avoir des suites funestes. Je quittais la malade le moins que je pouvais, parce que je m'étais aperçu que ma présence favorisait l'effet des remèdes qu'on lui donnait. 1744.

» Un jour que, seul avec elle, je lui témoignais la peine que je ressentais de son état : Que vous ai je fait ponr me tromper ? me dit-elle foiblement. Heyder, votre cœur n'est pas droit et sincère : faut-il que je m'en sois aperçue trop tard ! je paye bien cher mon aveugle crédulité ! Ces paroles firent sur mon ame une si forte impression, que je n'eus pas la force d'ouvrir la bouche pour en demander l'explication ; mon embarras semblait être la conviction des crimes dont elle m'accusait. Ecoutez-moi sans m'interrompre, reprit Zama : je sais qu'on n'est pas libre de donner ou de refuser son cœur ; c'est une vérité dont je ne fais que trop la triste expérience. Je n'ai pas l'injustice de vous faire un crime d'aimer dans votre patrie, et d'être fidèle à l'objet de votre amour ; mais ne me deviez-vous pas les aveux que vous avez faits à Luzine ? suis-je indigne de votre confiance ?

Qu'avez-vous fait de cette franchise que vous
1744. affectiez devant moi ? Heyder ressemble donc au dernier des hommes ! il en était le premier à mes yeux ! Mais quand la reconnaissance ne vous aurait pas fait un devoir de me découvrir un secret que vous ne cachâtes pas à mon esclave, et qui m'intéressait seule, l'honneur, ce guide rigide que vous suivez quelquefois, ne devait-il pas vous en imposer la loi ? Vous m'avez vu refuser un mariage avantageux, sur-tout dans l'état où sont mes affaires. Je ne me repens pas de ce que j'ai fait : ne pouvant être à vous, je ne veux être à personne, et je vous le prouverai par ma mort. Etiez-vous moins obligé de m'avertir des liens sacrés qui vous empêchaient d'être jamais à moi ?

» Ces dernières paroles furent un rayon de lumière qui m'éclaira. Je vis sur-le-champ que Luzine, à qui j'avais fait part assez superficiellement des engagemens contractés avec Azeima qui m'empêchaient de disposer de mon cœur, les avait pris pour le nœud du mariage ; je me souvins même qu'au moment de ma confidence, elle avait témoigné une extrême surprise, et que je n'avais pas voulu la détromper. Les circonstances étaient bien différentes. Les obligations que j'avais à

Zama ne me laissaient pas le choix de ce que j'avais à faire. Vous êtes dans l'erreur, lui dis-je avec feu, en me jettant à genoux à côté de son lit, on vous a trompée. Non, Zama, je ne suis pas lié des chaînes de l'hymen; mon cœur n'est pas libre, il fit un choix dans mon enfance; je ne vous connaissais pas alors. J'aime, il est vrai, dans ma patrie, mais je ne suis pas engagé par des nœuds solemnels qui m'empêchent d'être à vous. Le ton dont je prononçai ces paroles, ou ces paroles elles-mêmes, produisirent une révolution favorable dans l'état de Zama; le tombeau s'éloigna, et la douce espérance vint bientôt nous sourire. 1744.

LXXII. *Faiblesse d'Heyder; il passe trois années dans la vallée d'Obbola, oubliant tout l'univers dans les bras de Zama.*

» Je passais les journées auprès de Zama, dont les forces commençaient à renaître. J'avais pris son bras pour juger de son pouls, elle retint ma main et la serra long-temps dans les siennes avec un sentiment si tendre, qu'il retentit jusqu'à mon cœur: j'oubliai Azeima, je m'oubliai moi-même. Je ne veux pas justifier ma faiblesse; il est bien difficile qu'un jeune homme résiste à une tentation

si violente, sur tout lorsqu'il est passionné-
1744. ment aimé.

1745. » Zama se remit à vue d'œil. Elle s'aperçut avec plaisir qu'elle était enceinte. Il fut résolu que nous ne reviendrions pas à Bassora pour passer l'hiver. Zama mit au monde un fils qu'elle nourrit de son lait. Il ne fut plus question de retourner à la ville. J'eus une fille deux ans après. Je passai cinq années consécutives dans la vallée d'Obbola. Mes deux enfans moururent en quinze jours de la petite vérolle ; c'étaient deux liens qui m'attachaient à leur mère. J'oubliais dans les bras de Zama le reste de l'univers ; la mort de mon fils et de ma fille rompit le charme.

LXXIII. *Heyder revient à Bassora.*

» Je tenterais vainement de rendre le tableau de mon état tel qu'il me fut présenté par mon imagination quand j'eus perdu mes deux enfans ; j'étais à mes yeux une énigme indéchiffrable : je ne concevais pas comment j'avais passé cinq années dans cette vallée, entre les bras de la volupté, sans avoir reçu aucune nouvelle de mon pays, et presque sans y avoir pensé. Mes idées devinrent tristes ; le riant paysage qui me charmait auparavant avait perdu à mes yeux tous ses

agrémens; je ne l'envisaigeais plus que comme une prison. Je cachais ma mélancolie à Zama; mais cette dame était trop clairvoyante pour ne pas l'apercevoir. Elle fit tous ses efforts pour dissiper les noires vapeurs de mon imagination. Soupçonnant que le séjour de la campagne pouvait m'ennuyer, elle me proposa de revenir à Bassora, sous prétexte d'y régler quelques affaires d'intérêt qui n'étaient pas entiérement terminées, et qui l'empêchaient de me presser de recevoir sa main. 1745.

LXXIV. *Il fait de vaines recherches pour retrouver Ferisha.*

» L'ennui dont j'étais dévoré me suivit à Bassora. Je fis en vain des recherches de toute espèce pour découvrir Ferisha; l'inutilité de mes soins augmenta ma tristesse: je me reprochais avec raison de les avoir employés trop tard. Ce généreux ami était peut-être mort dans l'esclavage, et j'aurais pu l'en retirer. Rien ne pouvait bannir de mon cœur cette idée, qui me tourmentait cruellement. Je cherchais, durant le jour, les endroits les plus solitaires, et dont le silence nourrissait ma douleur; j'y rêvais pendant la nuit: elle écartait le sommeil de mes paupières; et si

1744. je m'endormais quelques instans, j'étais réveillé par des songes effrayans. Cet état d'anxiété ne pouvait pas durer long-temps; je tombai dangereusement malade.

LXXV. *Il tombe dangereusement malade.*

» Luzine était ma seule confidente; je n'avais pas de secret pour cette femme aimable. Elle me plaignait, mais sans trouver de remède à mes maux. Zama, qui m'adorait, employa pour me soulager tous les secours des plus célèbres médecins arabes. Le principal symptôme de ma maladie était une langueur mortelle; j'étais si faible, qu'on eût jugé chaque jour que je ne verrais pas le lendemain: les remèdes ne fesaient aucun effet. La mort, que j'envisageais comme prochaine, était le but de mes desirs. Enfin, les médecins déclarèrent que mon mal avait une cause cachée que leur art ne pouvait ni guérir ni connaître. Zama se désespérait; mais malgré son désespoir, mon état empirait chaque jour, et déjà on calculait le terme de ma vie.

» Luzine, dans cette extrémité, se hasarda de découvrir à sa maîtresse le secret de ma maladie; elle l'assura que son unique cause était la passion de revoir ma patrie, et que

la seule espérance qu'elle m'en donnerait me rendrait infailliblement la santé. 1744.

LXXVI. *Zama consent au retour d'Heyder-Aly-Kan dans les Indes.*

» Zama craignait de me perdre si je retournais dans les Indes; elle craignait encore plus de me voir mourir à ses côtés; d'ailleurs, elle se reprochait secrettement d'avoir supprimé toutes les lettres qui m'étaient adressées. Elle résolut de me rendre la vie au prix de sa propre satisfaction. Elle profita d'un moment où j'étais un peu mieux pour me proposer de faire un voyage aux Indes, aussitôt que ma santé serait rétablie, et de prévenir mon père sur notre mariage. Elle ajoutait que, pendant mon absence, toutes les affaires que la succession de son mari lui suscitait encore seraient terminées, et que ma probité lui était trop connue pour douter de mon prompt retour auprès d'elle.

» Je cherchais dans les yeux de Zama la confirmation de ses paroles. Lorsque je m'aperçus, par de nouvelles assurances, qu'elle parlait de bonne foi, la joie que je ressentis rouvrit les sources de ma vie, que le chagrin tarissait. La fièvre diminua sensiblement : je l'eus encore pendant quelques jours, parce

1749. que j'avais été abattu par des coups trop rudes pour en être relevé sur-le-champ ; mais je repris mes forces plutôt que je n'osais l'espérer.

» Je me flattais de partir aussi-tôt que je serais parfaitement rétabli. La tendre Zama, qui frémissait au seul projet de notre séparation, en reculait les momens : je n'osais pas en parler moi-même, mais je retombais dans la tristesse qui m'avait conduit aux portes du tombeau. Zama, qui s'en aperçut, se reprocha ses lenteurs comme un crime. Mes équipages furent bientôt prêts. Zama me donna quelques esclaves dont la fidélité lui était connue. Enfin, après avoir reçu ma parole que je reviendrais à Bassora au plus tard dans deux ans, je m'arrachai de ses bras et de ceux de Luzine pour m'embarquer sur un vaisseau portugais qui devait relâcher à Goa, et faire voile ensuite pour la Chine ».

Fin de la première partie.

SOMMAIRES

DE LA SECONDE PARTIE.

I. *Heyder-Aly-Kan quitte Bassora; il s'embarque pour les Indes; il aborde à Diu.*

II. *Il rentre dans le vaisseau et retrouve Hussein.*

III. *Mohammet Schas sur le trône des Indes.*

IV. *Hussein raconte à Heyder ce qui lui est arrivé depuis leur séparation.*

V. *Gaziodin-Kan, fils de Nisan-el-Moluk, grand-vizir de l'empire mogol; Chanda Zaëb fait prisonnier.*

VI. *Une escadre anglaise paraît sur la côte de Coromandel.*

VII. *Mahé de la Bourdonnaie la met en fuite.*

VIII. *La Bourdonnaie se rend maître de Madras.*

IX. *La capitulation de cette ville est cassée par Dupleix.*

X. *Labourdonnaie repasse en Europe; sa mort.*

XI. *Dupleix defend Pondichéry, assiégé vainement par les Anglais.*

XII. *Intrigues à la cour d'Agra; les partisans de Nisam-el-Moluk en sont les auteurs.*

XIII. *Mohammet Schas est défait par les Marattes. Avènement d'Achmed Schas à la couronne.*

XIV. *Mort de Nisam el Moluk, souba du Dékan. La soubadie disputée par Mouza-Fer-Zind et par Nazer-Zind.*

XV. *Les Patanes s'approchent d'Agra ; l'empereur reconnaît Abdalak, leur chef, en qualité de roi des Aghuans*

XVI. *Azeima quitte Golconde, pour fixer sa résidence dans Agra.*

XVII. *Apprenant la mort d'Heyder, elle veut le suivre dans le tombeau ; elle réclame le droit de se brûler.*

XVIII. *La mère d'Azeima trouve un prétexte pour retarder le sacrifice de sa fille.*

XIX. *Nadim Zaëb se rend à Pondichéry auprès de Dupleix.*

XX. *Hussein revient dans la vallée de Dinam, et en sort presque aussitôt.*

XXI. *Il rentre dans la péninsule de l'Indostan.*

XXII. *Guerre entre les Français et les Anglais, quoique leurs métropoles fussent en paix en Europe.*

XXIII. *Développement des projets de Dupleix.*

XXIV. *Il prend le parti de Mouza-Fer-Zind. Chanda Zaëb recouvre sa liberté.*

XXV. *Nadim Zaëb entre dans le Maissour ; la forteresse de Banguelor lui ouvre ses portes.*

XXVI. *Heyder débarque à Banguelor.*

XXVII. *Prospérité de la compagnie française des Indes.*

XXVIII. *Mouza-Fer-Zind se rend à Pondichéry pour se concerter avec Dupleix.*

XXIX. *Il est surpris et fait prisonnier par son compétiteur Nazer-Zind.*

XXX. *Heyder introduit parmi ses troupes la tactique européenne.*

XXXI. *Trois cents Français défont l'armée de Nazer-Zind ; ce prince est tué.*
XXXII. *Mouza-Fer-Zind est de nouveau reconnu souba du Dekan ; son entrée à Pondichéry.*
XXXIII. *La compagnie française au plus haut période de sa grandeur ; étendue de ses possessions.*
XXXIV. *Heyder revient à Agra.*
XXXV. *Mort de Mouza-Fer-Zind. Salabet-Zind est proclamé souba.*
XXXVI. *Mohammet-Aly-Kan dispute la nabadie du Carnate à Chanda-Zaëb.*
XXXVII. *Mort de la mère d'Azeima.*
XXXVIII. *Le Persan Mirsa-Mula dans Agra.*
XXXIX. *Mirsa-Mula raconte les événemens de sa vie.*
XL. *Combat d'Heyder et de Mirsa-Mula.*
XLI. *Heyder-Aly-Kan épouse Azeima.*
XLII. *Heyder fait le siège de Trichenapali ; cette opération est malheureuse.*
XLIII. *Les affaires de la compagnie française des Indes commencent à décliner.*
XLIV. *Mort de Chanda-Zaëb ; les Français reconnaissent pour son successeur son fils Raja-Zaëb.*
XLV. *État des forces d'Heyder-Aly-Kan en 1752. Destruction de la ville de Dupleix-Fateabad.*
XLVI. *Salabet-Zind se fait reconnaître souba dans toutes les parties de sa domination.*
XLVII. *Il reçoit en cérémonie un ambassadeur du grand-mogol.*
XLVIII. *Dupleix est nommé nabad du Carnate.*
XLIX. *Négociations pour la paix entre les compagnies française et anglaise.*
L. *Les conférences sont rompues.*

LI. *L'empereur Schas Achmed est détrôné. Allum Gir monte sur le trône des Mogols.*

LII. *Dupleix rappelé de Pondichéry. Godeheu lui succède.*

LIII. *Conditions provisoires de paix publiées à Madras et à Pondichéry entre les Anglais et les Français.*

LIV. *Cette paix n'était que simulée ; les Anglais continuaient en secret à ruiner les affaires de la compagnie française.*

LV. *Dupleix quitte l'Indostan ; son retour en France ; manière dont il est traité.*

LVI. *Les Anglais engagent Salabet-Zind à renvoyer les troupes françaises ; ils ne reussissent pas alors. Pourquoi.*

LVII. *Guerre des Anglais avec le pirate Angria.*

LVIII. *Prise de Geriak. Destruction des pirates.*

LIX. *Salabet-Zind, à l'instigation des Anglais, renvoie les troupes françaises.*

LX. *Bussi se retire ; il est attaqué par les troupes de Salabet-Zind. Les Anglais attaquent les Français, malgré la trève qui subsistait entre les deux nations.*

LXI. *Les Anglais suspendent leurs opérations hostiles sur la côte de Coromandel, pour marcher au secours de Calcuta.*

LXII. *Ils battent le souba du Bengale, que les Français auraient dû secourir.*

LXIII. *Le souba du Bengale détrôné par les Anglais, et remplacé par Meer Jaffer.*

LXIV. *Les Anglais attaquent les Français. Prise de Chandernagor.*

LXV. *Lalli envoyé aux Indes par la cour de France.*
LXVI. *Situation des affaires de la compagnie française à l'arrivée de ce général.*
LXVII. *Il commence ses opérations d'une manière brillante.*
LXVIII. *Prise de Goudelour et de Saint-David par les Français.*
LXIX. *Il fallait alors assiéger Madras.*
LXX. *Combat naval indécis entre les Français et les Anglais.*
LXXI. *L'amiral français abandonne la côte de Coromandel avant la mousson.*
LXXII. *Expédition dans le Tanjaour sans succès.*
LXXIII. *Les Anglais se rendent maîtres des établissemens français sur la côte d'Orixa.*
LXXIV. *Mort de l'empereur Allum-Gir. La ville d'Agra entièrement détruite. Furuk-Zir élu empereur.*
LXXV. *L'amiral d'Aché paraît sur la côte de Coromandel.*
LXXVI. *Combat naval entre les flottes française et anglaise, dont le succès est encore indécis.*
LXXVII. *D'Aché quitte la côte de Coromandel, malgré les protestations des habitans de Pondichéry.*
LXXVIII. *Réflexions sur le général Lalli.*
LXXIX. *Situation des établissemens français dans l'Inde en 1760.*
LXXX. *Siège de Madras entrepris par les Français.*
LXXXI. *Meer Jaffer, souba du Bengale, détrôné par les Anglais, et remplacé par Cossin-Aly-Kan.*
LXXXII. *Lalli ramène son armée à Pondichéry.*

LXXXIII. *Cette ville est assiégée par les Anglais.*
LXXXIV. *Prise et destruction de Pondichéry.*
LXXXV. *Le général Lalli repassé en Europe; il est enfermé à la bastille.*
LXXXVI. *On lui fait son procès.*
LXXXVII. *Jugement et supplice de ce général.*
LXXXVIII. *Possessions qui furent rendues aux Français à la paix*
LXXXIX. *Avantages de la compagnie anglaise à cette époque.*
XC. *Étendue des possessions d'Heyder-Aly-Kan en* 1763.
XCI. *Ce prince est attaqué par le rajâ de Maissour.*
XCII. *Heyder s'empare de Siring-Patnam ; il est proclamé sultan de Maissour et de Canara.*
XCIII. *La compagnie anglaise devient souveraine du Bengale.*
XCIV. *Le souba Cossin-Aly-Kan chassé de ce pays.*
XCV. *Il se réfugie dans les états de Suja-Ul-Doulak, souba de Bénarès.*
XCVI. *L'empereur Furuk-Zir, chassé de ses états par les Patanes, se refugie aussi à Bénarès.*
XCVII. *Bataille indécise entre le souba de Benarès et les Anglais.*
XCVIII. *Suja-Ul-Doulak fait la paix avec la compagnie anglaise.*
XCIX. *Traité d'Hallahabad, qui assure aux Anglais la souveraineté du Bengale.*
C. *Mode de gouvernement adopté par les Anglais dans ce pays.*

RÉVOLUTIONS

RÉVOLUTIONS DE L'INDE

PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

O U

MÉMOIRES DE TYPOO-ZAËB,

SULTAN DE MAISSOUR.

SECONDE PARTIE.

I. *Heyder-Aly-Kan quitte Bassora, et s'embarque pour les Indes ; il aborde à Diu.*

HEYDER-ALY-KAN quitta le port de Bassora dans les premiers jours de mai 1750; il montait le vaisseau *la Notre-Dame-de-Grâce*, capitaine don Juan d'Alcuna, de Lisbonne. Ce vaisseau, orné de belles peintures, paraissait neuf. On passa à la vue d'Ormuz le sixième jour de la navigation; on côtoya, les jours suivans, la province de Makeran, en Perse, et l'on se disposait à gagner la haute-mer pour éviter les embouchures de l'Indus, lorsqu'il parut une voie d'eau qu'il fut impossible de boucher. Cet accident força le capitaine de relâcher au port de Diu, où le vaisseau n'arriva qu'avec peine ; on fut 1750.

1750. obligé de le mettre sur le côté pour découvrir la voie d'eau. Tout le monde en sortit; les munitions de guerre et les marchandises furent déchargées; le capitaine prévint les passagers que son opération serait finie dans quinze jours.

Heyder choisit son logement chez un riche banian. La chaleur était alors excessive; il passait une partie des jours, pour s'en garantir, sous un magnifique cours dont la ville était environnée. Se trouvant dans le voisinage de sa patrie, il pouvait s'y rendre en peu de temps par terre, en traversant le désert de Zend; mais l'expérience l'avait pour jamais dégoûté de cette route; il préférait, avec raison, celle de la mer, un peu plus longue à la vérité, mais plus sûre et plus commode.

C'est dans les environs de Diu que viennent se terminer en fertiles côteaux les hautes montagnes de l'Imaus, qui séparent la Perse de l'Indostan; des remparts de cette ville on voyait leur sommet couvert d'une neige éternelle. Cette vue rappelait à Heyder la riante vallée de Dinam, dans laquelle il avait passé près d'une année; il se représentait les tranquilles plaisirs goûtés par les habitans de ce charmant séjour; sa mémoire

lui retraçait le tableau de la désolation où sa fuite pouvait avoir jetté la colonie; il se reprochait amèrement une faute qui avait été cruellement punie. 1750.

En traversant une rue pour se rendre le soir chez son hôte, il crut apercevoir Zulie, la fille de Zulmire, cette dame qui l'avait recueilli sur le rivage de la mer, et qui fut son introductrice dans la vallée de Dinam. Le peu de vraisemblance qu'il voyait à ce que Zulie se trouvât à Diu, l'empêcha de la suivre; il croyait être dupe de son imagination. Cette rencontre l'avait cependant frappé; il se retraçait, pendant la nuit, les traits de Zulie, il les trouvait absolument conformes à ceux de la personne rencontrée par lui la veille, la même taille, le même port, le même tour de visage; la nature s'était répétée ou c'était Zulie: mais par quel étrange coup du hasard Zulie serait-elle sortie de la vallée de Dinam?

Heyder se perdait en conjectures. Il sortit de grand matin, et toute la ville fut parcourue par lui, dans l'espérance de faire une seconde fois la rencontre dont il n'avait pas profité: le peu de fruit de ses recherches ne le décourageait pas; il les renouvela les jours suivans, mais sans aucun succès.

1750. II. *Il rentre dans le vaisseau, et retrouve Hussein.*

Le vaisseau était carenné; tout le monde se rendit à bord. Lorsque l'on fut sorti de la rade, Heyder entra, par hasard, dans la chambre du conseil : la première personne qu'il aperçut, fut celle qu'il avait rencontrée à Diu, et qu'il avait cherché avec tant d'empressement. Heyder ne s'était pas trompé, c'était Zulie. La surprise de l'un et de l'autre furent égales. La chambre était remplie de passagers, qui jouirent de la scène que produisit cette reconnaissance; ce dut être pour eux un vrai spectacle. Mon père se précipitait dans les bras de Zulie; mais que devint-il lorsque, se sentant embrassé tout-à-coup, il se retourne et voit Hussein! Il fesait à Zulie et à Hussein des questions sans liaisons et sans suite. Ils lui firent signe de les suivre, et que sa curiosité serait satisfaite. On monta sur le tillac. Mon père, transporté de joie, embrassait successivement Zulie et Hussein; il ne pouvait se rassasier de les voir, et croyait à peine le rapport de ses yeux.

Zulie lui fesait les reproches auxquels il devait s'attendre sur la manière dont il avait quitté la colonie : Ingrat, lui disait cette aimable dame, pourquoi nous avez-vous

furtivement abandonnés? Était-ce là le prix que vous deviez payer les soins que nous avions pris pour vous rendre agréable le séjour de Dinam? Que de larmes n'avez-vous pas fait verser à ma mère, qui vous aimait comme son fils! les jours qui suivirent votre départ furent des jours de deuil pour la colonie. Mon frère vous chercha vainement pendant près d'un mois, et nous ne doutâmes nullement que vous n'eussiez péri avec Ferisha..... Mais où est-il?.... Ferisha ne vous quittait jamais...... pourquoi êtes-vous seul? Cette question renouvelait l'amère douleur ressentie par Heyder, d'avoir laissé son ami dans une terre étrangère; la peine et le plaisir se disputaient la possession de son cœur; il hésitait dans une espèce de délire. Cependant, malgré son trouble, il fit part à Hussein et à Zulie des aventures qui lui étaient arrivées depuis son départ de la vallée de Dinam. Hussein dit ensuite qu'il était revenu dans la vallée de Dinam six mois après la fuite de mon père, qu'il l'avait cherché dans une partie de l'Asie, et qu'étant retourné une troisième fois à Dinam, il avait épousé Zulie, et qu'ils s'étaient rendus ensemble à Diu pour le chercher de nouveau.

1750.

1750. III. *Mohammet Schas sur le trône des Indes.*

La nuit qui tombait les obligea de descendre pour souper. Mon père témoignait à Hussein, pendant le repas, sa surprise de ce qu'il n'avait reçu aucune lettre de Nadim-Zaëb, quoiqu'il lui eût écrit plusieurs fois de Bassora. Hussein lui dit qu'il était possible que toutes ses lettres se fussent égarées, à cause de l'extrême désordre qui régnait dans l'Indostan depuis plusieurs années. L'empereur Mohammet Schas ne règne plus, continua-t-il; son fils Achmed Schas, qui lui a succédé, chancelle sur son trône; Nisan-el-Moluk a fini dans les combats sa longue carrière, et ses enfans, armés les uns contre les autres, se disputent son sanglant héritage. Peu contens d'avoir attiré dans leurs querelles les soldats les plus braves de l'Indostan, ils ont eu recours aux Européens établis sur les côtes, et ces perfides étrangers, voilant à peine leur profonde ambition, laissent apercevoir un projet formé de subjuguer ce superbe empire, si les dissentions intérieures continuent à favoriser les efforts de leur politique. Lorsque vous connaîtrez une partie des maux qui désolent notre malheu-

reuse patrie, le silence de votre père ne vous surprendra pas. La ville de Delhy, entièrement saccagée par les Patanes, sous le commandement de Mirs Abdalak, n'existe plus; le nouvel empereur réside dans Agra: vous y verrez Nadim-Zaëb et Azeima; votre retour les comblera de joie. 1750.

La crainte où mon père était qu'Azeima ne fût morte ou mariée, lui avait empêché d'en demander des nouvelles. Il se retira dans sa chambre, où, se jettant sur un lit tout habillé, il rassembla enfin ses idées, qui n'avaient pas eu de suite depuis le moment qu'il avait retrouvé Hussein.

Aussitôt que les premiers rayons du soleil vinrent ranimer la nature, Heyder monta sur le pont, pour profiter de la fraîcheur du matin. L'astre du jour sortant de la mer semblait marcher sur les eaux, et peignait des couleurs les plus brillantes la vaste étendue de l'océan et les nuages flottans dans les airs. Mon père admirait en silence ce spectacle magnifique, auquel il n'avait fait aucune attention auparavant; le plaisir dont son ame était pénétrée embellissait sans doute les objets à ses yeux. Hussein vint le joindre, et s'étant assis sur le tillac, il satisfit mon père, qui le pressait de faire la

1750. récit de ce qui lui était arrivé depuis leur séparation dans le désert de Zend.

IV. *Hussein raconte à Heyder ce qui lui est arrivé depuis leur séparation.*

En sortant de la vallée de Dinan, Hussein s'était embarqué sur un vaisseau français qui venait de la mer rouge, et qui allait à Pondichéry porter à Dupleix la nouvelle de la rupture entre les cours de Paris et de Londres. Le capitaine le reçut avec humanité. On passa à la vue de Surate: il mouilla dans la rade de cette ville sans y avoir aucune affaire, et dans la seule intention d'obliger Hussein, en le mettant à terre dans sa patrie.

A peine était-il dans le port, qu'il fut instruit de la guerre civile qui désolait l'Indostan. Les Marattes fesaient des courses jusqu'aux environs de Surate et d'Aurengabad. Ils avaient pillé les pagodes célèbres d'Iloure et de Daltabad, monumens incompréhensibles de la plus haute antiquité, taillées dans le roc, dans la forme de palais immenses, inaccessibles à la clarté du jour. Il trouva par-tout les traces sanglantes de la dévastation, compagne de la guerre, des villages brûlés, des campagnes sans moissons et sans habitans. Enfin, il arriva à

Delhy, et son apparition jetta Nadim-Zaëb dans une surprise étrange. Est-ce vous, Hussein ? me ramenez-vous mon fils ? L'air de tristesse répandu sur mon visage avertissait Nadim-Zaëb de son malheur. Je me mis à ses pieds, je lui fis part de l'horrible attentat de vos esclaves, du combat que nous avions soutenu contre ces malheureux, de l'inutilité des recherches que j'avais faites depuis ce jour fatal pour découvrir vos traces. Mon fils n'est plus ! me dit ce père infortuné ; je l'avais confié à tes soins : ne crois pas cependant que je te rende responsable de sa perte ; j'adore les terribles décrets de l'être suprême. Ce fils devait être un jour la consolation de ma vieillesse, et fermer mes yeux ; il meurt dans une terre étrangère, à la fleur de son âge, alors qu'il commençait à peine à jouir de la vie : respecte les larmes que le désespoir arrache au plus infortuné des pères. Je ne reverrai donc plus mon fils ! Ciel impitoyable qui me l'avez ravi, vous présagiez mon malheur par les obstacles qui s'opposaient à ce fatal voyage ! Je m'efforçais en vain à faire rentrer dans le cœur de Nadim-Zaëb quelques rayons d'espérance. L'étude approfondie qu'il avait fait des hommes et de leur férocité l'assurait, malgré mes pa- 1750.

1750. roles, que vous n'aviez pas évité les traits de vos ennemis. Il fallut donner cette nouvelle désolante à votre mère. Je voudrais en vain vous taire un événement qui vous percera le cœur. Cette princesse, qui traînait depuis votre départ une vie languissante, ne put soutenir ce terrible coup; elle mourut dans les bras de son époux en prononçant votre nom. Votre père, dont la philosophie élevait le courage, et, d'ailleurs, distrait par les préparatifs de guerre qu'il fesait, se montra bientôt supérieur à sa douleur. Je voulais le quitter: je lui représentais que l'espoir de vous rejoindre m'imposait la loi de courir sur vos traces dans toutes les parties de l'Asie. Non, me dit le prince, tes soins sont superflus: si mon fils a partagé ton bonheur, il est aujourd'hui loin du théâtre de ses infortunes, et nous le reverrons bientôt. Mais je me livre en vain à cette flatteuse idée; mon fils n'est plus au nombre des vivans, et ton bras m'est nécessaire à l'armée.

V. *Gaziodin-Kan, fils de Nisan-el-Moluk, grand-vizir de l'empire mogol; Chanda-Zaëb fait prisonnier.*

La faiblesse et l'insouciance de l'empereur Mohammet Schas étaient parvenues à un

point si extrême, qu'il avait déclaré grand-visir Gaziodin-Kan, fils aîné de Nizan-el-Moluk, ouvertement convaincu d'être l'auteur de la dernière révolution. Le souba du Dékan, alors assuré d'une principale influence à la cour de Delhy, venait de quitter cette résidence impériale pour se rendre à Golconde à la tête d'une armée moins nombreuse que parfaitement exercée. Nadim-Zaëb attendait ce départ pour proposer le mariage de son fils avec la princesse Hadigé. Achmed Schas, présomptif héritier de l'empire, favorisait cette union, parce que, connaissant les liaisons de Nadim-Zaëb avec les Français de Pondichéry, il voulait se servir d'eux pour se venger de Nizan-el-Moluk. Les doutes sur l'existence d'Héyder-Aly dérangeaient ces mesures; mais elles furent entièrement rompues lorsqu'on apprit que Chanda-Zaëb, sur lequel Dupleix comptait essentiellement pour effectuer une invasion dans le Dékan, avait été fait prisonnier par les Marattes dans Trichanapaly, le 26 mars 1741, et que les Marattes étaient ouvertement déclarés en faveur de Nizan-el-Moluk et des Anglais. Alors s'évanouirent les projets que Nadim-Zaëb avait formés de rentrer à main armée dans son royaume de Maissour, ou du 1750.

1750. moins il fallut les renvoyer à des temps plus heureux. Dupleix, qui se flattait de dominer dans la peninsule de l'Inde, à la tête de toutes les forces de la nabadie du Carnate, fut obligé de se tenir sur la défensive, et Nadim-Zaëb resta dans Delhy pour épier quelque circonstance favorable à ses desseins.

VI. *Une escadre anglaise paraît sur la côte de Coromandel.*

Une escadre anglaise, sous les ordres de l'amiral Barnet, dominait dans les mers de l'Inde. Elle s'était emparée, pendant l'année 1744, de trois vaisseaux de la compagnie française des Indes, dont la valeur était estimée quatre millions. Pondichéry, malgré la bonté de ses fortifications, n'ayant que cinq cents Européens pour le défendre, n'était pas à l'abri d'être enlevé. Dupleix employait toutes les ressources de son génie pour sauver la métropole des établissemens français en Asie, lorsqu'il reçut un secours auquel il ne s'attendait pas.

VII. *Mahé de la Bourdonnaie la met en fuite.*

Mahé de la Bourdonnaie était gouverneur des isles de Bourbon et de France; et sous son administration, ces deux possessions,

auparavant presque abandonnées, étaient devenues florissantes. Sans magasins, sans vivres, il était parvenu, par son habileté et par sa constance, à former une escadre composée d'un vaisseau de soixante canons et de cinq navires de la compagnie, armés en guerre. Il sort de l'isle de Bourbon avec ces vaisseaux, sur lesquels il avait embarqué environ deux mille trois cents blancs, et huit cents noirs disciplinés par lui-même, et dont il avait fait d'excellens canonniers. Il ose attaquer l'escadre anglaise, la bat, la poursuit, la force à s'éloigner de la côte de Coromandel, et se hâte d'aller mettre le siège devant Madras, capitale des établissemens anglais sur cette côte. 1750.

VIII. *La Bourdonnaie se rend maître de Madras.*

En vain des envoyés d'Anaverdi-Kan, qui gouvernait le Carnate en qualité de nabad, sous les ordres du souba de Dékan, Nisan-el-Moluk, vinrent dans le camp français représenter à la Bourdonnaie que Madras était sous la protection immédiate du grand-mogol; les Français, débarqués sans résistance, amènent leur canon devant les murailles de la ville, mal fortifiée, et défendue par une faible garnison. 'établissement anglais con-

1750. sistait dans la ville qu'on nomme *Blanche*, qui n'est habitée que par les Européens, dans celle qu'on nomme *Noire*, peuplée de négocians et d'ouvriers de toutes les nations de l'Inde, Juifs, Banians, Arméniens, Mahomettans, nègres de différentes espéces : cette multitude allait à cinquante mille ames, et dans le fort Saint-Georges, qui servait de citadelle à la ville, et où les magasins de la compagnie étaient renfermés. Le gouverneur fut bientôt obligé de se rendre. La rançon de Madras fut évaluée à onze cent mille pagodes, qui valent environ onze millions de France.

La prise de cette place et de ses riches magasins semblait annoncer la ruine prochaine des établissemens britanniques sur la côte de Coromandel. Ils furent sauvés par la mésintelligence qui se mit entre le commodore la Bourdonnaie et le commandant de Pondichéry, Dupleix. Les directeurs de la compagnie française des Indes étaient alors divisés, à Paris, en deux factions. Celle qui était opposée à la Bourdonnaie n avait pas vu sans chagrin qu'il eût trouvé dans son génie des ressources pour rendre inutiles les coups qu'on lui avait portés. La malveillance le poursuivit dans l'Inde; elle versa le poison de la jalousie dans l'ame de Dupleix.

IX. *La capitulation est cassée par Dupleix.* 1750.

Deux hommes faits pour s'aimer, pour illustrer de concert le nom français, devinrent les instrumens d'une haine qui leur était étrangère. La Bourdonnaie avait un ordre exprès du ministère de ne garder aucune des conquêtes qu'il pourrait faire en terre ferme; ordre inconsidéré, comme tous ceux que des despotes insensés donnent de loin sur des objets qu'ils ne sont pas à portée de connaître. Il exécuta ponctuellement cet ordre : il régla que les Anglais, ayant payé la rançon convenue, seraient remis en possession de leur ville avant la fin de janvier 1747, sans pouvoir être attaqués de nouveau pendant la durée de la guerre. Cette capitulation était assurément contraire aux intérêts de la France. Dupleix la fit casser par une délibération du conseil de Pondichéry. Il garda Madras. Les préposés de la compagnie dans le Carnate firent à cette occasion des profits immenses; mais le fisc fut privé d'une partie des onze millions que la ville devait payer pour sa rançon. Dupleix fit détruire entiérement la ville Noire; exemple de barbarie atroce envers les vaincus, sans avantage pour les vainqueurs, et qui servit de prétexte aux terribles

1750. représailles que les Anglais exercèrent dans la suite sur Pondichéry. Feignant d'être persuadé que la Bourdonnaie était un prévaricateur qui avait exigé des Anglais une rançon trop faible, et reçu de trop grands présens, il voulut le faire arrêter sur l'escadre qu'il commandait. Au milieu des aigreurs, des reproches, des voies de fait que produisit une telle conduite, l'amiral français fut contraint à perdre un temps précieux. Après avoir resté trop tard sur la côte de Coromandel à demander les secours qu'on avait différé sans nécessité de lui faire parvenir, il vit son escadre ruinée par un coup de vent; la division se mit dans ses équipages.

X. *Labourdonnaie repasse en Europe; sa mort.*

Tant de malheurs causés par les intrigues de Dupleix forcèrent la Bourdonnaie à repasser en Europe. Les Anglais, délivrés de cet ennemi redoutable, et fortifiés par de puissans secours, se virent en état d'attaquer à leur tour les Français.

Le vainqueur de Madras, l'homme qui avait soutenu avec le plus d'éclat le nom français dans l'Inde, fut enfermé à la Bastille par lettre de cachet. Il languit dans cette affreuse prison pendant plus de trois ans, sans jouir des

des embrassemens de sa famille. Au bout de ce temps, les commissaires du conseil qui lui avaient été donnés pour juges, convaincus par l'évidence de la vérité, le déclarèrent innocent. Quelques ennemis que sa fortune et ses grandes actions lui avaient suscités, voulaient sa mort; ils furent satisfaits : la Bourdonnaie mourut au sortir de sa prison d'une maladie cruelle que cette prison lui avait causée. 1750.

Affreux résultat des services mémorables qu'il avait rendus à sa patrie! Mais si la Bourdonnaie fut persécuté pendant sa vie, la postérité a vengé sa mémoire. La Bourdonnaie passera dans tous les siècles pour un des grands hommes qui ont illustré le nom français.

XI. *Dupleix défend Pondichéry, assiégé vainement par les Anglais.*

Dupleix répara sa fatale erreur par la manière vigoureuse dont il défendit Pondichéry l'année suivante, 1748, contre toutes les forces d'Anaverdi-Kan, nabab du Carnate, et contre l'escadre anglaise de l'amiral Boscaven, composée de vingt-une voiles, qui joignit à l'armée de terre environ huit mille hommes, Anglais, Hollandais ou Cipayes.

1750. Le siège commença le 18 août; et le 5 octobre, l'amiral anglais fut contraint de se retirer, après avoir perdu dans cette entreprise plus de douze cents hommes, et plusieurs de ses vaisseaux, qui périrent dans une tempête. La paix, qui fut alors publiée entre les cours de Londres et de Paris, promettait quelques jours sereins sur la côte de Coromandel; mais les horreurs de la guerre continuaient à couvrir le reste de l'Indostan.

Le récit d'Hussein fut interrompu par l'arrivée de Zulie. On parla de la vallée de Dinam, dans laquelle ses parens, désolés, n'avaient consenti à son départ qu'en exigeant sa parole qu'elle y reviendrait dans quelques années avec son époux. Le jour suivant, Hussein joignit mon père; monté sur le tillac dès le point du jour, il reprit le fil de sa narration.

XII. *Intrigues à la cour d'Agra; les partisans de Nisan-el-Moluk en sont les auteurs.*

Depuis que Nizan-el-Moluk avait quitté la cour de Delhy, la discorde semblait y avoir établi son empire. Mohammet Schas eût donné une province à celui qui l'aurait défait de cet ennemi; mais la terreur qu'il lui inspirait était si grande, qu'à peine osait-il parler de

la haine qu'il lui portait à ceux qui vivaient avec lui dans la plus étroite familiarité. La renommée, qui se plaît à défigurer les nouvelles répandues à de grandes distances, représentait le souba du Dékan, tantôt écrasé par les Français, tantôt victorieux de ses ennemis, et triomphant dans la péninsule de l'Inde. Le grand-visir Gaziodin-Kan fesait lui-même circuler des bruits mensongers, et tenait ainsi en haleine les nombreux émissaires que son père payait dans la capitale pour égarer l'opinion publique, tandis que son autorité s'affermissait sur des bases inébranlables. Le malheureux monarque, enfermé dans son harem, déplorait en secret le malheur de sa destinée, auquel il ne cherchait pas même de remède. Mirs-Abdalak, dont ont on a déjà parlé, s'était rendu maître des pays montagneux, depuis le Candahar jusqu'à Cachemire. Les Patanes se répandaient comme un torrent jusqu'aux portes de Lahaur, brûlaient les maisons, arrachaient les arbres et emmenaient les habitans en servitude. Les plaintes portées de toute part au sujet de ces dévastations n'avaient pas réussi à retirer l'indolent monarque du profond assoupissement dans lequel il était plongé, lorsqu'on apprit qu'Abdalak, après avoir pris 1750.

1750. le titre de sultan des Aghuans, marchait vers Delhy avec toutes ses forces, et ne se proposait pas moins que de conquérir tout l'Indostan; c'était précisément dans le temps que la Bourdonnaie prenait Madras.

XIII. *Mohammet Schas est défait par les Marattes. Avènement d'Achmed Schas à la couronne.*

Mohammet Schas, dont la destinée fut d'être opprimé par des voleurs, soit rois, soit voulant l'être, envoya contre lui son grand visir, sous lequel son fils Schas-Achmed fit ses premières armes. On livra bataille dans les plaines du Punjal. Gaziodin-Kan ne voulait pas la gagner; il fit des fautes. Les Patanes se rendirent maîtres des gorges des montagnes du Multan, et s'étendirent dans la plaine, à vingt lieues de Delhy. Le grand-visir ayant été tué dans une rencontre particulière, la fortune penchait en faveur de l'armée impériale. A cette nouvelle, Nizan-el Moluk se hâta d'envoyer à la cour son troisième fils, Mirs-Mogol, qui obtint sur-le-champ la place de grand-visir; mais en même temps Nadim-Zaeb fut déclaré lieutenant-général de l'empire, et en cette qualité général de l'armée impériale. Il fit en vain tous ses efforts pour établir quelque disci-

1750.

pline parmi les troupes qu'il commandait; le grand-visir, qui contrariait ses opérations, en arrêtait le succès. La division la plus scandaleuse existait parmi les chefs. Une seconde bataille fut donnée en 1748, aux portes de Delhy. La division que commandait le grand-visir refusa de donner. Nadim-Zaëb, qui était à l'aile droite, fit des efforts de valeur les plus inutiles; le centre de l'armée mogole fut coupé. On assure que les Omras, qui combattaient à côté de l'empereur, étranglèrent leur maître, et firent courir le bruit qu'il s'était empoisonné. Schas-Achmed fut proclamé empereur des Indes sous les plus fâcheux auspices. La défection de la plus grande partie de l'armée mogole ne permettait pas de défendre la ville de Delhy, ouverte de tous côtés. Nadim-Zaëb résista pendant deux jours à tous les efforts des Patanes, pour donner le temps de transporter sur la route d'Agra le trésor et les archives de l'état.

Delhy, prise d'assaut par Abdalak, fut baignée pendant trois jours dans le sang de ses malheureux habitans. Les dévastations commises par Nadir-Schas étaient peu de chose en comparaison de cette nouvelle calamité. Les Patanes, lassés de meurtres, et persuadés

1750. que les vainqueurs avaient caché leurs richesses, démolissaient les édifices pour les trouver : enfin le feu acheva de détruire cette immense cité ; et lorsque les Patanes l'abandonnèrent, une montagne de ruines et l'odeur infecte d'une infinité de cadavres qui pourrissaient par monceaux, privés de sépulture, annonçaient seuls que cette lugubre solitude renfermait auparavant la plus superbe capitale de l'Asie.

XIV. *Mort de Nisam-el-Moluk, souba du Dékan. La soubadie disputée par Mouza-Fer-Zind et par Nazer-Zind.*

Schas-Achmed recueillait dans Agra les débris de ses forces. Il reçut quelque consolation, en apprenant que Nizan-el-Moluk venait enfin de terminer sa carrière à l'âge de près de cent ans. Ce prince avait eu six enfans mâles ; l'aîné était mort, laissant un fils, nommé Mouza-Fer-Zind, auquel l'héritage paternel semblait appartenir. Son second fils, Gaziodin-Kan, avait été tué par les Patanes. Mirs-Mogol, son troisième fils, grand-visir de l'empire, n'avait aucune prétention à la soubadie du Dékan. Son quatrième fils, Salabet-Zind, fut souba du Dékan dans la suite. Le cinquième vivait dans la retraite. Enfin le

sixième, nommé Nazer-Zind, accoutumé aux combats dès sa plus tendre enfance, se préparait à disputer à son neveu la succession de Nizan-el-Moluk. Le premier de ces princes avait établi sa cour à Golconde, où Nizan était mort, et le second s'était fait proclamer dans Aurengabad. Il paraît que leur position géographique décida du parti qu'ils prirent l'un et l'autre entre les Français et les Anglais. Nazer-Zind, reconnu souba dans la partie occidentale du Dékan, voisine de Bombai, s'attacha aux Anglais, tandis que Mouza-Fer-Zind traitait avec Dupleix, qui lui promettait de puissans secours pour se maintenir sur le trône. La guerre qui s'élevait entre l'oncle et le neveu garantissait que, de long-temps, les soubas du Dékan n'auraient aucune influence sur le reste de l'Indostan; mais ce beau pays qui formait la quatrième partie de l'empire, n'en était pas moins entièrement démembré. Un vain hommage était tout le tribut que l'empereur en tirait. Le grand-visir venait de faire un traité d'alliance avec les Marattes, qui s'engageaient à fournir constamment à l'empire cinquante mille cavaliers; mais c'était à condition qu'on leur abandonnait la soubadie de Guzurate, des montagnes du Dékan aux bouches de

1750.

1759. l'Indus. On achetait, par une perte réelle et immense, des secours qui pouvaient ne pas arriver à temps.

XV. *Les Patanes s'approchent d'Agra; l'empereur reconnaît Abdalak, leur chef, en qualité de roi des Aghuans.*

Cependant les Patanes continuaient à ravager toutes les provinces du Nord et s'approchaient d'Agra. La crainte de la subversion totale de l'empire força Schas-Achmed à reconnaître Mirs-Abdalak en qualité de sultan des Aghuans, et à lui abandonner, à la charge du simple hommage, les vastes provinces de l'Indus au Gange, et des frontières de la Tartarie aux ruines de Delhy. L'empire mogol, qui s'étendait auparavant du Cap de Comorin aux montagnes du Thibet, dans l'espace de six cent cinquante lieues sur environ six cents lieues des frontières du Candahar aux bouches orientales du Gange, se trouvait alors réduit à moins du tiers de son ancien territoire. Ses principales provinces consitaient dans les soubadies d'Orixa, de Bengale, de Patna, de Bénarès, et dans les pays situés aux environs d'Agra. Ce royaume resserré pouvait devenir florissant encore sous des princes actifs et intelligens. Schas-

Achmed, prince brave, mais faible, voluptueux, indécis et inconstant, semblait destiné à être malheureux. 1750.

Hussein fut encore interrompu dans cet endroit de la narration ; il revint bientôt rejoindre Heyder-Aly, et reprit en ces termes :

XVI. *Azeima quitte Golconde pour fixer sa résidence dans Agra.*

» Les troubles du Dékan avaient déterminé Azeima à quitter avec sa mère la ville de Golconde, pour fixer sa résidence dans Agra auprès de son frère Mirs-Mogol. L'amour était la secrette cause de ce voyage, auquel s'était prêtée une mère idolâtre de sa fille. Depuis huit ans, la tendre Azeima n'avait aucune nouvelle de son amant ; et l'absence, loin d'éteindre sa passion, n'avait fait que l'enflammer davantage. A peine arrivée dans la ville impériale, elle apprend que vous n'étiez plus au nombre des vivans. Le désespoir s'empare de son ame ; elle se décide à vous suivre dans le tombeau.

XVII. *Apprenant la mort d'Heyder, elle veut le suivre dans le tombeau ; elle réclame le droit de se brûler.*

» J'étais chez l'empereur avec Nadim-Zaëb.

1750. Le divan était occupé d'une affaire importante, lorsque les hussiers annonçent une jeune personne qui demandait audience; c'était Azeima. Mon étonnement augmente, lorsque je la vois s'avancer au pied du trône, en habits de grand deuil, suivie de plusieurs jeunes filles, toutes vêtues de noir.

» Jamais votre amante n'avait paru si belle. L'air de langueur et de tristesse répandu *sur* son visage ne la rendait que plus intéressante; tous les regards se tournaient sur elle. L'empereur Schas-Achmed la voyait pour la première fois. Ses charmes parurent faire une blessure profonde au cœur de ce jeune prince, nourri dans le tumulte des armes. Il ne voyait, il n'entendait qu'elle ».

Azeima s'avançant sur les marches du trône, dit à l'empereur, d'un ton de voix ferme qui nous arracha des larmes : vous voyez à vos pieds, seigneur, une malheureuse amante, qui, n'espérant plus de bonheur dans la vie, vous demande la permission de mourir. S'adressant ensuite à Nadim-Zaëb : Vous fûtes témoin, dans des temps plus heureux, de l'étroite amitié qui me liait à votre fils. Hélas! vous daignâtes quelquefois favoriser l'espérance que je concevais de mon bonheur par le sourire de vos regards paternels. Mais vous

ignorez que je reçus sa foi et que je lui donnai la mienne. Ses sermens et les miens ne sont déposés aujourd'hui que dans le secret de mon cœur. Je ne fus occupée, pendant sa vie, que de sa félicité; c'est d'après cette façon de penser que, n'ignorant pas que vous lui destiniez une autre épouse, je dévorais ma douleur, sans me prévaloir de ses promesses. Personne ne m'enviera le triste usage que j'en veux faire. Mon époux est mort, je veux le suivre dans le tombeau. Si mon sort excite quelque pitié, j'ai du moins la consolation d'avouer publiquement que je fus unie au prince le plus aimable et le plus vertueux. Je ne me plains pas de sa perte : vous êtes le seul à plaindre; la mort qui vous enlève votre fils, me rend mon époux; nous allons être réunis dans le sein de Brama, tandis que s'il eût vécu, mille obstacles se seraient opposés peut-être à notre bonheur sur la terre. 1750.

Un discours aussi extraordinaire jetta tout le conseil dans un morne silence, et nous fûmes fort embarrassés, lorsqu'Azeima fut sortie avec ses compagnes. Nadim-Zaëb, frappé de ce dévouement sans exemple, se reprochait les détours de sa politique; et si dans l'instant vous vous fussiez montré dans

1750. le palais, il eût couronné de ses mains une flamme si pure. L'empereur nous consultait sur le parti qu'il avait à prendre. Les Mogols ne pouvant déraciner l'usage où quelques veuves indiennes des castes supérieures étaient de se brûler après la mort de leurs époux, en rendaient l'exécution moins ordinaire, par tous les obstacles qu'ils pouvaient y apporter; mais la circonstance était épineuse. L'empereur, entouré d'ennemis, chancelait sur son trône; la principale force de son armée consistait dans les Marattes, qui professaient la religion des Brames, et qu'on pouvait mécontenter en rejettant ouvertement la demande d'Azeima, faite devant une cour nombreuse. On déplorait amèrement le sort de votre amante infortunée; mais dans un moment où le moindre murmure, de la part du peuple, pouvait causer une révolution, le plus grand nombre opinait à permettre le sacrifice d'Azeima. Schas-Achmed lui-même, partagé entre son amour naissant et son intérêt, gardait obstinément le silence. L'égarement de ses yeux annonçait la violence qu'il se fesait pour combattre les sentimens de son cœur : l'arrêt allait être prononcé, c'était un arrêt de mort, lorsque la mère d'Azeima parut dans la salle du conseil.

Cette dame était dans son appartement lorsque sa fille revenait du palais. Les habillemens funèbres dont elle la vit revêtue, furent la voix qui l'avertit du malheur dont elle était menacée. Connaissant la fermeté d'Azeima, elle sentit tout-à-coup que la tranquillité dont elle affectait le dehors, était le fatal effet d'un projet funeste dont il serait difficile de la détourner ; il lui restait un moyen pour en retarder l'exécution, elle s'en servit. 1750.

XVIII. *La mère d'Azeima trouve un prétexte pour retarder le sacrifice de sa fille.*

Lorsque la mère d'Azeima fut introduite dans la salle du conseil, j'éprouvai un frissonnement universel qui parut se communiquer à tous ceux qui étaient présens. Mère infortunée ! nous partagions bien sincèrement ta douleur ! Elle se jetta aux pieds de l'empereur ; et quand elle voulut expliquer le sujet qui la conduisait au palais, sa langue ne proféra que des sons vagues, inarticulés ; elle ne parla que par ses larmes. Sa langue se déliant enfin après un long silence : Grand prince, regardez en pitié la plus malheureuse des mères. Ma fille vous a demandé la permission de s'immoler sur le bûcher d'Heyder-

1750. Aly. Ma mort suivra de près la sienne : cependant je respecte trop les usages de ma caste pour opposer mon autorité maternelle à sa résolution barbare. Je permets un sacrifice horrible que mes yeux ne verront pas; mais ma fille est bien jeune. Permettez, seigneur, que j'éprouve sa constance par les délais que la religion elle-même autorise. Les loix anscrêtes du Vedam, en permettant aux veuves de se brûler dans les obsèques de leurs époux, n'autorisent ce sacrifice que lorsqu'elles ont atteint leur vingt-cinquième année; Azeima n'a que vingt ans : j'ai droit de la garder auprès de moi jusqu'au temps indiqué par la loi; je ne la retiendrai plus alors, si mes larmes et la vue de ma vieillesse n'ont pu l'attacher à la vie.

L'empereur ne cherchait qu'un prétexte plausible pour éluder la demande d'Azeima, sans faire murmurer le peuple; il applaudit à celui qui s'offrait; quelques-uns des principaux Brames furent consultés pour la forme. Schas-Achmed, d'après leur avis, donna une déclaration royale, par laquelle il permettait à Azeima de suivre les mouvemens de son courage, en accompagnant Heyder Aly-Kan, son époux, au tombeau; mais attendu la jeunesse de cette dame, qu'il n'y avait pas

une entière certitude de la mort du prince, il en renvoyait à cinq ans les obsèques solemnelles. 1750.

Tout le monde reconnut la justice de cette déclaration, qui fut publiée dans Agra. Azeima seule la trouvait trop rigoureuse; elle se regardait comme exilée sur la terre pendant les cinq années qui devaient précéder son sacrifice. Cependant elle se soumit ; mais en même-temps elle résolut de vivre entièrement retirée du monde, à l'exemple de sa mère, et à la manière des veuves, que des considérations particulières empêchaient de suivre leur époux sur le bûcher.

XIX. *Nadim-Zaëb se rend à Pondichéry auprès de Dupleix.*

Cet événement, en renouvelant dans l'ame de Nadim-Zaëb la douleur qu'il ressentait de votre perte, lui rendait le séjour d'Agra insupportable. Il résolut de se rendre à Pondichéry auprès de Dupleix, pour concerter avec lui les moyens de tirer quelque avantage des troubles du Dékan. Avant de quitter la ville impériale, il se rendit chez Azeima, et lui donna sa parole la plus sacrée, que si le sort vous rendait aux vœux paternels, il consentait d'avance à votre mariage avec elle.

1750. J'obtins, dans cette circonstance, la permission de revenir dans la vallée de Dinam. Ce ne fut pas sans peine que je reconnus la petite rivière, sur les bords de laquelle nous avions été dépouillés par nos esclaves ; elle me guida vers la caverne que je traversai : à l'aide de quelques flambeaux, je me rendis dans la vallée, dont les chemins m'étaient parfaitement connus.

XX. *Hussein revient dans la vallée de Dinam, et en sort presque aussitôt.*

Les habitans de cette solitude me reçurent avec empressement; on m'apprit le séjour que vous y aviez fait avec Ferisha, et que vous en étiez sorti sans qu'on sût ce que vous étiez devenu. J'étais plus instruit, dans cette occasion, que les habitans de la colonie ; je ne doutais pas que vous n'eussiez pris le chemin du souterrain pour vous rendre à Diu. Je communiquai mes conjectures à Luzein et à son épouse. Ces bonnes gens en furent effrayés; ils ne croyaient pas que les routes obscures de ce labyrinthe fussent connues par d'autres hommes que par les voleurs arabes. Je les surpris en leur apprenant que j'avais traversé deux fois ce souterrain, et que c'était peut-être l'unique issue par laquelle on

on pût sortir de leur retraite sans passer les mers. 1750.

Les larmes de Zulmire et de son aimable fille ne me retinrent qu'un mois dans la colonie. J'aimais passionnément Zulie, et mille traits qui n'échappent pas aux yeux d'un amant m'assuraient que j'étais payé d'un sincère retour. Les devoirs de l'amitié m'arrachèrent aux douces espérances de l'amour ; je versai des larmes en quittant ce tranquille séjour, où je laissais la moitié de moi-même, et je promis d'y revenir aussi-tôt que je le pourrais.

Je m'informai à Diu s'il en était parti quelque vaisseau dans le temps où je jugeais que vous pouviez-vous être trouvé dans cette ville. On me dit qu'un navire anglais avait fait voile pour Madras. Ce rayon d'espérance m'engagea à m'embarquer sur un vaisseau anglais qui venait d'Ormus, et qui devait visiter, en retournant à la Chine, quelques établissemens européens sur la côte de Malabar.

XXI. *Il rentre dans la péninsule de l'Indostan.*

Je débarquai à Surate, d'où je me rendis par terre à Amadabad Ce pays, jadis si fertile, se ressentait cruellement du terrible fléau de la guerre ; quand je voyais ces provinces si riches, si populeuses, changées en une

1760. vaste solitude, je ne pouvais m'empêcher de déplorer l'aveuglement des hommes, qui, n'ayant que peu de jours à passer sur la terre, abrègent eux-mêmes ce terme si court par leurs dissentions, et s'entrégorgent souvent pour des intérêts qui leurs sont étrangers.

XXII. *Guerre entre les Français et les Anglais, quoique leurs métropoles fussent en paix en Europe.*

Je vins à Delhy, où Nadim-Zaëb n'était pas de retour; je fus le chercher à Pondichéry. Le feu de la guerre, que je croyais éteint, consumait de nouveau ce malheureux pays. Différens événemens avaient amené à Madras et à Pondichéry un nombre de troupes européennes beaucoup plus grand que les Anglais ni les Français n'en avaient jamais eu dans l'Inde. Ces soldats, au lieu d'aller jouir des douceurs de la paix dans leur patrie, restèrent sur la côte de Coromandel; et comme s'il eût été impossible que des forces militaires, capables de former des entreprises, pussent rester dans l'inaction, les deux établisemens n'étant plus autorisés à combattre directement l'un contre l'autre, avaient résolu d'employer leurs armes à favoriser les contestations qui naissaient entre les princes Indous.

Depuis l'invasion de Nadir Schas, l'empire de l'Indostan ne formait plus un ensemble régulier ; toutes les soubadies étaient devenues héréditaires, et celles qui ne s'étaient pas rendues indépendantes se contentaient de faire parvenir un léger tribut dans le trésor impérial. A l'exemple des soubas, les nabads qui dépendaient d'eux avaient secoué le joug de l'obéissance ; la guerre se fesait continuellement entre l'empereur et les soubas, entre les soubas et les nabads, sans être traitée de rebellion. Quiconque put payer un corps de troupes, prétendit à une souveraineté. La seule forme observée par les usurpateurs, était de contrefaire le seing de l'empereur dans un firman ou brevet d'investiture. L'usurpateur se le fesait apporter et le recevait à genoux. Cette comédie en imposait au peuple, qui respectait assez la famille de Tamerlan pour exiger que l'autorité parût au moins émaner d'elle. Les troupes étrangères, appelées par les différens partis, mirent le comble aux maux publics, parce qu'elles emportaient tout le numéraire ou forçaient les peuples à l'enfouir ; ainsi disparurent peu-à-peu les trésors accumulés pendant tant de siècles dans l'Indostan. Le découragement devint universel ; la terre ne fut 1750.

1750. plus cultivée, les manufactures languirent; les Indous ne voulaient plus travailler pour des étrangers déprédateurs, ou pour des oppresseurs domestiques. La misère et la famine se firent sentir dans le pays de la terre où le peuple a le moins de besoins, et le plus de moyens de les satisfaire; les négocians d'Europe craignirent que leur commerce dans les Indes ne tombât faute d'alimens.

XXIII. *Développement des projets de Dupleix.*

Les Anglais, par une conduite suivie, s'étaient procuré la propriété d'un territoire assez vaste pour contenir un nombre de manufacturiers, capable de fournir une partie de leurs chargemens; Dupleix se flatta de se procurer, par des conquêtes rapides, des avantages encore plus considérables. Depuis longtemps il étudiait le caractère des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts croisés. Il avait acquis sur ces objets des lumières que n'avaient pas toujours les hommes d'état élevés à la cour de Delhy. Ces connaissances, profondément combinées, l'avaient convaincu qu'il pouvait se donner une influence principale dans les affaires de l'Indostan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de son ame, qui le portait à vouloir au-delà même de

ce qu'il pouvait, donnait une nouvelle force à ces réflexions. Rien ne l'effrayait dans le rôle qu'il se disposait à jouer à six mille lieues de sa patrie; il n'était frappé que du glorieux avantage d'assurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Asie, de la mettre en état, par les revenus qu'elle en tirerait, de couvrir les frais de commerce, les dépenses de souveraineté, de l'affranchir même du tribut que le luxe français payait à l'industrie indienne, en procurant à la France des cargaisons riches et nombreuses qui ne seraient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont les fonds seraient faits par l'excédant des revenus territoriaux. Plein de ce superbe projet, Dupleix saisit avec empressement la première occasion qui se présentait de l'exécuter; bientôt il osa disposer de la soubadie du Dékan et de la nababie du Carnate en faveur de deux hommes prêts à tous les sacrifices qu'il exigerait; et sans la profonde insouciance et la versatilité funeste de la cour de Louis XV, il eût érigé dans les Indes, en faveur des Français, ce colosse de puissance dont les Anglais, plus habiles, s'emparèrent dans la suite.

1750.

1750. XXIV. *Il prend le parti de Mouza-Fer-Zind. Chanda-Zaëb recouvre sa liberté.*

Mouza-Fer-Zind et Nazer-Zind se disputaient le trône du Dékan, d'où la nabadie du Carnate dépendait. Chanda-Zaëb, ami des Français, avait conquis, quelques années auparavant, une partie de cette nabadie. On a vu comment il fut fait prisonnier par les Marattes; événement malheureux qui lui fit perdre une partie de ses possessions. Depuis huit ans il languissait dans les fers; sa femme et ses enfans, réfugiés dans Pondichéry avec leurs trésors, sollicitaient Dupleix de les briser; les plus puissantes considérations politiques appuyaient leurs négociations. Dans une grande variété de combats et de vicissitudes, Chanda-Zaëb avait déployé non-seulement les talens militaires les plus distingués, mais une magnanimité qui lui avait acquis le respect de ses ennemis même; on le regardait comme le seul homme en état de disputer le Carnate au nabad Anaverdi-Kan, protégé par les Anglais.

Dupleix chargea Nadim-Zaëb de traiter avec les Marattes de la liberté de ce prince; il ne pouvait pas lui donner une commission qui lui fût plus agréable. La mort de Nisan-

el-Moluk rendait la négociation plus facile : les Marattes consentirent non-seulement à remettre en liberté Chanda-Zaëb, mais à lui fournir trois mille hommes de cavalerie, moyennant sept cent mille roupies dont Dupleix garantit le paiement. Le prisonnier fut libre au commencement de 1749, et dès-lors il fit ses dispositions pour conquérir le Carnate. Son armée était fortifiée par un bataillon français, commandé par le colonel d'Auteuil. Il ne craignit pas d'affronter Anaverdi-Kan, dont les forces étaient quatre fois supérieures aux siennes. Anaverdi-Kan fut défait, et tué à la bataille d'Amboor. 1750.

XXV. *Nadim-Zaëb entre dans le Maissour; la forteresse de Banguelor lui ouvre ses portes.*

Le vainqueur marche à Golconde à grandes journées, offre le secours de son épée à Mouza-Fer-Zind, le reconnaît pour soubab légitime du Dékan, et en reçoit le titre de nabad du Carnate. Nadim-Zaëb, qui l'accompagnait dans sa marche triomphale, voyait enfin la fortune lui frayer une route pour remonter sur le trône de ses pères. Le raja que Nizam-el-Moluk avait établi dans Bednore venait de mourir, ne laissant qu'un fils en bas âge, auquel la couronne avait

1750. été déférée sous la régence d'un oncle maternel, nommé Nand-Raja. Nadim Zaëb entre dans le Maissour, accompagné du bataillon français et d'une partie de l'armée de Mouza-Fer-Zind; toutes les places se soumettent à lui, l'importante forteresse de Banguelor lui ouvre ses portes. Le régent de Maissour fuyait devant lui avec son pupile, lors qu'une nouvelle révolution, qui se préparait sur la côte de Coromandel, force Mouza Fer Zind de rappeler son armée. Nadim Zaëb, réduit à un petit nombre de défenseurs, est obligé de se renfermer dans la citadelle de Banguelor; le chagrin lui donne une maladie qui devint mortelle; malgré tout l'art des médecins, je le vis mourir dans mes bras. Je pourvus alors de mon mieux à la sûreté de Banguelor, et après en avoir informé Dupleix et Chanda-Zaëb, je m'embarquai dans un vaisseau qui fesait voile pour Ormuz. C'était la route la plus courte pour me rendre à Ispaham, où j'espérais enfin d'apprendre de vos nouvelles. Je montai donc sur ce vaisseau; il me paraissait cependant en si mauvais état, que je craignis qu'il ne soutînt pas les fatigues de la mer; mais n'étant pas marin, témoin d'ailleurs de l'allégresse avec laquelle les matelots s'embarquaient, je finis par me

persuader que ce navire n'était pas si mauvais qu'il le paraissait. 1750.

Troisième voyage d'Hussein dans la vallée de Dinam ; il épouse Zulie.

Nous étions à peine en pleine mer, qu'on fut convaincu que le bâtiment ne ferait pas le voyage ; on fut forcé de se réfugier vers l'embouchure de l'Indus. Nous mouillâmes à la mauvaise rade de Pacha, dans la province de Soret, en Perse. Je m'aperçus bientôt que notre navire ne serait pas de long-temps en état de tenir la mer ; l'ennui me suggéra le parti auquel je dois le bonheur de vous revoir. Je me rendis dans la vallée de Dinam dont je n'étais pas éloigné. Zulmire et Zulie n'espéraient pas de me revoir si-tôt. On solemnisait quelques jours après la fête de la pleine lune ; j'offris ma main à Zulie pour m'accompagner au sacrifice ; elle daigna l'accepter. Que ne fis-je pas pour hâter le moment heureux qui devoit nous unir ! Les usages de cette charmante vallée ne souffrent point de dispense ; j'attendis le jour qui devait éclairer mon bonheur ; il parut, et je fus le plus fortuné des époux. L'incertitude où j'étais sur votre sort troublait seule la paix dont je jouissais, ou plutôt je n'avais

1750. aucun moment de tranquillité parfaite. Zulie était la confidente des secrets de mon cœur; nous mêlions nos larmes ensemble en parlant de vous, et vous étiez tous les jours le sujet de nos entretiens; enfin, malgré les liens que je venais de contracter dans la colonie, je résolus de faire le voyage d'Ispahan; Zulie voulut m'accompagner. Nous nous dérobâmes aux embrassemens de Luzein et de Zulmire, après les avoir assurés que nous reviendrions bientôt dans la vallée, pour ne la plus quitter.

XXVI. *Heyder débarque à Banguelor.*

J'étais à Diu depuis deux mois, sans avoir trouvé aucune occasion de m'embarquer pour Ormuz, lorsque le vaisseau sur lequel nous sommes mouilla dans le port : j'appris qu'il allait dans l'Inde. Cette destination ne favorisait pas mon projet de me rendre à la cour de Perse; mais le séjour de Diu déplaisait si fort à mon épouse, que nous résolûmes de monter sur ce navire, où je n'espérais pas de vous rencontrer.

Le récit qu'Hussein venait de faire à Heyder-Aly-Kan l'engageait à prier le capitaine de relâcher au port de Banguelor; il voulut bien y consentir. Cette forteresse était

en bon état de défense ; mais les affaires de la péninsule ne permettait pas à Heydet de tenter de nouvelles conquêtes ; il crut au contraire devoir se rendre à l'armée de Mouza-Fer-Zind, qui s'avançait vers la côte de Coromandel. 1750.

XXVII. *Prospérité de la compagnie française des Indes.*

Dupleix jouissait déjà des fruits de sa politique industrieuse. Chanda-Zaëb, maître dans Arcate de tous les trésors de son prédécesseur Anaverdi-Kan, en avait distribué une partie aux troupes françaises qui avaient pris part à l'expédition ; il venait de faire une donation à la compagnie des Indes française, de quatre vingt villages situés dans les environs de Pondichéry.

A la tête de ces acquisitions de Dupleix, était l'île célèbre de Scheringhan, formée par deux branches du Gaveri. Cette île, vaste et fertile, doit son nom à une pagode fortifiée comme sont, dans l'Indostan, la plupart des grands édifices destinés au culte public. Le temple est entouré de sept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cent cinquante pieds, et fermés par des murs qui ont

1750. une assez grande élévation et une épaisseur proportionnée.

L'autel est au centre. Les brames ont la politique de ne laisser entrer aucun étranger dans leurs temples. Un savant qui pourrait y être admis, trouverait peut-être dans les emblêmes, la forme et la construction de l'édifice; dans les pratiques et les traditions particulières à ces enceintes sacrées, des sources d'instructions et des lumières sur l'histoire des siècles les plus reculés. Des pélerins de l'Indostan y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, et ne se présentent jamais sans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étaient encore si considérables vers le milieu de ce siécle, qu'ils fesaient subsister dans la douceur d'une vie oisive et commode quarante mille brames. Ces prêtres, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étaient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittaient rarement leur retraite pour entrer dans les intrigues de la politique.

Indépendamment des autres avantages que la pagode de Scheringhan offrait aux Français, ils y trouvaient une position qui devait leur donner une grande influence dans les pays voisins, et un empire absolu sur la province

de Tanjaour, parce qu'ils pouvaient intercepter les eaux nécessaires à la culture du ris, principale production de ce pays. 1750.

XXVIII. *Mouza-Fer-Zind se rend à Pondichéry, pour se concerter avec Dupleix.*

Mouza-Fer-Zind se rendait à Pondichéry avec une armée peu nombreuse, lorsqu'il apprit que son compétiteur, qu'il croyait occupé contre les Marattes dans les environs d'Amandabad, le suivait avec une armée de deux cent mille hommes. Chanda-Zaëb était alors occupé à lever des subsides dans le Tanjaour. Des couriers dépêchés par Dupleix l'obligerent de revenir à la hâte. Mouza-Fer-Zind paraissait déconcerté de ce contretemps; en vain Dupleix lui avait envoyé un corps de deux mille Français, en l'assurant que ce détachement seul était capable d'affronter les forces de son oncle et de les vaincre. Il perdit tout espoir, quand il aperçut dans l'armée de Nazer-Zind un corps anglais aussi considérable que celui que les Français lui avaient envoyé; au lieu de tenter la voie des armes, il eut recours aux négociations. Il offrait de reconnaître son oncle en qualité de souba du Dékan, à condition que la nabadie du Carnate serait conservée

1750. à Chanda-Zaëb, et qu'il aurait lui-même, au même titre de nabadie, la province de Golconde.

XXIX. *Il est surpris et fait prisonnier par son compétiteur Nazer-Zind.*

Ces conditions furent bientôt acceptées par un homme qui se croyait en droit de les enfreindre aussitôt qu'il serait le maître. Mouza-Fer-Zind, désormais sans défiance, se rend dans le camp de son oncle pour lui rendre ses hommages; il est arrêté et mis aux fers lorsqu'il approchait du quartier-général; son armée se dissipe.

XXX. *Heyder introduit parmi ses troupes la tactique européenne.*

Heyder-Aly-Kán, prévoyant la catastrophe, avait refusé d'accompagner Mouza-Fer-Zind dans le camp de son rival; il s'était réuni aux Français pour rentrer dans Pondichéry. Ce fut dans cette occasion, qu'ayant obtenu de Dupleix la permission d'enrôler quelques Européens, il s'en servit pour former à la tactique un corps de troupes auquel il dut ses grands succès dans la suite.

XXXI. *Trois cents Français défont l'armée de Nazer-Zind ; ce prince est tué.* 1750.

L'armée de Nazer-Zind, fortifiée par les débris de celle de son neveu et des secours qu'on lui envoyait de toute part depuis qu'il n'en avait plus besoin, s'avançait sur Pondichéry, forte de trois cent mille hommes ; la consternation se répandait dans la ville. Dupleix déploya dans cette occasion le plus grand caractère ; les troupes qu'il commandait étaient peu nombreuses ; mais leur courage et la bonté de leur discipline étaient au-dessus de tout éloge, et les Indous, en quel nombre qu'ils fussent, n'étaient pas en état de résister au feu rapide de leur artillerie. Dupleix fait attaquer les postes avancés des Indous, et les emporte les uns après les autres. Nazer-Zind, qui n'avait jamais éprouvé la valeur européenne, voyait son armée se fondre devant une place dont il n'osait approcher à la portée du canon ; il envoye deux députés dans Pondichéry, pour traiter d'un accommodement. Dupleix demande que Mouza-Fer-Zind soit mis sur-le-champ en liberté et en possession de la nabadie de Golconde ; que Chanda-Zaëb soit reconnu en qualité de nabad du Carnate, et que non-

seulement les concessions faites par Mouza-
1750. Fer Zind à la compagnie française des Indes soient confirmées, mais qu'on y ajoute la ville et le territoire de Mazulipatnam, à l'embouchure du Crisna. Ces propositions devaient paraître bien dures à un prince qui se croyait victorieux; mais il était cruellement embarrassé. Plusieurs nabads n'avaient pris les armes en sa faveur que dans l'espérance d'obtenir la remise des tributs qu'ils devaient au trésor impérial, et quelques exemptions en faveur de leurs gouvernemens respectifs. Le nouveau souba, regardant l'emprisonnement de son neveu comme une garantie suffisante contre tous les troubles à venir, et d'ailleurs ayant besoin de grandes sommes pour satisfaire à ses engagemens, les traitait en feudataires qui n'avaient fait que remplir leur devoir, en se rangeant sous l'étendart impérial du grand-mogol; il se crut dispensé de leur accorder aucune récompense. Ces nabads, trompés dans leur attente, menaçaient ouvertement de se revolter. Dupleix, prévenu de cette disposition, fait attaquer l'avant-garde mogole, composée de quatre-vingt-mille hommes, par la Touche, qui n'avait pas à sa suite plus de trois cents Français; ils pénètrent, pendant la nuit, dans

dans le camp ennemi, tuent douze cents hommes, sans perdre plus de deux soldats, jettent l'épouvante dans cette grande armée, et la dispersent toute entière. Jamais l'histoire n'a célébré une semblable journée. Les fuyards portent le trouble jusques dans le camp de Nazer-Zind : les nabads, mécontens, en profitent ; ils assassinent ce souba au milieu de ses gardes. L'armée française, commandée par Bussi-d'Auteuil et Lass, s'avançait à la pointe du jour, mais déjà elle n'avait plus d'ennemis à combattre. Mouza-Fer-Zind venait d'être reconnu généralement pour souba ; maître des trésors que son oncle avait rassemblés pour payer l'armée, il les partageait à ses troupes, et ne s'approchait de Pondichéry que pour faire ressentir à Dupleix les effets de sa gratitude. 1750.

XXXII. *Mouza-Fer-Zind est de nouveau reconnu souba du Dékan ; son entrée à Pondichéry.*

Dupleix reçut Mouza-Fer-Zind dans Pondichéry, le 15 décembre, comme un grand prince fait les honneurs de sa cour à un monarque voisin. Il fut déclaré nabad et gouverneur, pour l'empereur mogol, de tout le pays au sud de la rivière de Crisna, entre les montagnes des Gattes et la mer, dans une étendue

1750. aussi grande que la moitié de la France : il fut ordonné qu'aucune autre monnaie n'aurait cours dans le Carnate que celle qui aurait été frappée à Pondichéry ; que tous les revenus impériaux de la nabadie passeraient dans les mains de Dupleix, qui n'en rendrait compte qu'au souba du Dékan ; enfin Chanda-Zaëb fut reconnu nabad d'Arcate, aux ordres de Dupleix.

XXXIII. *La compagnie française au plus haut période de sa grandeur ; étendue de ses possessions.*

La compagnie française des Indes fut alors au comble de la prospérité. Elle possédait non-seulement l'île de Scheringan et quatre-vingts aldées ou villages dans le territoire de Pondichéry et de Karical, mais ses établissemens embrassaient le Condavir, Masulipatnam, l'île de Divy, et les quatre provinces de Chicacol, de Ragimandri, de Moutafanagar et d'Elour. Des concessions de cette importance produisaient annuellement vingt millions, rendaient les Français maîtres de la côte de Coromandel dans une étendue de six cent milles, et pouvaient leur donner les plus belles toiles de l'Indostan. Il est vrai que la compagnie ne devait jouir des quatre provinces qu'autant qu'elle entretiendrait au

service du souba du Dékan un nombre de troupes dont on était convenu; mais ces troupes elles-mêmes, en donnant à ceux de leur nation une grande prépondérance à la cour de Golconde, assuraient les avantages des Français de Pondichéry. 1750.

XXXIV. *Heyder revient à Agra.* 1751.

Mouza-Fer-Zind quitta cette ville le 4 janvier, accompagné d'un corps de deux mille hommes, Français ou Cipayes, commandés par Bussi, déjà célèbre par les talens qu'il avait déployés quelques années auparavant à la défense de Pondichéry. Cette petite armée traînait avec elle dix pièces de campagne. Heyder-Aly-Kan devait l'accompagner avec son bataillon exercé à la tactique européenne. Mouza-Fer-Zind lui promettait des forces suffisantes pour rentrer dans ses états de Maissour, lorsque des nouvelles qu'il reçut d'Agra le décidèrent à faire en diligence un voyage dans cette capitale. Il laissa le commandement de son bataillon à son frère Ismaë-Zaëb.

XXXV. *Mort de Mouza-Fer-Zind. Salabet-Zind est proclamé souba.*

Mouza-Fer-Zind, aussi malheureux que son oncle, était destiné à ne pas revoir sa

capitale. Il fut tué sur le chemin de Golconde,
1751. dans une émeute causée par les mêmes nabads qui avaient assassiné Nazer-Zind. Bussi, qui commandait les Français, jouissait dans le camp de la plus grande considération. Envisageant les suites funestes que pouvaient avoir ce meurtre, il assemble les généraux et les ministres du souba défunt, et leur propose de prendre des mesures pour réparer la perte de leur souverain.

Il y avait dans le camp un fils de Mouza-Fer-Zind, encore dans l'enfance, et deux frères de Nazer-Zind, gardés étroitement pour les empêcher de se révolter. Il propose que la dignité de souba soit conférée à Salabet-Zind, aîné des deux frères. Les généraux, pour écarter les troubles auxquels la minorité du fils de Mouza-Fer-Zind exposait le pays, approuvent unanimement l'avis de Bussi. Salabet-Zind est proclamé sur-le-champ souba du Dékan.

Bussi conduisit Salabet-Zind dans Golconde, et ensuite dans Aurengabad, regardée comme la capitale du Dékan. L'imbécillité de ce prince, les conspirations dont elle fut cause, les firmans accordés à ses rivaux, d'autres obstacles traversèrent les vues du général français sans y rien changer; il fit

régner le protégé de Dupleix plus paisiblement que les circonstances ne permettaient de l'espérer, et le maintint dans une indépendance absolue de la cour d'Agra. 1751.

XXXVI. *Mohammet-Aly-Kan dispute la nabadie du Carnate à Chanda-Zaëb.*

La situation de Chanda-Zaëb, nommé par les Français à la nabadie du Carnate, n'était pas si heureuse. Mohammet-Aly-Kan, fils d'Anaverdy-Kan, tué à la bataille d'Amboor, avait offert à Dupleix, après la défaite et l'assassinat de Nazer-Zind, de céder à Chanda-Zaëb ses droits sur la nabadie du Carnate, moyennant qu'il serait mis en possession d'un petit gouvernement dans les environs de Golconde. L'état désespéré des affaires de ce prince avait fait mépriser ses offres. Les Anglais lui accordèrent un refuge sur leur territoire, firent valoir ses prétentions. Le nom de deux princes mogols servit de signal aux deux compagnies européennes, pour se faire la guerre en pleine paix : elles combattaient pour la gloire, pour la richesse, et pour servir les passions de leurs chefs, Dupleix et Saunders.

Mohammet-Aly-Kan avait conservé Trichenapali, place importante par sa situation sur

le Caveri, au dessus des possessions fran-
1751. çaises dans l'isle de Scheringhan. Dupleix résolut de l'en chasser. En vain les officiers généraux lui représentèrent que les Anglais ne manqueraient pas de défendre cette place, et qu'il était probable que l'entreprise n'aurait pas de succès, Dupleix s'obstina ; et ayant donné des ordres, plutôt en roi qui veut être obéi, qu'en homme chargé des intérêts d'une grande compagnie de commerce, il arriva que les assiégeans furent vaincus par les assiégés. Le lord Clive commençait alors sa carrière glorieuse, qui valut dans la suite tout le Bengale à la compagnie anglaise. Il acquit et conserva la grandeur et les richesses que Dupleix avait entrevues, et dès-lors la compagnie française tomba dans la plus triste décadence.

XXXVII. *Mort de la mère d'Azeima.*

On a vu plus haut qu'Heyder-Aly-Kan avait quitté les Français pour se rendre dans la capitale de l'Indostan. Ce voyage précipité était la suite de la nouvelle qu'il venait de recevoir, que la mère d'Azeima touchait au terme de sa vie. Heyder n'arriva que pour recevoir ses derniers soupirs. La cérémonie de son

mariage avec Azeima fut fixée après les six mois du grand deuil. 1751.

Les deux amans jouissaient, dans cet intervalle, du plaisir de se voir sans contrainte. Azeima voulait connaître les moindres circonstances des singulières aventures d'Heyder, qui n'avait rien de caché pour elle. Arrivé à son esclavage de Bassora, il lui parla du bonheur qu'il avait eu dans cette circonstance de tomber dans les mains de la généreuse Zama : il peignit les bienfaits dont cette dame l'avait comblé. La reconnaissance tenait le pinceau. Heyder convint avec franchise que Zama l'avait tendrement aimé, et que si son cœur eût été libre, il eût partagé des sentimens fondés sur l'estime, et qu'une gratitude sans borne autorisait.

Azeima voulut connaître plus particulièrement cette dame à laquelle son amant avait des obligations aussi essentielles : elle s'informa de son rang, du temps qu'Heyder avait passé chez elle ; il la satisfit, lui dit même qu'il avait reçu de Zama les marques les moins équivoques de son amour, et qu'instruit de son extrême sensibilité, il ne doutait pas que son départ ne l'eût vivement affectée.

P 4

1751. XXXVIII. *Le Persan Mirsa-Mula dans Agra.*

Quelques jours après, arriva dans Agra un jeune Persan, nommé Mirsa-Mula. Il voyageait depuis plusieurs années dans l'Europe et dans l'Asie. Projettant de faire quelque séjour à la cour impériale des Indes, il se fit présenter à l'empereur Schas-Achmed par l'ambassadeur de Perse, qui l'introduisit ensuite dans les principales maisons de la ville.

La suite de cet étranger n'était pas extrêmement nombreuse; elle l'était cependant assez pour faire juger que ce Persan était d'un état distingué; d'ailleurs, ses manières parlaient hautement en sa faveur. Il fit une visite à Mirs-Mogol. Azeima, qui se trouvait dans l'appartement de son frère, ne fut pas fâchée de le voir, pour juger par elle-même s'il méritait le bien qu'on disait de lui dans la ville depuis son arrivée. Elle fut extrêmement surprise lorsqu'elle vit cet étranger rougir plusieurs fois en la regardant; cependant elle fut satisfaite de sa conversation; et ne comprenant rien à l'émotion qu'elle avait remarquée dans ce jeune homme, elle l'attribua à sa grande beauté, dont il avait été frappé sans doute.

Heyder entra dans l'appartement d'Azeima

une heure après le départ de Mirsa-Mula. 1751.
Elle lui fit confidence de la visite que son frère venait d'en recevoir, et lui témoigna que cet étranger paraissait être d'un commerce fort agréable.

Il avait été présenté la veille à Heyder-Aly-Kan, qui avait senti à sa vue une secrette émotion dont il ne démêlait pas la cause. Il en parlait à Azeima, qui lui témoignait sa surprise de ce qu'il ne l'avait pas vu à Bassora, puisque ce jeune homme venait de lui dire qu'il habitait cette ville dans le temps qu'Heyder était chez Zama. Je n'ai pas eu de liaison particulière avec Mirsa-Mula, répondit Heyder ; cependant sa physionomie ne m'est pas inconnue, je l'ai vu quelque part. Il entra quelques personnes, et la conversation changea d'objet. Quelques jours après, on annonça le Persan pendant qu'Heyder-Aly était chez son épouse. Mirs-Mogol se trouvait dans une pièce voisine. Madame, lui dit-il, en la saluant avec une grace touchante, Heyder-Aly-Kan et Mirs-Mogol m'ont fait la faveur de me recevoir au nombre de leurs serviteurs ; j'ose espérer que la marque la plus précieuse qu'ils voudront bien m'en donner sera de me permettre de vous offrir mes hommages pendant le séjour que je me

1751. propose de faire dans cette ville. Heyder répondit à ce compliment par une galanterie bannale ; il lui dit que quelque dangereux qu'il fût d'avoir pour confident auprès de son amante un homme aussi aimable, il passait sur ces considérations, parce qu'il comptait sur les loix de l'amitié.

Ce dernier article ne serait pas un bouclier à toute épreuve, reprit le jeune étranger ; madame a des charmes contre lesquels la raison obtiendrait peu d'empire ; mais, hélas ! continua-t-il en soupirant, je ne suis plus le maître de mon cœur, un fatal penchant l'entraîne vers un objet qui me rend le plus infortuné des hommes. Mirsa ne put contenir ses larmes en faisant cette réflexion. Il allait continuer, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de plusieurs personnes.

Lorsqu'Heyder-Aly-Kan fut seul avec Azeima, ils résolurent, de concert, d'engager Mirsa-Mula à leur faire le récit des événemens de sa vie. L'occasion s'en présenta bientôt ; il contenta leur curiosité.

XXXIX. *Mirsa-Mula raconte les événemens de sa vie.*

« Il ne paraît pas vraisemblable qu'étant aussi jeune que je le suis, l'amour m'ait déjà

fait éprouver ses plus grandes rigueurs ; j'en suis cependant une des plus tristes victimes. En revenant de Constantinople, où j'avais passé quelques mois au commencement de mes voyages, je résolus de visiter le temple de la Mecque, et de m'embarquer ensuite pour Ormus et pour les Indes. A mon arrivée à la Mecque, j'appris qu'un assez grand nombre de pélerins devaient partir incessamment pour Bassora ; je me joignis à cette caravane pour me rendre, soit à Ispahan par la route de Bagdad, ou dans l'Indostan par le golfe persique. 1751.

» Il y a deux ans que j'arrivai à Bassora. Je jouissais alors d'une tranquillité d'ame à laquelle succéda bientôt le plus cruel orage. Ma fortune me procurait les moyens de faire aisément des connaissances. Je fus admis dans la meilleure compagnie. Quelqu'un me proposa de me présenter dans une maison dont la maîtresse passait pour une femme des plus accomplies. Je la vis, et je la trouvai au-dessus des éloges qu'on lui prodiguait de toute part. Elle était veuve depuis peu de temps, et jouissait d'une fortune très considérable. Heyder-Aly-Kan l'a sans doute connue ; elle se nommait Zama. A ce nom, Heyder ne put s'empêcher de rougir. L'étran-

1751\. ger ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et continua son récit.

» Il me fut impossible de voir plusieurs fois la belle Zama sans ressentir pour elle la plus brûlante flamme. J'obtins la permission de lui faire ma cour, que je sollicitais avec instance : mes yeux furent chargés seuls, pendant quelque temps, d'expliquer ma passion ; je m'aperçus bientôt que leur langage n'était pas entendu, ou du moins qu'on feignait de ne le pas entendre. Je résolus de parler plus clairement. Je puisai dans mon cœur les termes les plus tendres et les plus expressifs pour peindre les sentimens de mon ame ; Zama fut insensible. Je connais vos bonnes qualités, Mula, me dit-elle un jour, et je fais cas de votre mérite ; mais je ne puis vous accorder que l'estime que tout le monde vous doit ; cherchez à vous guérir d'une passion que je ne partagerai jamais. Ce début ne me rebuta pas ; je me flattais de triompher de la froide Zama par ma persévérance. C'était en vain que je me livrais au plus chimérique espoir. Un jour que, seul auprès d'elle, je lui parlais de mon amour avec la vivacité que peut inspirer la présence d'un objet tendrement aimé, Mirsa-Mula, me dit cette aimable dame, puisque mon indifférence ne

suffit pas pour éteindre votre passion, il faut que j'emploie le dernier remède qui me reste pour vous guérir. Sachez donc que vous avez un rival que j'aime; que rien au monde ne saurait l'arracher de mon cœur, et que, loin de me plaire par vos assiduités, je vous haïrai infailliblement si vous ne les discontinuez. Cruelle Zama! m'écriai je à ce discours, ce n'était pas assez de m'apprendre que je ne saurais vous plaire! deviez-vous porter l'inhumanité jusqu'à me faire savoir vous-même qu'un rival trop fortuné triomphe d'un cœur dont je préférerais la possession au trône de l'univers? Mais je ne contribuerai pas à vous rendre malheureuse; je m'exile à jamais de votre présence, aimable Zama, je me priverai du plaisir de vous voir sans renoncer à mon amour; tenez-moi compte du sacrifice que je vous fais, et connaissez du moins, par ma soumission à vos ordres, ce qu'était capable de produire la violence de ma passion. 1751.

» L'effort que je fis à cette occasion me fut fatal, je tombai dangereusement malade. Les portes de l'éternité s'ouvrirent devant moi; mais ma jeunesse et la rigueur de mes destinées m'arrachèrent au port que la terre m'offrait dans son sein. Je sentis renaître ma

passion avec mes forces; bientôt elle me ty-
1751. rannisa si fort, que je résolus de me présenter une dernière fois chez mon ingrate maîtresse. O dieu! je la trouvai dans un état qui déchire encore aujourd'hui mon cœur: elle était en proie au plus violent désespoir. Ses pleurs redoublèrent aussi-tôt qu'elle me vit. Venez, Mirsa-Mula, me dit-elle, venez être témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui possède mon cœur, l'ingrat que je vous ai injustement préféré m'abandonne, l'infidèle fuit; et malgré la promesse qu'il m'a faite de revenir auprès de moi, je sais qu'il trahit ses sermens.

» Belle Zama, lui répondis-je en me jettant à ses genoux, oubliez pour toujours un monstre de perfidie, indigne des larmes que vous versez pour lui. Mais le puis-je, Mirsa-Mula? Je sais tout ce que la raison doit inspirer dans une semblable circonstance, et même ce qu'un juste dépit peut suggérer pour se venger d'un perfide; mais mon amour l'emporte malgré moi sur le dépit que devrait m'inspirer mon volage amant. Non, non, poursuivit-elle avec transport, je ne veux chercher de soulagement à mon malheur que dans la mort, que j'implore! Cruel! continuait-elle avec mille sanglots, je n'oublierai

la perte que lorsque mon dernier soupir aura signalé ma constance et mon amour ! Zama prononçait ces paroles avec tant d'action, que craignant pour sa vie, j'appelai ses femmes à son secours, et je me retirai dans un état affreux. 1751.

» Témoin des transports de Zama pour mon heureux rival, je voyais assez que jamais je ne viendrais à bout de la faire changer. Cependant je retournai le lendemain chez la maîtresse de mon cœur ; je n'oubliai rien pour mettre le calme dans son ame ; je me servis successivement de toutes les armes que le raisonnement peut fournir, mes efforts furent vains. Je vous plains, Mula, me disait cette femme infortunée, vous étiez né pour être heureux ; c'est à regret que je contribue à votre infortune ; mais je ne suis pas maîtresse de songer à autre chose qu'à ma propre disgrace. Abandonnez un projet dans lequel l'univers entier ne saurait réussir. Mon cœur n'est pas à ma disposition, mon perfide amant s'en est rendu le maître ; il a emporté avec lui la moitié de mon ame, je l'aimerai jusqu'au tombeau.

» Je ne sais pas comment je pus survivre à cette déclaration. Obligé de renoncer au seul espoir de bonheur qui me restait, je me

déterminai à m'éloigner de Bassora. Je me
1751. rendis chez Zama pour lui faire mes adieux. Que ne puis-je vous répéter tout ce que l'amour et le désespoir me suggérèrent dans ce triste moment ! vous auriez sans doute pitié de l'état où je me trouvai. La cruelle Zama n'en fut pas émue. Partez, Mirsa-Mula, partez, me dit-elle, je ne peux que vous plaindre, vous estimer et mourir. Ce furent les seules paroles obligeantes que j'obtins de cette belle désespérée. Je quittai Bassora dans un si grand désordre, que je suis venu dans cette capitale sans presque faire attention à la route que j'ai prise : je me flattais d'y trouver des objets propres à faire diversion à mes chagrins, mon espérance n'a pas été vaine, puisque vous daignez m'admettre dans votre société ».

Heyder-Aly-Kan prenait le plus vif intérêt au sort de ce jeune étranger. Je vous plains, Mirsa-Mula, lui dit-il quand il eut fini son récit, et c'est avec d'autant plus de justice, que je suis la cause de vos malheurs. Vous voyez ce rival qui vous était inconnu ; c'est moi qui, sans le savoir, vous ai disputé le cœur de Zama. Je ne partage pas sa passion ; mais elle m'a comblé de bienfaits, et je lui dois une reconnaissance éternelle.

Barbare Heyder ! interrompit l'étranger, en cachant quelques larmes qu'il versait, avez-vous le cœur assez dur pour n'être pas touché de l'état dans lequel vous avez réduit l'infortunée Zama ? Savez-vous qu'elle est prête à succomber sous le poids de son désespoir ? Je vous demande mille fois pardon, madame, continua Mula en s'interrompant, je n'ai pas été le maître des premiers sentimens de mon ame ; vos charmes excusent le procédé d'Heyder ; cependant je ne saurais m'empêcher de me plaindre d'un rival qui non seulement m'a enlevé le cœur de ma maîtresse, mais que je vois sur le point de lui arracher la vie. 1751.

Je ne condamne point vos sentimens, lui dit alors Heyder-Aly ; mais que puis je pour votre bonheur ? Si mon cœur se rendait à la constance de Zama, en seriez-vous plus heureux ? Elle vous bannirait pour jamais de sa présence, et vous auriez la douleur de la savoir dans les bras d'un rival. Plût au ciel, s'écria l'étranger, que je fusse réduit à cette alternative ! J'aime Zama pour elle seule, et quand je devrais périr mille fois, je mourrais content, si je savais que son bonheur fût assuré.

Heyder-Aly-Kan reçut, quelques jours

1751. après cette conversation, un paquet de Bassora, qu'on lui remit dans l'appartement de son épouse ; il l'ouvrit en sa présence ; et lut le billet suivant :

« Est-il donc vrai, Heyder, que tu m'abandonnes sans retour ? Une autre possède un cœur qui m'appartient à tant de titres. Perfide ! ne crois pas jouir impunément du fruit de ta lâche trahison : crains la fureur d'une femme outragée, et tremble en songeant aux excès que l'amour au désespoir est capable d'inspirer à Zama ».

La lecture de ce billet fit frémir Azeima. —O ciel ! à quels malheurs sommes-nous donc réservés ! — Calmez vos craintes, les impuissantes menaces de Zama n'ont rien qui puisse m'intimider. Laissons la douleur de cette dame s'exhaler en plaintes vaines, et songeons à presser le moment de notre union. Le jeune Persan fut alors annoncé. Vous arrivez fort à propos, lui dit Heyder ; on vient de me remettre une lettre de Zama : la voilà, vous pouvez la lire. Mirsa-Mula la parcourut avec étonnement ; il parut surpris du style. Je ne l'aurais pas cru, continua-t-il, capable d'un emportement pareil ; mais tel est le caractère d'un amour violent, il n'est pas rare de le voir se changer en fureur ; le mépris et

l'inconstance sont des crimes qu'une amante pardonne rarement. 1761.

J'en conviens, répondit Heyder ; mais que peut contre moi l'impuissant courroux de Zama ? Je vais m'unir à l'objet de mes vœux. Redouterais-je une femme dont je suis séparé par un espace de plus de mille lieues ? Ne vous y trompez pas, reprit l'étranger, la vengeance est douce quand l'amour en est le principe. Puisque cette femme n'a pas cessé de vous aimer, elle est capable d'exécuter les choses les plus extraordinaires.

Vous me faites trembler! Mirsa-Mula, interrompit Azeima ; cette dame serait elle capable de se porter à des extrémités ..... La chose se peut, madame, soyez en vous même un exemple : que feriez-vous, si une rivale vous enlevait pour toujours l'objet de votre tendresse ? Je connais le cœur de Zama ; je sais, par une funeste expérience, quelle est la violence de sa passion pour Heyder-Aly-Kan.... Oui, vous ferez sagement l'un et l'autre de vous mettre à couvert des effets de sa fureur.

Le mariage d'Heyder et d'Azeima devait se célébrer dans six jours. La veille, Azeima reçoit ce billet anonyme : « Azeima, tu vas » me réduire au désespoir : crains tout de

» ma fureur en te livrant à la tendresse ».

1751. Azeima frémit : elle ne doutait pas que ce billet ne vînt de la dame de Bassora. Cette dame était peut-être cachée dans Agra. Mirsa-Mula n'était-il point un émissaire envoyé de sa part ? Cette idée augmentait ses alarmes. Heyder entrait chez elle... Voyez, mon cher Heyder, ce que nous avons à redouter d'une amante méprisée ; il n'en faut pas douter, ma rivale est dans cette ville, je la vois prête à se venger. O dieu ! préserve mon amant du malheur qui le menace.

Vos craintes ne sont pas fondées, madame, je reconnais parfaitement l'écriture de Zama ; mais il n'en faut pas conclure qu'elle soit dans Agra. Ce billet n'est pas daté ; il peut être écrit depuis long-temps, et vous avoir été rendu plus tard que Zama ne l'aurait souhaité ; d'ailleurs, qu'avez-vous à redouter de sa jalousie ? Pour moi, accompagné sans cesse d'une foule d'amis et de serviteurs, je suis à l'abri d'un assassinat, quand je pourrais soupçonner Zama capable d'une action si lâche : belle Azeima, reprenez votre tranquillité. Mirsa-Mula vint passer la soirée dans la maison de Mirs-Mogol. On lisait, malgré lui, dans ses yeux le trouble qui l'agitait. Heyder tâchait vainement de lui persuader que son

mariage pouvait lui être utile; ces raisonnemens ne diminuaient pas le noir chagrin dont il paraissait dévoré. 1761.

Enfin le jour du mariage arriva. Heyder-Aly-Kan s'habillait lorsque Mirsa-Mula se fit annoncer.... Mon ami, voilà des lettres de Bassora que je dois vous communiquer sur-le-champ. Mon père le pria d'entrer dans son cabinet. Vous connaissez, continue Mirsa-Mula, l'amour dont je brûle pour l'infortunée Zama; vous savez que j'ai sacrifié pour elle mon repos et mes plaisirs; je n'ai plus à lui sacrifier que ma vie: prenez et lisez. Heyder-Aly-Kan lut la lettre suivante:

« Je sais, Mirsa-Mula, que vous êtes à Agra, et que vous y voyez Heyder-Aly-Kan. Peut-être vous a-t-il fait le récit de son lâche procédé envers moi: il doit épouser incessamment une femme qu'il me préfère. Je vous ordonne de me venger de ce perfide. Malheureuse que je suis! je l'ai arraché du sein de la misère, je l'ai comblé de biens: son existence même est un de mes bienfaits; c'est un serpent que j'ai réchauffé dans mes bras. Percez le cœur de ce monstre, vous obtiendrez le mien à ce prix; je vous demande sa tête pour preuve de votre amour pour l'infortunée Zama ».

1751. XL. *Combat d'Heyder et de Mirsa-Mula.*

Vous voyez que je ne saurais balancer; vous devez m'arracher la vie ou perdre la vôtre de ma main. Azeima et l'honneur me sont également chers, répondit Heyder; cependant je dois posséder aujourd'hui l'objet de ma tendresse : souffrez que nous remettions notre combat à demain. — C'est être beaucoup plus amoureux que brave, et je serais tenté de croire que l'honneur ne vous est pas aussi précieux que vous le dites. —C'en est trop : vous verrez bientôt qu'on ne m'insulte pas impunément.

Un des esclaves d'Heyder-Aly-Kan avait remarqué dans les yeux de Mirsa-Mula pendant qu'il parlait, une agitation extraordinaire : prêtant l'oreille, il entendit une partie de la conversation. Cet homme les suivit jusqu'aux portes d'Agra, et dès qu'il eût vu Heyder et Mula prendre le chemin de la rivière, il courut chez Azeima qu'il trouva à sa toilette. Au récit de l'esclave, elle abandonne tout, se jette dans une voiture, et, accompagnée de deux de ses femmes, elle vole vers l'endroit qu'on lui avait indiqué; elle aperçoit les combattans au bas d'un petit vallon : descendre de voiture et courir à eux

fut l'affaire d'une seconde. Son dessein était de les désarmer en se jettant entr'eux. La vue de son amante troubla Heyder. Mula se précipita sur lui avec tant de rage, qu'il lui plongea son épée dans le corps jusqu'à la garde. 1754.

Heyder tombe aux pieds d'Azeima, baigné dans son sang. Le désespoir l'emporta dans ce moment sur sa faiblesse ; elle ramasse l'épée sanglante, et s'avançant vers Mirsa-Mula : Barbare ! il te faut encore une victime, je te l'offre : rejoins, par ma mort, deux amans que tu viens de séparer. Mirsa reculant quelques pas : vous avez raison, madame, il faut encore une victime, mais c'est pour appaiser les mânes d'Heyder ; je suis cette victime. C'est à moi, c'est à la malheureuse Zama à se punir de s'être trop vengée. Reconnaissez cette femme infortunée aux malheureux effets de son amour ; je suis Zama, je viens d'arracher la vie à mon amant dans le barbare transport de ma rage. O Heyder ! ô amant trop chéri et si digne de l'être ! c'est moi qui t'assassine aujourd'hui ; voilà la preuve que ma main t'a donnée de cette flamme immortelle dont je devais brûler pour toi, cher amant ! Mais osai-je bien encore prononcer ce nom sacré ?... Du moins je ne

te survivrai pas, je vais te venger moi-même.
1751. Si on frémit au récit de mon crime, des sentimens de pitié se mêleront à ceux de la haine; en me détestant on plaindra mon sort malheureux. En finissant ces mots, elle se perça de son épée, et vint tomber à côté d'Heyder. Azeima allait aussi se percer, si ses femmes n'avaient arraché de ses mains le fer qu'elle tournait contre son sein; on la porta dans sa voiture, et on la ramena chez elle.

Heyder reprit ses sens dans une maison qui lui était inconnue; il demandait des nouvelles d'Azeima, personne ne lui en donnait; il s'informa du lieu où il était, sans être mieux éclairci : on mit un appareil sur sa plaie. Il passa la nuit presque sans connaissance, et les seules paroles qu'il entendit prononcer le lendemain, furent l'assurance donnée par le chirurgien que la blessure n'était pas mortelle. Il ne vit personne de ses amis ce jour-là; mais le lendemain Hussein vint le voir : le trouvant beaucoup mieux, il lui apprit les particularités du combat qu'il ignorait. Mirsa-Mula, blessé à mort, avait été transporté chez l'ambassadeur de Perse, et ne donnait aucune espérance de guérison. En visitant sa blessure, on avait reconnu son sexe : le bruit qui circulait dans Agra qu'Hey-

der-Aly-Kan s'était battu contre une femme, ne lui était pas avantageux ; on publiait qu'Azeima était la cause de ce combat, et l'empereur en paraissait si persuadé, qu'il avait fait défense à cette dame de sortir de chez elle jusqu'à nouvel ordre. 1751.

XLI. *Heyder-Aly-Kan épouse Azeima.*

Le secret de la convalescence d'Heyder-Aly-Kan était si bien gardé, que rien de ce qui le regardait ne transpirait au-dehors : personne ne doutait de sa mort à la cour et à la ville. L'empereur, amoureux d'Azeima depuis le jour qu'elle s'était présentée devant lui pour se faire autoriser à faire à son époux, qu'elle croyait mort, le sacrifice de sa vie, se flattait de la faire passer dans son harem. Azeima, avertie par Hussein, fesait en secret ses préparatifs pour suivre son époux aussi-tôt qu'il pourrait monter à cheval. Ce moment vint ; le mariage se fit sans cérémonie ; et tandis qu'on annonçait ses obsèques solemnelles, les deux époux se rendaient dans le Dékan. Ils arrivèrent à Aurengabad les premiers jours de novembre.

XLII. *Heyder fait le siège de Trichenapali; cette opération est malheureuse.*

Bussi, qui commandait les Français dans

1751. cette ville, venait d'apprendre que le siége de Trichenapali était commencé par Dupleix; il engagea Heyder-Aly-Kan d'y conduire son bataillon. Cette opération ne fut pas heureuse; les Marattes, accoutumés à changer de parti suivant leurs intérêts, venaient d'embrasser celui de Mohammet-Aly-Kan; et les Anglais, jaloux des grands avantages que Dupleix avait procuré à la compagnie française des Indes, saisissaient l'occasion de les leur arracher.

1752. XLIII. *Les affaires de la compagnie française des Indes commencent à décliner.*

Les Anglais, commandés par le major Laurence, attaquent, le 28 avril, les Français, sous les ordres de d'Auteuil. C'était pour la première fois, depuis la paix d'Aix-la-Chapelle, que les deux nations combattaient l'une contre l'autre en bataille rangée. Ce combat fut indécis, et même peu meurtrier; mais il alimentait l'antipathie nationale dans ces pays éloignés, et préludait à des hostilités plus sérieuses. On attribua les mauvais succès dont les entreprises de Dupleix furent suivies dans le Carnate, au triumvirat anglais de Laurence, Clive et Saunders, qui étaient alors à la tête des affaires de cette nation. On les

devait à l'égoïsme des ministres qui dirigeaient le cabinet de Versailles, et qui n'envoyèrent ni les renforts, ni les secours qu'exigeaient les circonstances; on les devait surtout aux dispositions politiques d'une foule d'aventuriers qui avaient traversé les mers pour faire leur fortune, et auxquels la prospérité générale était absolument indifférente. Les entreprises heureuses de Dupleix avaient procuré de grandes richesses à quelques particuliers. Les dons que Salabet-Zind avait prodigués à ceux qui l'avaient affermi sur son trône, les multiplièrent et les augmentèrent. Les officiers qui n'avaient pas partagé le péril, la gloire et les avantages de ces expéditions brillantes, cherchèrent à se consoler de leur malheur en réduisant à moitié le nombre des Cipayes qu'ils devaient commander, et dont ils pouvaient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissait la manutention; dès-lors les armées n'étant plus complettes, les combinaisons des chefs furent en défaut. Les commis, à qui ces friponneries étaient interdites, débitant les marchandises envoyées, ne rendaient à la compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle aurait dû avoir en entier, et lui revendaient fort cher celles des Indes qu'elle aurait dû rece- 1752.

1752. voir de la première main. Ceux qui étaient chargés de l'administration de quelque possession, l'affermaient eux-mêmes sous des noms indiens, ou la donnaient à vil prix, parce qu'ils avaient reçu d'avance une gratification considérable; souvent même ils retenaient tout le revenu de ces possessions, en supposant des violences ou des ravages qui avaient rendu le recouvrement impossible. Tous les entrepreneurs s'accordaient merveilleusement entre eux pour cacher les dilapidations, et toutes les entreprises étaient la proie des intrigans. L'abus de faire ou de recevoir des présens à chaque traité, regardé comme légal dans l'Indostan, avait multiplié les engagemens sans nécessité. Les navigateurs qui abordaient dans ces climats, éblouis par les fortunes qu'ils voyaient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaisseaux dont le commandement leur était confié, que comme une voie de trafic et de richesse qui leur était ouverte. La corruption fut portée à son comble par des nobles avilis et ruinés, qui, sur ce qu'ils voyaient, sur ce qu'ils entendaient dire, voulurent passer en Asie, dans l'espérance d'y rétablir leurs affaires ou d'y continuer avec impunité leurs dérèglemens. La con-

duite personnelle des directeurs les mettait dans la nécessité de fermer les yeux sur tous ces désordres; on leur reprochait de ne voir dans leurs places que le crédit, le pouvoir et l'argent qu'elle leur donnait; on leur reprochait de livrer les postes les plus importans à des parens sans mœurs, sans application, sans capacité; on leur reprochait de multiplier sans cesse, et sans mesure, le nombre des intéressés sans finance, pour se ménager des protecteurs à la cour de Versailles; on leur reprochait enfin de fournir eux-mêmes chèrement ce qu'on aurait obtenu ailleurs à un prix modique et de meilleure qualité. Un directeur demandait à Dupleix comment il avait fait si bien ses affaires, et si mal celles de la compagnie; c'est, leur répondit-il, que dans la direction des affaires générales, j'ai suivi vos instructions, et que je n'ai consulté que moi pour régir mes affaires particulières. 1752.

XLIV. *Mort de Chanda-Zaëb; les Français reconnaissent pour son successeur son fils Raja-Zaëb.*

Une grande partie des troupes de Chanda-Zaëb déserta les drapeaux de ce prince au mois de novembre, par une de ces révolutions ordinaires dans les Indes. La compagnie fran-

1752. çaise crut de son devoir et de son honneur de protéger ce nabad que la fortune abandonnait ; elle fit les plus vigoureux efforts ; ils ne furent pas secondés par celui en faveur duquel on fesait la guerre. Chanda-Zaëb, trahi par les siens, fut obligé de se remettre entre les mains de Mohammet-Aly-Kan, son compétiteur, qui lui fit couper la tête. Dupleix accusa de cette barbarie le major Laurence, qui s'en défendit comme d'une calomnie. En vain les Français firent proclamer dans Pondichéry nabad du Carnate Raza-Zaëb, fils de Chanda-Zaëb ; les Marattes, qui fesaient la plus grande force de son armée, l'avaient abandonné avec la fortune.

XLV. *État des forces d'Heyder-Aly-Kan en 1752. Destruction de la ville de Dupleix-Fateabad.*

Heyder-Aly-Kan était alors à la tête de quinze mille hommes, parmi lesquels on en comptait trois mille d'excellente cavalerie, et deux cens Européens. Il fut obligé de quitter l'armée pour aller défendre son pays de Manguelor, menacé par un armement qui se fesait dans la rade de Bombai, et qu'on sut dans la suite avoir une autre destination. Le nabad, protégé par les Anglais, dominait sur la côte. Clive, maître d'Arcate, capitale du

Carnate, était campé sur le champ de bataille, où trois cent Français avaient vaincu quatre-vingt mille Indous, et où Nazer-Zind avait été assassiné par ses gardes. Pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, on bâtissait dans cet endroit une petite ville qui devait porter le nom de *Dupleix-Fateabad*, ville de la victoire de Dupleix. Déjà s'élevait une superbe colonne, avec des inscriptions dans les langues française, persane et malabare ; des médailles avaient été frappées avec des représentations symboliques de cette affaire. Clive fit détruire de fond en comble tous ces trophées. Les troupes que Dupleix avait chargé de s'opposer à ce démolissement, refusèrent de combattre, soit que leur dernière défaite, succédant à d'autres disgraces, les eût découragées, ou qu'effrayées par leur petit nombre, elles désespérassent de la réussite. Les Européens et les Cipayes furent rappelés à Pondichéry, et Dupleix irrité contre Raja-Zaëb, auquel il avait confié le commandement de l'armée ; ne voulut point de long-temps lui permettre de se présenter devant lui. 1752.

La mort de Chanda-Zaëb, la prise de l'isle de Scheringhan, où près de quatre cent Français avaient été faits prisonniers de guerre;

1752. et la défection des Marattes jettaient les habitans de Pondichéry dans l'abattement et la crainte. Ceux qui jugent de tout d'après l'événement, désapprouvaient hautement les vues ambitieuses de Dupleix, et peut-être voyaient-ils, avec une joie maligne, la chûte d'une partie de ses vastes projets ; ils espéraient que cette expérience l'empêcherait de former de nouvelles entreprises. Ce n'était pas connaître son caractère : les difficultés et les obstacles, loin de le décourager, lui fesaient seulement sentir la nécessité d'agir avec une nouvelle vigueur ; et le plan qu'il avait formé pour s'assurer d'immenses possessions dans la péninsule, était suivi avec tant de sagacité par Bussi, que le succès de ses armes dans cette partie balançait déjà l'échec qu'il avait essuyé à Scheringhan.

XLVI. *Salabet-Zind se fait reconnaître souba dans toutes les parties de sa domination.*

Salabet-Zind, après avoir pris possession de la capitale de sa soubadie, voulut venger la mort de son prédécesseur Mouza-Fer-Zind. Il marcha à Canoul, capitale de la nabadie des Patanes, dont le chef avait assassiné ce prince. Cette ville fut prise d'assaut, la garnison passée au fil de l'épée. On fit prisonnier

la

la femme et les deux fils du nabad, qui avaient pris la fuite. 1752.

Le souba se fit reconnaître ensuite dans toutes les parties de sa vaste domination. Ayant eu avis qu'un nabad prétendait avoir reçu de la cour impériale d'Agra une patente de souba du Dékan, il marcha à sa rencontre et le défit entièrement. Ces succès étaient dus à une poignée d'Européens, qui étaient eux-mêmes des objets d'admiration pour les naturels du pays en état de faire quelques observations. La décision des batailles dépendait uniquement des Français et des Anglais; aucun spectacle ne pouvait être plus intéressant aux yeux d'un philosophe placé sur les tours de la pagode de Trichenapali, qu'une de ces batailles qui se donnaient à son voisinage; c'étaient ces troupes rivales qui, rarement au nombre de plus de mille hommes, combattaient avec acharnement, tandis que leurs alliés respectifs, avec des armées prodigieuses, se tenaient à une certaine distance, simples spectateurs du combat, dont ils attendaient l'issue avec anxiété.

XLVII. *Il reçoit en cérémonie un ambassadeur du grand-mogol.* 1753.

Salabet-Zind, affermi sur son trône, fit la

1753. cérémonie de recevoir d'un ambassadeur de l'empereur mogol des lettres patentes qui le nommaient souba du Dékan, et le *serpau*, ou veste, avec l'épée et les autres attributs de souveraineté que le grand-mogol envoye à ses vices-rois. Cet ambassadeur, peut-être supposé, de même que les écrits dont il était porteur, fut reçu presque avec autant de respect qu'on en aurait pu rendre à l'empereur en personne. Le souba, accompagné des troupes françaises, sortit d'Aurengabad pour le complimenter; la remise des lettres impériales fut annoncée au bruit du canon. Alors le souba s'assit sur son trône pour recevoir l'hommage de ses principaux officiers. Il fit présent à cette occasion à Bussy, commandant des Français, d'une somme de deux millions; les officiers et les soldats reçurent des gratifications proportionnées.

XLVIII. *Dupleix est nommé nabad du Carnate.*

On apprit alors à Aurengabad le désastre de Chanda-Zaëb; aussi-tôt la commission de nabad du Carnate fut expédiée à Dupleix, qui en fit publier les patentes à Pondichéry avec le plus grand appareil. Des vaisseaux arrivés de France apportaient des renforts avec lesquels on pouvait tenir la campagne;

le hasard fit tomber entre les mains de Dupleix un bataillon entier de Suisses qui arrivait d'Europe au secours des Anglais; ils l'avaient embarqué sur des barques légères du pays, nommées *massaolas*, avec ordre de se rendre au fort Saint-David. 1753.

On pensait à Madras que les Français respecteraient le pavillon anglais; mais aussitôt que les barques furent à la vue de Pondichéry, un vaisseau qui se trouvait à la rade emmena les Suisses dans la ville. Dupleix les retint prisonniers, et soutint avec justice que cette capture était aussi légitime que celle que les Anglais avaient fait de quatre cents Français à Scheringhan.

Les succès étaient balancés entre Dupleix et Saunders; tout portait à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avait donné le même caractère d'inflexibilité, finirait par donner la loi; mais on était bien assuré qu'aucun ne la recevrait, tout le temps qu'il lui resterait un soldat ou une roupie pour se soutenir; cet épuisement même, malgré leurs efforts excessifs, paraissait éloigné, parce qu'ils trouvaient l'un et l'autre dans leur génie des ressources que les plus habiles ne soupçonnaient pas.

En 1753 la compagnie française avait repris

l'île de Scheringhan; elle possédait les pro-
1753. vinces de Moutafanagar, d'Élour, de Ragimandri, de Chicacola, de Masulipatnam et de Condavir, ce qui la rendait maîtresse de la côte maritime de Coromandel et d'Orixa, dans un espace de six cent milles, depuis Carikal jusqu'à la pagode de Jagernat. Ces pays sont bornés au nord par les montagnes des Gattes, dont les hautes chaînes suivent presque la même direction que la côte de la mer; elles en sont éloignées en quelques endroits de quatre-vingt-dix milles, et en d'autres seulement de trente.

Ces montagnes sont couvertes de forêts impénétrables, de bambous et de téak, arbre qui vaut le chêne à beaucoup d'égards; on ne peut les franchir que dans un petit nombre de passages, qui, suivant le rapport de Bussi, pouvaient être défendus par quelques piquets contre des armées entières. Ce territoire renfermait les manufactures de toiles les plus belles et du meilleur prix. Les Français auraient conservé ces avantages, si les hommes qui composaient le conseil de Versailles avaient été animés de l'esprit de patriotisme qui distinguait alors les ministres britanniques.

Le conseil de Madras commençait à s'en-

nuyer d'une guerre dans laquelle Saunders et Clive déployaient de grands talens, mais où des rivières de sang coulaient sans avantages marqués. Différens petits forts dans les districts voisins changeaient continuellement de maître, par l'effet de la perfidie des Indous, qui se croyaient en droit de tromper les Européens toutes les fois qu'ils pouvaient le faire sans péril. Les Français et les Anglais voyaient avec étonnement les fourberies atroces qui se succédaient dans les camps mogols, et l'artifice consommé avec lequel les chefs s'efforçaient continuellement de se tromper les uns les autres. 1753.

A leur manque d'exactitude et de fermeté dans le choix des agens et dans les règles de conduite qu'ils leur prescrivaient, ils joignaient le défaut le plus complet de résolution et de prévoyance : leurs guerres étaient conduites sans système, elles étaient aussi barbares que lâches ; leur politique dégénérait en intrigues, et ressemblait aux basses manœuvres des filous, qui n'ont d'autre objet que le pillage ; leurs alliances étaient invariablement fondées sur l'avarice ou la vengeance ; leurs confédérations étaient sans unanimité et sans vie, et leurs liaisons également vuides d'amitié et de principes.

1754. XLIX. *Négociations pour la paix entre les compagnies française et anglaise.*

Une guerre aussi désastreuse avait engagé les directoires des deux compagnies à terminer leurs différends par des négociations. Les conférences s'ouvrirent au commencement de l'année 1754 dans la ville de Sadras, appartenante aux Hollandais, et située entre Madras et Pondichéry. Les députés de la part des Anglais étaient Palk et Vansittart, et du côté des Français, le père Lavaur, supérieur des jésuites de Pondichéry, Kergean, neveu de Dupleix, et Bausset, conseiller au conseil de Pondichéry. Les deux gouverneurs dirigeaient les plénipotentiaires par leurs lettres, qui n'étaient que douze heures à venir de Pondichéry, et six seulement de Madras. Les députés anglais proposaient pour base de la négociation, que Dupleix, renonçant aux dignités qu'il tenait des princes mogols, reconnût Mohammet-Aly-Kan, vainqueur de Chanda-Zaëb, pour nabad du Carnate; les Français proposaient, de leur côté, pour préliminaires de paix, que Salabet-Zind fût reconnu par les gouvernemens de Madras et de Bombai pour unique souba du Dékan; que Dupleix et son pro-

toge Raja-Zaeb conservassent la dignité de nabad ; on offrait aux Anglais un territoire considérable aux environs de Madras, et de faire un établissement raisonnable à Mohammet-Aly Kan. Ces propositions étaient trop opposées pour admettre quelque conciliation. 1754.

L. *Les conférences sont rompues.*

Les Français devenaient les arbitres du sort des Anglais si leurs propositions étaient admises, et les Anglais dominaient sur la côte s'ils fesaient prévaloir les leurs. Ainsi de chaque côté on demandait que la nation rivale renonçât à tout avant de commencer à traiter. Les Français se fesaient un titre des brevets que Dupleix avait reçu des princes mogols ; les Anglais prétendaient que ces pièces étaient supposées ; et dans ces vaines disputes, on s'aigrissait au lieu de se concilier. Enfin les Anglais proposèrent que les deux compagnies fussent mises en possession de terreins d'égale valeur, que les prisonniers fussent mis en liberté de part et d'autre ; ils offraient de reconnaître Salabet-Zind pour souba du Dékan, à condition qu'il nommerait Mohammet-Aly-Kan nabad du Carnate, et que les Français concourraient avec les Anglais à maintenir ce prince dans ce gou-

1754. vernement. Cet arrangement semblait prévenir toutes les disputes pour l'avenir, et asseoir le commerce des deux compagnies sur des bases égales; mais il ôtait à Dupleix sa brillante supériorité. Les conférences se rompirent vingt jours après leur ouverture, et la guerre recommença. Les Anglais étaient parvenus, par de sourdes intrigues, à s'en assurer les succès, en fesant rappeler par la cour de France Dupleix, dont la présence dans les Indes eût toujours été un obstacle invincible à la réussite de leurs projets ambitieux.

LI. *L'empereur Schas-Achmed est détrôné. Allum-Gir monte sur le trône des Mogols.*

Pendant qu'une fortune ennemie détruisait les monumens de grandeur élevés par les Français dans le midi de l'Indostan, le nord de l'empire était battu par de nouvelles tempêtes. L'empereur Schas-Achmed, après avoir fait paraître quelqu'apparence de vigueur en montant sur le trône, était bientôt tombé dans la même indolence qui caractérisait tous les successeurs d'Aureng-Zeb. Pour éviter de voir ses états envahis par Mirs-Abdalak et les Patanes, il s'était mis entre les mains des Marattes; ce n'était que changer d'oppres-

seurs. Les soubas de Bénarès et de Bengale, 1754.
Suraja-Doulah et Suja-Ul-Doulah lui offraient des forces pour reprendre son autorité usurpée. L'infortuné monarque, sans calculer combien l'éloignement de ces secours les rendait précaires, crut pouvoir demander aux Marattes un tribut pour la soubadie de Guzurate, qu'il leur avait cédée quelques années auparavant. A cette nouvelle, les Marattes qui composaient la garde de l'empereur se rendent au palais en tumulte; Gasi, leur chef, se saisit de la personne de Schas-Achmed, et lui fait crever les yeux. Ce prince mourut des suites de son supplice. Le religieux attachement des Mogols pour la maison tamerlane ne permettait pas au Maratte Gasi de s'asseoir sur le trône d'Agra; il y fait monter un parent de Schas-Achmed, nommé Allum-Gir ou Alem-Guir-Sani, et s'empare de toute la puissance publique sous le nom de grand-visir.

LII. *Dupleix rappelé de Pondichéry. Godeheu lui succède.*

Les directeurs de la compagnie anglaise avaient fait, l'année précédente, de vives représentations à la cour de Paris au sujet des hostilités qui se commettaient sur la côte

1754. de Coromandel, malgré la paix qui paraissait subsister entre la France et l'Angleterre; ils menaçaient d'envoyer dans l'Inde des forces redoutables de terre et de mer. Ce fut l'objet d'une négociation. Duvelaër et son frère le comte de Lude, tous deux ennemis de Dupleix, se transportèrent à Londres pour traiter de cette affaire.

Il était aisé d'intimider le faible Louis XV; les guinées anglaises, versées à pleines mains, avaient paralysé tout l'attachement de ses ministres, de ses courtisans et de ses maîtresses pour la prospérité nationale. On consentit que les disputes des deux compagnies fussent réglées dans les Indes sur un pied d'égalité, sans avoir égard aux avantages dont l'une ou l'autre nation pourrait être en possession dans le temps où le traité serait conclu. Il restait à nommer les commissaires chargés d'exécuter ce plan de conciliation. Le ministère de France donna les preuves les moins équivoques de trahison, en rappelant Dupleix dans un temps où on ne pouvait pas douter que les Anglais ne se disposassent à recommencer la guerre.

Godeheu, un des directeurs de la compagnie française des Indes, fut nommé pour aller négocier la paix avec Saunders et le

conseil de Madras. Dupleix ne fut informé de ce changement que par l'arrivée de son successeur, qui fit son entrée dans Pondichéry le premier août, et prit sur-le-champ les rênes de l'administration. Dupleix les lui remit avec cette fermeté qui l'avait mis au-dessus des contradictions qu'il avait fréquemment éprouvées. Il fit encore quelque séjour à Pondichéry, et s'embarqua pour la France, où il arriva le 8 juin 1755. 1754.

LIII. *Conditions provisoires de paix publiées à Madras et à Pondichéry entre les Anglais et les Français.* 1755.

Le traité publié par Godeheu et Saunders le 11 janvier, établissait une égalité de territoire, de force et de commerce entre les deux nations sur la côte de Coromandel; mais les Français conservaient les établissemens que le souba Salabet-Zind leur avait cédés sur les côtes d'Orixa et de Bengale. Ils furent bientôt un sujet de discorde; la trêve établie ne fut jamais exactement observée; elle n'avait pas même reçu la sanction des cours de Paris et de Londres, lorsque de plus grands intérêts rallumèrent le flambeau de la guerre entre ces deux nations.

Les Anglais avaient alors deux fortes es-

cadres dans les mers des Indes, l'une sous
1755. les ordres de Warson, et l'autre commandée par Pocok : les Français ne leur opposaient aucunes forces navales.

La compagnie anglaise venait de recevoir un renfort composé du quarante-neuvième régiment, commandé par le colonel Adlercron, d'un détachement d'artillerie et de deux *cents* hommes des troupes de la compagnie. Avec des troupes aussi considérables, la présidence de Madras n'aurait pas laissé jouir paisiblement les Français des revenus d'aucun des territoires qu'ils avaient acquis sous le gouvernement de Dupleix, si deux guerres dans lesquelles les Anglais furent alors entraînés par les suites de leurs vues ambitieuses, ne les avaient forcés, pour ne pas augmenter le nombre de leurs ennemis, de cacher la jalousie que les débris de la prospérité des Français leur causaient, sous les dehors d'une feinte modération.

Cependant, ils employaient les secrets ressorts de la politique la plus insidieuse pour semer la mésintelligence entre le souba du Dékan et les Français, auxquels ce prince devait sa couronne.

LIV. *Cette paix n'était que simulée ; les Anglais continuaient en secret à ruiner les affaires de la compagnie française.* 1755.

Bussi, à la tête d'un bataillon français, était attaché particulièrement à Salabet-Zind ; cet officier jouissait de la plus grande considération à Aurengabad, et c'était en grande partie à son habileté que la compagnie française devait les quatre provinces d'Élour, de Moutafanagar, de Ragimandrie et de Chicacola, qu'elle avait conservées par le traité de 1755, parce qu'elles étaient situées au-delà du fleuve Chrisena, hors du Coromandel. Les revenus de ces provinces, joints aux autres établissemens que les Français conservaient dans les territoires de Pondichéry, de Masulipatnam et des îles de Scheringham et de Divy, avaient été évalués à 6 millions 944 mille roupies de rente, ou 16 millions 450 mille livres argent de France.

Les Anglais n'ignoraient pas que la compagnie française, avec des finances si considérables, était en état de recommencer la guerre avec avantage ; mais ils étaient persuadés que l'éloignement de Dupleix, dont le génie enchaînait l'activité britannique, produirait plus d'avantage à l'Angleterre,

1755. que les Français n'en retireraient de leurs riches possessions.

LV. *Dupleix quitte l'Indostan ; son retour en France ; manière dont il est traité.*

Dupleix était parti de Pondichéry pour l'Europe le 14 octobre 1754, après avoir remis à son successeur l'état de ses comptes avec la compagnie des Indes, par lequel il était prouvé qu'il avait fourni à l'administration, pendant son gouvernement, sept millions deux cent mille livres de plus qu'il n'avait reçu. Il s'était procuré une partie de cette somme par ses épargnes ; le reste avait été emprunté à des marchands français ou indous. Godeheu renvoya la discussion de ces comptes aux directeurs de la compagnie française, qui prétendirent que Dupleix avait fait ces dépenses sans être suffisamment autorisé, et refusèrent en conséquence de les payer : traitement injuste envers un homme qui avait illustré le nom français dans les Indes, et dont l'industrieuse énergie avait donné à la compagnie des trésors immenses, et la propriété d'un territoire qui nourrissait un nombre de manufacturiers assez grand pour assurer les cargaisons de ses vaisseaux.

Jamais homme n'avait été plus en état que

Dupleix d'étendre la réputation des armes françaises dans l'Indostan. Il avait amené les affaires au point de se faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate : c'était la province de l'empire mogol la plus florissante. Des circonstances singuliérement heureuses lui avaient donné de suite trois nabads, dont les regards également vigilans s'étaient fixés sur la culture et l'industrie. La félicité générale avait été le fruit d'une conduite si généreuse. Le revenu public de cette nabadie montait à douze millions. Il était réglé que Dupleix remettrait la sixième partie de cette somme au souba du Dékan ; le surplus devait rester à la compagnie. 1755.

Si le ministère de Paris et la direction de la compagnie française des Indes, qui, tour-à-tour, voulaient et ne voulaient pas être une puissance dans l'Inde, avaient été capables d'une détermination ferme, invariable; s'ils avaient eu moins de ménagemens pour les Anglais, qui ne leur en tenaient pas compte ; s'ils avaient donné à Dupleix les secours nécessaires pour remplir les vastes projets formés par lui, ce magnifique établissement aurait pris la consistance nécessaire, il eût été inébranlable. La France, maîtresse, sur la côte de Coromandel, d'un

état serré et contigu, se serait procurée dans
1755. le pays même un revenu suffisant pour l'approvisionnement de ses places fortes, et pour l'entretien des troupes destinées à les garder. Non-seulement elle était en état de braver la jalousie de ses voisins et de ses ennemis, mais, tendant la main à Heyder-Aly-Kan et à ses alliés, elle était en mesure de chasser pour jamais les Anglais de la peninsule.

Pondichéry fût devenu l'arbitre des établissemens formés par les Européens dans ces vastes contrées. Lorsqu'on réfléchit que Dupleix avait formé ce plan de conquête et de domination dans un temps où toutes les puissances de l'Europe avaient une idée exagérée des forces de l'empire mogol, dans un temps où toutes les compagnies de marchands établies sur les côtes souffraient patiemment l'insolence des moindres officiers envoyés par la cour impériale, pour ne pas irriter ce pouvoir qu'elles croyaient en état de les écraser en un instant, on ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse du génie de Dupleix, qui, le premier, découvrit et méprisa cette illusion. Mais quand on observe que ce plan de domination et de grandeur, traité de chimérique par une cour imbécille ou corrompue, fut exécuté quelques années après par les

les Anglais sur les mêmes bases, et qu'il est devenu le germe de la prospérité britannique, on ne peut que déplorer la fatalité qui semble conduire les événemens. 1755.

On assure qu'on ne voyait pas briller en Dupleix tous les talens militaires qui distinguent ordinairement les conquérans; qu'instruit dans la théorie de la guerre, il n'avait pas reçu de la nature cette froideur capable de contempler un danger présent et tumultueux avec la tranquillité nécessaire pour le surmonter; en conséquence, qu'il n'était pas en état de commander une armée; mais il suppléait à ce défaut par la connaissance approfondie des hommes, et par l'art de s'en servir à propos, qui décèlent les hommes d'état: on en avait une preuve sans réplique dans la conduite qu'il tint avec Bussi. Quoique cet excellent officier, dans son expédition de Dékan pour favoriser Mouza-Fer-Zind, et ensuite Salabet-Zind, eût acquis plus de richesses et plus de réputation militaire que n'en avait Dupleix, il vit ses succès sans aucune jalousie, et suivit toujours ses avis; il est même à présumer que Dupleix, bien loin de persécuter la Bourdonnaie, se serait concerté avec lui si l'autorité du commandant des îles de Bourbon

1755. et de France avait été subordonnée à la sienne.

L'orgueil de Dupleix fut humilié de ce qu'un rival prenait des mesures différentes des siennes dans un pays où son pouvoir était égal à celui des souverains. L'envie pénétra dans son ame, qui ne semblait pas susceptible d'une passion si basse ; il persécuta un homme qu'il devait aider. Cette injustice fut une tache pour sa gloire, à peine lavée par ses grandes actions ; mais sa haute capacité était si bien reconnue, que les amis et les ennemis convinrent unanimement que sa retraite du gouvernement de Pondichéry était le coup le plus redoutable qui pouvait être porté aux intérêts de la nation française dans l'Inde.

LVI. *Les Anglais engagent Salabet-Zind à renvoyer les troupes françaises; ils ne réussissent pas alors. Pourquoi.*

Les Anglais, pour en profiter, avaient employé successivement les promesses et les menaces, afin d'engager Salabet-Zind à renvoyer les troupes françaises qu'il retenait à sa solde, et dont Bussi était le général. Connaissant parfaitement le caractère versatile des princes indous, ils ne doutaieut pas

qu'aussi-tôt que les Français n'auraient plus d'influence à la cour d'Aurengabad, le souba ne se repentît d'avoir cédé à la compagnie française quatre provinces dont la perte laissait un vuide considérable dans ses revenus, et ne demandât peut-être l'assistance britannique pour s'en remettre en possession par la voie des armes. 1755.

Leurs premières insinuations ne furent pas heureuses. Bussi, à la tête du bataillon français, avait encore rendu récemment les plus signalés services à Salabet-Zind dans une expédition qu'il venait de faire contre un nabad patane qui refusait de payer le tribut. Ils ne se déconcertèrent pas. Le conseil de Madras entretenait depuis quelque temps des liaisons étroites avec les Marattes, qui avaient de fréquens démêlés avec Salabet-Zind. Il fut résolu de leur donner du secours la première fois qu'ils marcheraient contre le souba du Dékan. Le conseil de Madras pensait que Salabet-Zind serait tellement alarmé de cette démarche, qu'il consentirait à renvoyer les Français, à condition que les Anglais abandonneraient les drapeaux des Marattes. Le colonel Olive était chargé de cette expédition, à laquelle le conseil de Madras destinait trois compagnies d'infanterie, de cent hommes

chacune, trois cents hommes de recrues qui
1755. venaient d'arriver dans l'Indostan, et un train d'artillerie de campagne.

LVII. *Guerre des Anglais avec le pirate Angria.*

Le gouverneur de Madras, avant de prendre ses derniers engagemens avec les Marattes, voulut consulter le conseil de Bombay, dont le territoire était voisin de celui de ces peuples. On avait préparé à Bombay un armement considérable : il était destiné contre un autre ennemi, dont les piratéries gênaient depuis long temps le commerce britannique sur la côte de Malabar. On abandonna donc le projet de forcer le souba du Dékan, par la voie des armes, à renoncer à l'alliance des Français ; et pour opérer cette révolution, fut reprise la marche sourde de l'intrigue, dont les Français, sans défiance, furent les victimes pendant le cours de 1756.

Les préparatifs de guerre que fesaient les Anglais à Bombay avaient obligé Heyder-Aly-Kan à conduire son armée à Banguelor, dans la crainte que les Anglais n'en voulussent à cette forteresse, seul boulevart de la petite souveraineté qui lui restait dans le Maissour. Il fut rassuré en apprenant que l'ennemi contre lequel le conseil de Bombay armait

alors était un célèbre pirate, nommé *Angria*, qui s'était rendu maître d'un petit pays aux environs de Bombay, dont la capitale, nommée *Geriah*, passait pour une place très-forte. Le père et le grand-père d'Angria avaient fait le même métier de pirate avec un grand succès. Devant Geriah se trouvaient quelques îles : on les avait fortifiées pour mettre à l'abri le butin. Des milliers de vagabonds marattes, indous, mogols, chrétiens et nègres étaient venus augmenter cette république de brigands, assez semblable à celle d'Alger. 1755.

La côte de Malabar, depuis le cap Comorin jusqu'à Surate, est coupée par un grand nombre de rivières qui se jettent dans la mer. Il paraît que dès l'antiquité la plus reculée, les habitans de cette plage ont eu le penchant le plus vif à la piraterie. Ce goût pour le pillage a passé à leur postérité, et presque tous les souverains de ce pays ont des vaisseaux qui vont en course sur ceux des autres nations.

Lorsque les Mogols étendirent leur domination sur la presqu'île de l'Inde, le gouvernement entretint dans ces mers un amiral avec une flotte, pour protéger le commerce que fesaient les Mogols musulmans dans les

golfes arabique et persique, contre les pirates
1755. portugais, et contre les pirates malabares.

Parmi ces derniers, Conagi-Angria s'éleva, par ses talens guerriers, au-dessus de ses égaux. Ce fut lui qui fonda cette république guerrière, dont il transmit la principale autorité à son fils et à son petit-fils, qui portèrent le nom d'Angria. Les empereurs *mogols* n'étant pas en état de soumettre ces pirates, accordèrent à leur chef le titre d'amiral de l'empire. A l'ombre de cette dignité, ils attaquaient les vaisseaux de toutes les nations qui n'achetaient pas leurs passe-ports.

Les Angria avaient fait fortifier l'embouchure de toutes les rivières sur la côte de leurs états. Ces petits ports servaient de retraite à leurs navires, dont il était aussi difficile d'éviter la rencontre que de s'en rendre maître. Leur flotte était composée de *grabs* et de *gallivats*, qui sont des bâtimens particuliers à la côte de Malabar.

Les grabs tirent fort peu d'eau; ils sont du port de cent cinquante jusqu'à trois cents tonneaux. Ils portent ordinairement deux mâts. Leur forme est allongée, s'étrécissant depuis le milieu jusqu'à l'avant, terminée par une proue assez semblable à celle des galères. Comme cette construction rend les grabs su-

jetés à de grands mouvemens quand la mer est houleuse, le pont de la proue reste lisse, afin que la vague qui passe dessus puisse s'écouler sans obstacles. Sur le principal pont, au-dessus du château d'avant, sont placées des pièces de canon de neuf ou de douze. 1755.

Les gallivats sont de grandes barques à rames, construites comme les grabs, mais dont les dimensions sont plus petites. Les plus forts sont de soixante-dix tonneaux. Ils n'ont qu'une petite misaine, et un grand mât qui porte une voile triangulaire dont la pointe hissée se trouve plus élevée que ne l'est le mât lui-même. Les gallivats ne sont ordinairement couverts que d'un pont fait de bambous fendus, pour être plus légers. Ils ne portent que des pierriers assujettis avec des anneaux aux pièces de bois du vaisseau. Ils sont garnis de quarante ou cinquante rames, avec lesquelles ils peuvent faire quatre milles par heure. Huit ou dix grabs et quarante ou cinquante gallivats chargés de soldats composaient l'armement ordinaire avec lequel Angria attaquait les vaisseaux de la plus grande force.

Aussi-tôt qu'un navire paraissait à la vue d'une baie où la flotte de ces corsaires était stationnée, ils filaient leurs cables et se met-

1755. taient en mer. Si le temps était favorable, leur construction les mettait en état de voguer avec une vitesse extraordinaire; si le temps était calme, les gallivats remorquaient les grabs. Quand ils étaient à la portée du canon de chasse, ils se réunissaient ordinairement à l'arrière du vaisseau qu'ils voulaient attaquer. Les grabs ne fesaient feu que lorsque les trois mâts du vaisseau se trouvaient à leur vue, ensorte qu'ils devaient probablement en frapper un des trois. Dès que le vaisseau était démâté, ils le battaient de toute part jusqu'à ce qu'il fût hors de combat; mais si la défense était opiniâtre, ils envoyaient un certain nombre de gallivats, avec deux cents hommes sur chacun, et ils montaient à l'abordage l'épée à la main.

Depuis cinquante ans, cet état de pirates s'était rendu redoutable aux navigateurs. Il en coûtait cent cinquante mille guinées par an aux Anglais pour protéger leurs vaisseaux marchands, et Angria se rendait ordinairement maître de ceux qui naviguaient sans escorte; il s'emparait même quelquefois des vaisseaux de guerre. Il avait attaqué, au mois de février 1754, trois vaisseaux hollandais de cinquante, trente-six et dix-huit canons, qui fesaient route de conserve; les deux plus

gros avaient été brûlés, et le troisième était tombé dans les mains de ces pirates. 1755.

L'escadre anglaise aux ordres de l'amiral Walson fut prête dans Bombay au mois de décembre. Les Marattes, dont Angria gênait le commerce, avaient offert aux Anglais d'attaquer ce pirate conjointement avec eux. Il fut convenu d'assiéger Geriah. Aucun Anglais de l'escadre de Walson n'avait vu cette place, et, sur le rapport des naturels du pays, on la croyait aussi forte que Gibraltar. Le chef d'escadre James fut chargé d'aller la reconnaître, avec trois vaisseaux de ligne. Cet officier trouva la flotte des pirates à l'ancre dans le port : cependant il approcha de la ville à la portée du canon ; il rapporta qu'elle n'était pas inaccessible et imprenable, comme on le disait.

L'escadre anglaise, composée de quatre vaisseaux de ligne, d'un de quarante-quatre, trois de vingt, un grab de douze, et cinq galiotes à bombes, parut devant Geriah le 11 février. L'armée de terre était formée d'un corps de huit cents Anglais et mille Cipayes, commandés par Clive, et de trente mille Marattes. 1756.

1756. LVIII. *Prise de Geriah. Destruction des pirates.*

Geriah est situé sur un promontoire, à l'entrée d'un beau port formé par l'embouchure d'une rivière qui descend des montagnes de Balagat. Le rocher, battu de tous côtés par les flots de la mer, s'élève d'environ cinquante pieds. Les fortifications qui *le* couronnent consistent dans une double muraille, flanquée de tours rondes. Le mur intérieur s'élève de plusieurs pieds au-dessus de l'extérieur. La langue de terre qui joint le promontoire au continent est fort étroite; et lorsque le terrain commence à s'élargir, on trouve une grande ville sans défense, et qu'habitent ceux qui ne sont pas nécessaires pour la garde du fort.

Angria, épouvanté à la vue de la flotte anglaise, laissant à son frère le soin de défendre sa forteresse, se rendit secrettement au camp des Marattes pour traiter avec eux. Cette manœuvre, qui fut dévoilée au commandant de l'escadre, hâta le moment de l'attaque. Les pirates furent sur-le-champ sommés de se rendre; et sur leur refus, les vaisseaux anglais s'avancèrent sur deux divisions parallèles, dont la plus étendue couvrait les galiotes à bombes contre le feu du fort. Ils jet-

tèrent l'ancre vers le côté septentrional des fortifications, et commencèrent à les battre à la distance de vingt-cinq toises, avec cent cinquante pièces de canon. Les cinq galiotes à bombes fesaient jouer leurs mortiers en même temps. 1756.

Une bombe tomba sur un des grabs d'Angria, et y mit le feu. Ils étaient attachés tous ensemble. Cette flotte qui, depuis un demi-siècle, répandait la terreur sur la côte de Malabar, fut entiérement détruite en moins d'une heure. Les Anglais apprirent sur le soir que la place devait être remise aux Marattes le lendemain. Clive, pour empêcher l'exécution de ce projet, prit poste entre le camp des Marattes et le fort, qui se rendit deux jours après. Clive, qui en prit possession, trouva que l'artillerie avait détruit les fortifications artificielles, mais que le roc formait un boulevart redoutable; de sorte que si les pirates eussent eu assez de courage et d'intelligence, la place n'aurait pu être prise que par des approches régulières du côté de terre.

On trouva dans le fort deux cents pièces de canon, une assez grande quantité de munitions, et d'autres effets pour la valeur de près de trois millions. Ce butin fut la proie

1756. du soldat vainqueur. La capitale prise, tous les forts que les pirates avaient sur la côte se rendirent presque sans résistance. La guerre fut terminée en deux mois.

On ressentait déjà dans Pondichéry les funestes effets de la retraite de Dupleix. Godeheu et Saunders avaient quitté la côte de Coromandel pour repasser en Europe, après avoir signé le traité provisoire de paix entre les deux compagnies. Le gouvernement de Pondichéry avait été confié à Duval-Leyrit, homme dont l'esprit était aussi borné que celui de Dupleix avait de profondeur et d'énergie. Au lieu de continuer à fournir quelques secours à Heyder-Aly-Kan, dont l'énergie et le courage n'avaient besoin que d'un peu d'appui pour opérer sur la côte de Malabar une révolution favorable à la grandeur de la France, et peut-être pour s'emparer de Bombay, une parcimonie mal entendue le priva de ces avantages. Heyder-Aly-Kan, toujours attaché aux Français, leur devint inutile; et lui-même, borné à ses seules ressources, il fut réduit pendant plusieurs années à défendre avec peine ses possessions. Le défaut de politique de Duval-Leyrit se montrait également à la cour de Salabet-Zind.

LIX. *Salabet-Zind, à l'instigation des Anglais, renvoie les troupes françaises.* 1756.

Les Anglais avaient réussi, pendant leur expédition contre Angria, à forcer le souba du Dékan de renvoyer les troupes françaises, auxquelles il devait sa couronne et sa vie. Tous les grands de l'état, achetés par l'or des Anglais, et jaloux du crédit dont Bussi jouissait à la cour d'Aurengabad, menaçaient le souba d'une révolte générale, si les Français n'étaient pas congédiés. Salabet-Zind, sans caractère, sans volonté, tyran d'autant plus despote, qu'il était plus esclave de ceux qu'il craignait, n'avait rien à opposer à une si puissante confédération.

LX. *Bussi se retire; il est attaqué par les troupes de Salabet-Zind. Les Anglais attaquent les Français, malgré la trève qui subsistait entre les deux nations.*

Bussi reçut l'ordre de s'éloigner du camp du souba, avec l'indignation que ressent un cœur noble et un brave soldat, quand ses services sont payés de la plus noire ingratitude; mais ne pouvant résister à la conspiration formée contre lui, il prit congé du souba, sans marquer aucun mécontentement,

1756. et se retira avec les troupes qu'il commandait, composées d'un corps de six cents Européens, de cinq mille Cipayes et d'une très-belle artillerie. Les Français se proposaient de se retirer dans les quatre provinces qui leur avaient été cédées entre la rivière de Chrisena et le Gange. A peine étaient-ils en route depuis quelques jours, qu'ils se virent harcelés dans leur marche par plusieurs corps de cavalerie maratte, qui grossissaient tous les jours.

Bussi s'empara le 14 juin de la ville d'Hydrabad. Il se fortifia dans un jardin qui avait appartenu aux rois de Golconde. Résolu de conserver ce poste jusqu'à l'arrivée des secours qu'il attendait de Pondichéry et de Masulipatnam, il apprit dans cet endroit que Salabet-Zind, alors entièrement dirigé par les Anglais, et oubliant les obligations qu'il avait à la nation française, non-seulement se mettait en marche pour attaquer Hydrabad, mais qu'il sollicitait la présidence de Madras de fournir un corps de troupes qui concourût avec lui à chasser les Français des quatre provinces qu'il leur avait cédées sur la côte d'Orixa.

La trêve entre les deux nations subsistait alors en son entier; on n'avait aucune con-

naissance dans l'Inde des contestations qui s'élevaient entre la France et l'Angleterre au sujet des glaces du Canada. En vain Duval-Leyrit écrivait au conseil de Madras que les mouvemens faits par les Anglais en faveur de Salabet-Zind, étaient une infraction de la trêve; leurs troupes s'étaient réunies à celles du souba du Dékan. Il est probable que, pendant les années 1756 et 1757, les Français auraient perdu tous leurs établissemens sur la côte de Coromandel, si les mouvemens qui se fesaient alors dans le Bengale, et qui menaçaient d'une chûte prochaine les possessions britanniques sur les bords du Gange, n'avaient forcé le conseil de Madras d'ajourner leurs expéditions contre Masulipatnam et contre Pondichéry, pour voler au secours de Calcuta par mer et par terre. 1756.

LXI. *Les Anglais suspendent leurs opérations hostiles, sur la côte de Coromandel, pour marcher au secours de Calcuta.*

Cette diversion, capable de rétablir les affaires des Français sous l'administration d'un Dupleix, était l'ouvrage de Bussi, seul homme capable de le remplacer dans l'Inde. Ce général était à la tête d'un corps de près de six mille hommes. A la veille d'être écrasé

1756. par toutes les forces du Dékan, soutenues par l'artillerie anglaise, mais convaincu en même-temps que si les Anglais étaient obligés de quitter l'armée mogole, le souba ne voudrait ni n'oserait l'attaquer, il forme et exécute le hardi projet de les forcer à la retraite. Le conseil de Madras avait bravé le souba de Bengale, Suraja-Doulah. Bussi lui promet un secours d'hommes et d'artillerie, s'il veut attaquer Calcuta, qui n'était pas préparé à se défendre. Le souba accepte ces offres, et marche sur la capitale, des établissemens anglais sur le Gange, avec une armée de soixante mille hommes, auxquels se joignent deux cent Français et six cent Cipayes, commandés par Lass, et un train d'artillerie. Le fort Guillaume, attaqué au mois de juin, se rend après une vigoureuse résistance. La ville est abandonnée au pillage et réduite en cendres; le trésor de la compagnie est enlevé; on détruit jusqu'aux fondemens toutes les fortifications. Cent cinquante Anglais qui avaient survécu à la prise de la place, sont conduits dans un cachot qu'on appelait le *Trou-Noir*.

Ils firent une funeste expérience des effets de l'air enfermé et échauffé par l'haleine des hommes. Cent-vingt-trois d'entr'eux moururent

furent en douze heures. Ceux qui restaient offraient de grandes sommes à la garde qui veillait à la porte de leur prison, pour que le prince fût averti de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenaient au peuple qui en était touché; mais personne ne voulait se charger d'en parler au souba. 1756.

Il dort, disait-on aux Anglais mourans; il n'était pas un seul Indou dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fût convenable de priver un souverain d'un moment de repos. Holwel, gouverneur en second de Calcuta, fut un de ceux qui échappèrent à cette contagion subite. On le mena, lui et ses compagnons, à Maxadabad, capitale de la soubadie du Bengale. Suraja-Doulak eut pitié d'eux, et leur fit ôter leurs fers. Holwel lui offrit une rançon : le prince la refusa, en lui disant qu'il avait trop souffert pour payer encore sa liberté. C'est ce même Holwel qui, ayant appris la langue des anciens Bracmanes, nous a donné des mémoires précieux sur l'Inde, et une traduction des Vedams.

A la nouvelle de la prise de Calcuta, le souba du Dékan, accoutumé, comme tous les princes mogols, à changer d'alliés au gré des circonstances, se réconcilie, du moins en

1756. apparence, avec les Français. Bussi, sentant la nécessité de se fortifier dans les quatre provinces cédées à la compagnie, refuse d'accompagner ce prince à Aurengabad; *mais* ne pouvant éviter de lui fournir les troupes qu'il lui devait suivant les traités, il rappelle le major Lass, qu'il ne croyait plus nécessaire dans le Bengale. La fortune présen*tait* aux Français une occasion précieuse de reprendre sur les Anglais la supériorité dans l'Indostan. Ils en auraient profité, si Bussi avait été investi d'un pouvoir suffisant pour diriger vers un but général les forces et les moyens de la compagnie; mais ses vues actives étaient perpétuellement entravées par la pusillanimité du gouverneur de Pondichéry, Duval-Leyrit. Cet homme, accoutumé aux calculs du commerce, mais incapable d'embrasser les combinaisons immenses d'une administration politique, aussi étendue que compliquée, se flattait vainement de conserver les possessions françaises par des *tran*sactions clandestines, et de ramasser des richesses à l'ombre de l'olivier pacifique. Les Anglais qui réunissaient leurs forces dispersées, abusant de sa simplicité, lui fesaient entrevoir les douceurs d'une neutralité qu'ils n'avaient aucune envie de garder. Duval-

Leyrit, dupe de leurs promesses insidieuses, enchaînait l'ardeur française dans les plaines du Dékan, d'Orixa et de Bengale; et sa conduite timide, incertaine, affaiblissant dans l'esprit des princes indous les idées de la grandeur française que Dupleix avait inculquée dans leur ame, amenait par degré leur défection entière. 1756.

L'amiral Walson et le colonel Clive, vainqueurs d'Angria sur la côte de Malabar, fesaient voile pour le Bengale. Ils venaient de recevoir, par la voie de Suèz, la nouvelle que les hostilités étaient commencées entre la France et l'Angleterre. Elle fut bientôt publique, malgré le soin qu'ils prenaient de la cacher. Les Français avaient alors toute liberté de se réunir aux troupes de Suraja-Doulak. Duval-Leyrit vint encore s'opposer à cette mesure politique; il se flattait d'obtenir une neutralité entre les deux compagnies, comme elle avait eu lieu sur les bords du Gange pendant la guerre de 1744. Les Anglais lui firent espérer cet arrangement, tant qu'ils eurent besoin de l'inaction des Français. Il en résulta que le conseil de Pondichéry laissa Masulipatnam et Chandernagor sans défense; première et fatale cause de tous les malheurs qui fondirent dans la 1757.

suite sur la compagnie française des Indes.

1757. Les Anglais, maîtres de la mer, se présentent à la rade de Calcuta; ils y trouvèrent un grand nombre de leurs compatriotes, qui s'étaient sauvés dans les îles du Gange sur des barques délabrées. Le souba de Bengale ne les avait pas poursuivis. Ce prince avait soixante mille soldats, des éléphans, et pas un vaisseau.

LXII. *Ils battent le souba du Bengale, que les Français auraient dû secourir.*

Pour rentrer dans Calcuta, il fallait battre le souba, campé aux environs des ruines de cette ville. Le combat fut indécis entre une armée de soixante mille Indous et un corps de neuf cens Anglais et trois mille Cipayes; alors on négocia, et ce fut à qui serait plus adroit ou plus fourbe. Suraja-Doulak craignant d'être attaqué de nouveau, rendit Calcuta aux Anglais, leur permit de relever les fortifications du fort, de battre monnaie dans la ville, exempta les vaisseaux de la compagnie de tout péage sur le Gange, et céda aux vainqueurs la propriété de trente-huit villages aux environs de la place; mais en même-temps il traitait secrettement avec Bussi, et lui fesait passer de grandes sommes

pour l'engager à réunir les troupes françaises aux siennes. Le pacifique Duval-Leyrit arrêtait cette réunion par des considérations qui n'avaient d'autre poids que d'être présentées par l'organe de celui auquel tous les Français établis dans l'Inde étaient tenus d'obéir sous la plus terrible responsabilité. 1757.

Les Anglais n'ignoraient pas que cet état de fourberie, d'un côté, et d'irrésolution de l'autre, ne pouvait pas durer long-temps; ils résolurent d'assurer leur puissance par une de ces atroces perfidies que le succès même ne justifierait pas, si les hommes, en fait de politique, comptaient la justice pour quelque chose.

Le gouvernement de Madras avait nommé pour diriger la guerre du Bengale, un comité, composé de quatre membres, Clive, Kilpatrick, Walson et Drake; ils forment le projet de précipiter du trône Suraja-Doulak, et de mettre à sa place un de ses capitaines, nommé Meer-Jaffer.

LXIII. *Le souba du Bengale détrôné par les Anglais, et remplacé par Meer-Jaffer.*

C'était sans doute un événement singulier dans les annales du monde, de voir les agens d'une société de marchands, à six mille lieues

1757. de leur patrie, méditer le bouleversement d'un vaste empire qui les tolérait dans son sein avec indulgence; mais une circonstance non moins extraordinaire, c'est que l'exécution d'une conspiration aussi hardie était entièrement abandonnée au faible commandant de quelques bataillons, à un simple commis, et à deux ou trois agens subalternes dont la fortune était aussi désespérée que les principes étaient suspects.

Meer-Jaffer, avec lequel les Anglais négociaient par l'intermède de quelques banians, jouissait, par ses richesses et par son rang, d'une grande influence dans l'armée et dans le conseil du souba. Ébloui par l'éclat de la dignité souveraine à laquelle il aspirait, on le fit aisément consentir à tout ce qui lui fut proposé; il promit, qu'élevé sur le trône du Bengale, et maître des trésors de son prédécesseur, il n'aurait pour amis et pour ennemis que ceux des Anglais; qu'il remettrait à la compagnie vingt-neuf millions; aux habitans de Calcuta, pour les indemniser de leurs pertes, quatorze millions quatre cent mille livres, et pareille somme aux troupes britanniques de terre et de mer.

Quelque secret que fût ce traité, le souba ne l'ignorait pas entièrement; il voulait faire

assassiner Meer-Jaffer ; mais ce prince, éveillé par la défiance, était en garde contre une surprise. Les deux rivaux, dans l'excès de leur haine, se jurèrent une amitié inviolable. 1757.

L'armée mogole était campée, le 26 juin, à l'entrée d'une vaste forêt, à quelques lieues au sud de Maxadabad. Le souba trompé, et voulant tromper, attendait l'effet de ses négociations avec les Français, lorsqu'il est attaqué le 30, au point du jour, par les Anglais. Meer-Jaffer qui commandait l'aile droite, ne combattit point ; c'est la prudence des perfides. Si le souba était vainqueur, il s'unissait à lui ; si les Anglais triomphaient, il marchait avec eux. On dit que, dans cette occasion, quelques centaines de soldats anglais acquirent un honneur immortel ; comme si de braves gens pouvaient tirer quelque gloire en innondant les plaines de l'Inde du sang d'une multitude sans armes, sans concert, sans confiance, sans discipline, et que la mort ou la désertion de ses chefs rendaient aussi incapable de résister que de faire une retraite.

Les Anglais disposèrent de la soubadie du Bengale en faveur de Meer-Jaffer, qui leur accorda en toute propriété un immense ter-

1757. ritoire, toutes les exemptions et toutes les faveurs auxquelles ils pouvaient prétendre.

Suraja-Doulak, abandonné de son armée, fuyait seul, sans secours, sans espérance; on lui montra une grotte écartée, dans laquelle vivait un saint faquir; le prince y cherche un asyle. Sa surprise fut extrême, quand il reconnut dans le prétendu saint un fripon, auquel autrefois il avait fait couper les deux oreilles. Le prince et le faquir se réconcilièrent au moyen d'un peu d'argent; mais pour en avoir davantage, le solitaire dénonça le fugitif à son vainqueur. Suraja fut pris et condamné à mort par Jaffer. Ses prières et ses sermens ne le sauvèrent pas; il eut la tête tranchée, après qu'on l'eut baigné dans le Gange.

LXIV. *Les Anglais attaquent les Français. Prise de Chandernagor.*

Les Anglais cessent alors de feindre vis-à-vis des Français. Leurs succès et de nouveaux renforts les avaient mis en état de donner la loi. Clive, gouverneur de Calcuta, attaque Chandernagor, le poste le plus important des Français dans l'Inde après Pondichéry, entrepôt immense de marchandises que Duval-Leyrit avait négligé d'approvision-

ner de munitions, sous la foi d'une insidieuse négociation pour la neutralité du Bengale. 1757.
La ville fut obligée de capituler le 23 mars; on trouva dans la place cent soixante pièces de canon, et dans les magasins des effets qui furent vendus environ trois millions. La prise de Chandernagor entraîna celle de tous les comptoirs français qui lui étaient subordonnés; elle mettait les Anglais en état de faire passer des hommes, de l'argent, des vivres et des vaisseaux sur la côte de Coromandel. La gloire qui rejaillissait sur eux de cette action brillante détachait pour longtemps les princes mogols de l'alliance des Français; elle leur assurait une supériorité territoriale qu'il était bien difficile de leur ravir. C'est sur les bords du Gange que Clive fit réellement la conquête de Coromandel et du Malabar.

Les traités politiques dans l'Indostan, comme en Europe, ne sont ordinairement observés par les princes qu'autant qu'il n'est pas de leur intérêt de les enfreindre. Meer-Jaffer, à peine affermi sur le trône de Maxadabad, était dégoûté d'un allié dont la conduite n'était pas moins altière que sa cupidité devenait exorbitante, insatiable. Les trésors de son prédécesseur ne suffisaient pas à rem-

plir les engagemens qu'on l'avait forcé de
1757. contracter. On remit à Calcuta dix-neuf millions deux cent mille livres en espèces: la lenteur des autres paiemens, les jalousies de cour, l'insolence des administrateurs anglais, les soupçons du nouveau souba et les intrigues de ses principaux officiers, produisirent une série si compliquée de disputes et d'altercations, qu'elles se terminèrent par une rupture ouverte; mais alors les affaires des Français étaient si désespérées dans l'Inde, qu'ils ne profitèrent pas de cette nouvelle révolution.

1758. LXV. *Lally envoyé aux Indes par la cour de France.*

La France s'était décidée trop tard à faire passer à Pondichéry des forces de terre et de mer; elles étaient commandées par le lieutenant-général Lally, rejetton d'une de ces familles qui se transplantèrent en France à la suite de l'infortuné Jacques II, roi d'Angleterre, et que sa fin tragique a rendu malheureusement célèbre. Le vice-amiral d'Aché commandait l'escadre.

On dit que Lally était d'un caractère indomptable, presque toujours en contradiction avec les circonstances; qu'il n'avait reçu de la nature aucune des qualités propres au

commandement ; que, dominé par une imagination sombre, impétueuse, irrégulière, ses discours et ses projets, ses projets et ses démarches formaient un contraste continuel ; qu'emporté, soupçonneux, jaloux, absolu à l'excès, il inspira une méfiance, un découragement universel ; il excita des haines indestructibles. On dit que ses opérations militaires, son administration civile, ses combinaisons politiques, tout se ressentait du désordre de ses idées ; mais on ne peut disconvenir qu'il fut obligé d'agir sur la côte, tantôt sans escadre, et tantôt avec une escadre inférieure à celle de ses ennemis. Quand il voulut entrer dans le pays, ses alliés refusèrent de le seconder ; ses troupes se mutinèrent faute de paye ; il gagna neuf batailles, prit dix places, et ne fut vaincu que par des forces absolument supérieures. 1758.

LXVI. *Situation des affaires de la compagnie française à l'arrivée de ce général.*

La direction de la compagnie des Indes à Paris avait chargé Lally de rechercher les causes des abus qui absorbaient tous les revenus de la compagnie, et de punir les délinquans. Les maux auxquels ce général

1758. devait remédier étaient le péculat, la désobéissance, la fourberie, le pillage, la lâcheté, la mutinerie. Ces abus étaient presque irréformables, et quand on aurait pu les déraciner, cette opération demandait le calme de la paix; elle ne pouvait pas être faite au milieu du bruit tumultueux des armes, dans un temps où, pour assurer des succès, il fallait ménager tous les esprits avec une grande souplesse. Lally, connu par sa haine envers les Anglais et par son courage, ne joignait pas à ses vertus guerrières la prudence, la modération nécessaire dans une commission aussi épineuse.

Il s'était figuré que Pondichéry était bien pourvu de tout, qu'il serait parfaitement secondé par les officiers de la compagnie, par les troupes, et surtout par son régiment irlandais qu'il menait avec lui. Toutes ses espérances furent déçues : point d'argent dans les caisses, peu de munitions de toute espèce, des particuliers riches, une colonie pauvre, nulle subordination.

Ces objets l'irritèrent et allumèrent dans son ame cette mauvaise humeur qui sied si mal à un chef et qui nuis toujours aux affaires. S'il ne fut pas concussionnaire, il montra indiscrettement une telle envie contre ceux

qui s'étaient enrichis, qu'il s'attira la haine publique. 1758.

La commission de Lally n'était pas populaire. Chargé de faire une enquête pour constater et punir les malversations, pouvait-il être accueilli de ceux auxquels cette recherche pouvait devenir préjudiciable ? Bientôt il apprit à ses dépens les dangers que court l'homme de bien qui veut arracher au méchant les dépouilles de son iniquité. Les ligues se formèrent de toute part pour rendre impossibles ou infructueuses les recherches qu'il voulait faire. Ceux qui devaient coopérer avec lui pour le bien du service, prirent de concert les moyens de le faire échouer, parce qu'ils voyaient leur ruine infaillible s'ils ne précipitaient pas la sienne.

Tout autre général venu d'Europe n'eût pas mieux réussi que Lally; il eût trouvé les mêmes vices intérieurs à combattre, et ne pouvait apporter les connaissances préliminaires sans lesquelles il est impossible de conduire avec succès des entreprises guerrières dans l'Indostan. Le seul Bussi, après la mort de Dupleix, pouvait être chargé de la guerre avec quelque apparence de réussite; il connaissait les princes du pays et les ressources qu'on pouvait en tirer. Les armées

1758. innombrables des Mogols se trouvaient souvent dispersées par une poignée d'Européens; mais les peuples favorisaient les alliés de leurs souverains, leurs fournissaient volontiers des subsistances; d'ailleurs, on trouvait dans les trésors des princes mogols des ressources indispensables dans un pays où la guerre était excessivement dispendieuse.

Lally, sans connaissance du local, avait trop mauvaise opinion des princes du pays pour tirer parti de leur assistance; il négligea même l'alliance du souba de Dékan, Salabet-Zind. Bussi était le seul homme capable de la conserver, dans un moment où la brillante expédition du Bengale tournait du côté de la Grande-Bretagne le cœur de tous les princes indous. Les rivalités qui s'élevèrent entre Lally, qui voulait être obéi, et Bussi, qui seul aurait commandé avec fruit dans ces contrées, furent une des causes de la décadence des Français; mais réduits à leurs seules forces, il leur était impossible de ne pas succomber sous les efforts d'une nation qui disposait des trésors de Coromandel, de Malabar et du Bengale.

L'escadre française qui portait le nouveau général, mouilla dans la rade de Pondichéry le 28 avril. Le vaisseau amiral fut salué de

coups de canons à boulets. Cette étrange méprise, ou cette méchanceté de quelques subalternes, fut d'un mauvais augure pour les matelots, toujours superstieux, et même pour Lally qui ne l'était pas. 1758.

Avant le commencement des hostilités, la compagnie possédait sur les côtes d'Orixa et de Coromandel, Masulipatnam, avec quatre provinces, entre la Chrisana et le Gange, un grand arrondissement autour de Pondichéry, un territoire à-peu-près égal à Karical; enfin l'île de Scheringan auprès du Tanjaour. Ces possessions formaient quatre masses : étant séparées les unes des autres, elles ne pouvaient s'étayer mutuellement que lorsqu'on était maître de la mer; mais comme les possessions des Anglais étaient également morcelées, on ne doit pas mettre cette disposition locale au nombre des causes des malheurs de la compagnie française.

LXVII. *Il commence ses opérations d'une manière brillante.*

Les Français débutaient d'une manière brillante : à peine Lally était débarqué, qu'il fait investir par d'Estaing le fort de Goudelour, avec deux bataillons du régiment de Lorraine, deux bataillons de celui de Lally,

1758. trois cens hommes des troupes de l'Inde, et deux mille Cipayes, tandis que la place est bloquée par l'escadre française, qui brûle sur la côte deux frégates britanniques qui n'avaient pas eu le temps de mettre à la voile.

Aussi-tôt que l'amiral Pocok fut informé du siége de Goudelour, il s'en approche avec son escadre, composée de sept vaisseaux, deux de soixante et quatorze, un de soixante-six, un de cinquante-quatre, un de cinquante et deux frégates. L'amiral français avait sous ses ordres douze vaisseaux, deux de soixante-quatorze, un de cinquante-huit, un de cinquante-quatre; les autres étaient des vaisseaux de la compagnie qui portaient cinquante canons. Les deux escadres furent en présence le 29 avril, vers les deux heures après midi, et se battirent jusqu'au soir avec un succès douteux. Les Anglais se retirèrent à la rade de Madras, et la garnison de Goudelour n'ayant plus d'espérance d'être secourue, se rendit prisonnière de guerre. La ville Noire fut abandonnée au pillage. Le butin qu'y firent les soldats fut évalué à quatre cent mille piastres.

LXVIII.

LXVIII. *Prise de Goudelour et de Saint-David par les Français.* 1758.

Le jour même de la prise de Goudelour, le général fait investir le fort Saint-David, regardé comme une des meilleures places de l'Inde, et situé à sept lieues de Pondichéry. La tranchée fut ouverte devant cette forteresse le 20 mai : à cette nouvelle, l'escadre anglaise se prépare à secourir la place assiégée. L'amiral français, affaibli du vaisseau *le Bien-Aimé*, de cinquante-huit canons, qui s'était perdu après le combat du 29 avril, s'était embossé à Pondichéry, et refusait de mettre à la voile, sous prétexte d'impuissance. Ce procédé eût contraint Lally à lever le siège de Saint-David ; le général est obligé de se rendre à Pondichéry et de forcer l'amiral à lever l'ancre, en donnant ordre à des grenadiers de l'arrêter s'il refusait de se porter devant le fort Saint-David. Peut-être Lally n'avait pas le droit d'en user aussi militairement ; mais il est certain que cette violence fut employée très-à-propos, puisqu'à peine l'escadre française était sortie de la rade de Pondichéry, que les Anglais, dont les vaisseaux n'étaient sans doute pas en état de combattre, reprirent le chemin de Ma-

dras. D'Aché jetta l'ancre dans la baye du
1758. fort Saint-David, et la garnison craignant un assaut, se rendit sur-le-champ prisonnière de guerre.

On trouva dans le fort cent quatre-vingt pièces d'artillerie, dix-huit mille trois cent soixante-sept boulets de fer, dix-huit cent de plomb, trois cent cinquante boulets ramés, deux mille grappes de raisins, deux cent vingt-six carcasses, sept cent dix fusils, deux mille sept cent vingt-six bombes, quatre cent quatorze sabres, quatre cent vingt-cinq bayonnettes, un baril de balles de plomb, deux cent soixante barils de cartouches, cent vingt-deux barils de poudre du pays, cinquante barils de poudre d'Europe, trente-deux de poudre de Bombai, cinquante-quatre affûts de campagne, quarante affûts de marine, et quarante-un chapons de mortiers.

Toutes ces munitions ne pouvaient être destinées à la défense de ce fort; les Anglais avaient sans doute en vue quelque expédition importante, en fesant un magasin si considérable. On trouva encore dans le fort cent quarante mille roupies en argent et des marchandises pour environ deux cent cinquante mille livres. Sept cent vingt Anglais et dix-sept cent Cipayes furent faits prisonniers.

Lally fit démolir cette forteresse, triste droit de la guerre, qui fut le principe de la destruction de Pondichéry. Une conquête était le prélude d'une autre. Le général français, maître du fort Saint-David, sans donner d'autre relâche à ses troupes qu'un séjour de trois jours à Porto-Novo, se porte sur Divicoté, place importante, bâtie à l'embouchure orientale du Caveri. Le terrein en est si bas, qu'on ne peut guère ouvrir la tranchée sans trouver l'eau à un pied de profondeur. Ses remparts sont très-bons, bâtis et garnis de bastions à des distances convenables. Un fossé, rempli des eaux du fleuve, l'environne, et quatre-vingt pièces de canons bordent ces ouvrages. 1758.

La garnison, frappée apparemment de la rapidité des conquêtes de Goudelour et de Saint-David, abandonne cette place pour se retirer dans l'intérieur du Tanjaour, à Trichenapaly. Cette retraite se fit avec tant de précipitation, que les Anglais n'enclouèrent pas même leurs canons. L'armée française trouva dans la place des grandes provisions de guerre et de bouche.

LXIX. *Il fallait alors assiéger Madras.*

Après la prise de ces trois villes, il fallait

1758. marcher droit à Madras. Les succès dont on venait de se couronner inspiraient aux troupes cette confiance qui prépare la victoire. La conquête de cette capitale effaçait aux yeux des princes mogols toutes celles que fesait Clive dans le Bengale : elle devait avoir les suites les plus brillantes. L'escadre de Walson, retenue dans le Gange par les opérations commencées sur les bords de ce fleuve, ne pouvait se réunir à temps à celle de Pocok, et cette dernière n'était pas redoutable. Lally voulait attaquer Madras. Il écrivait à Bussi, chargé de la défense des établissemens français entre la Chrisena et le Gange : « Dès que je serai maître de Madras, je me porte sur le Gange par mer ou par terre. Ma politique est dans ces mots : *Plus d'Anglais sur les côtes de Coromandel et de Bengale* ». Mais il ne put déterminer à cette expédition l'amiral d'Aché, sans le concours duquel elle était impraticable.

LXX. *Combat naval indécis entre les Français et les Anglais.*

Ce marin, qui se souvenait de la violence dont le général l'avait menacé, prétextant la nécessité d'aller au-devant des secours qu'il attendait de l'île de France, tourne le dos à

Madras et à Pondichéry pour établir sa croisière sur l'île de Ceylan. Cette désertion répandait l'alarme dans Pondichéry, que l'escadre de Pocok pouvait insulter. Le conseil dépêche une embarcation à l'amiral pour le sommer de protéger les établissemens français de la côte de Coromandel jusqu'au temps où le changement de mousson rendrait cette mer intenable pour lui et pour les Anglais. Rendu à Pondichéry, on lui propose de nouveau de marcher contre l'escadre anglaise; il s'obstine à rester dans la rade, pour ne pas compromettre, disait-il, le pavillon national. Les Anglais, prévenus du danger que courait Madras, et persuadés que le moyen de l'éviter était de paraître ne pas le craindre, envoient leur escadre à l'ouvert de la rade de Pondichéry. D'Aché est forcé de combattre le 3 août. Le feu et les manœuvres de l'escadre française prenaient le dessus, lorsque les Anglais, se voyant trop pressés, jettent sur le vaisseau amiral français et sur un autre vaisseau de la compagnie une si grande quantité d'artifices, que ces deux bâtimens se virent embrasés en un instant, et auraient sauté en l'air sans les prompts secours qu'on leur donna. 1758.

1758. LXXI. *L'amiral français abandonne la côte de Coromandel avant la mousson.*

Ce combat fut encore indécis. Les Anglais se rendirent à Madras, et les Français à Pondichéry. D'Aché ne se croit pas en sûreté dans cette rade. Sous prétexte d'aller au-devant de trois vaisseaux de ligne qu'on lui envoyait de France, il quitte Pondichéry six semaines avant la mousson, malgré les instances du général et du conseil. On lui représenta vainement que, dans la vue éloignée d'être utile à la colonie l'année suivante, il ne devait pas commencer par l'abandonner à des ennemis infatigables qui tenaient la mer depuis plusieurs années malgré les vents et les saisons. On lui représenta vainement que ces ennemis pouvaient, en son absence, exécuter une entreprise décisive qui rendrait le retour de son escadre superflu l'année suivante. D'Aché quitta Pondichéry, malgré les instances de la colonie, pour se rendre à l'Ile-de-France. Le siége de Madras devint pour lors impossible.

LXXII. *Expédition dans le Tanjaour sans succès.*

Lally, de concert avec le conseil de Pondichéry, voulant mettre tous les momens à profit, résolut de faire une incursion dans la

province de Tanjaour, voisine des établissemens français de Scheringhan et de Carical. 1758.

Raja-Zaeb, dépossédé de la nabadie du Carnate par Mohammet-Aly-Kan, était alors réfugié dans Pondichéry avec sa famille et les débris de sa fortune. On se flattait qu'en se rendant maître de la forte place de Trichenapali, située sur le Cavery, à dix lieues de la pagode de Scheringhan, on ferait reconnaître ce fils de Chanda-Zaeb en qualité de nabad dans ces contrées, et qu'on tirerait de cette révolution l'avantage de demander aux peuples des subsistances au nom du prince régnant. On se flattait encore de s'emparer d'un grand trésor que Mohammet-Aly-Kan conservait dans cette forteresse, regardée dans l'Indostan comme imprenable.

Pour réussir dans cette importante expédition, Lally ordonna à Bussi de venir le joindre avec une partie des troupes qu'il commandait, sans faire attention que par cette manœuvre il mettait à découvert Mazulipatnam, et les quatre provinces françaises entre la Chrisena et le Gange. Les commencemens de la campagne furent favorables aux Français. Le nabad, effrayé à l'approche de l'armée, offrait de fournir dix-sept millions, et de garder une exacte neutralité entre les

Français et les Anglais si on voulait ne pas
1758. le troubler dans la possession de ses états; déjà il avait fait passer au camp de Lally douze millions à compte de la somme promise, lorsque les Anglais, craignant les suites de la défection de ce prince, lui firent de si magnifiques promesses, que non-seulement ils le décidèrent à rompre le traité qu'il venait de signer, mais à faire prisonniers deux officiers envoyés auprès de lui par le général français pour mettre la dernière main à la négociation.

Lally se vengea de cette infidélité sur une petite ville appartenante à Mohammet-Aly-Kan; mais les Anglais avaient eu le temps de faire entrer dans Trichenapali les troupes et les munitions nécessaires pour soutenir un long siège que les Français s'obstinèrent imprudemment d'entreprendre. Les obstacles se multiplièrent bientôt. La saison pluvieuse fesant gonfler les eaux du Caveri, ce fleuve inondait les campagnes. L'armée française, composée d'environ six mille hommes, s'enfonçait dans des rizières boueuses. La retraite était presque impossible dans des campagnes inondées. Les Marattes, accoutumés à prendre constamment le parti qui dominait, s'étaient réunis, au nombre de trente mille hommes de

cavalerie, à deux mille Anglais et aux troupes de Mohammet-Aly-Kan, qu'on fesait monter à soixante mille hommes. Lally rentra dans Pondichéry dans les premiers jours de 1759; mais il perdit dans cette occasion la moitié de son armée, son artillerie, les effets de campement, et fut obligé d'abandonner Scheringhan et Divicoté. Depuis ce moment la fortune parut abandonner ce général. 1758.

LXXIII. *Les Anglais se rendent maîtres des établissemens français sur la côte d'Orixa.* 1759.

Clive, pour profiter de l'éloignement de Bussi, avait chargé le colonel Ford d'attaquer les établissemens français sur la côte d'Orixa. Ses succès furent aussi brillans qu'inattendus, à cause des obstacles innombrables qu'il avait à surmonter. Les Français n'avaient point de vaisseaux sur cette côte. Les Hollandais se présentèrent vainement pour la défendre : vainement aussi Lally avait envoyé au secours de Mazulipatnam Moracin, officier dans le civil et dans le militaire, homme de tête et de résolution, capable d'affronter la flotte anglaise et de lui échapper. Cet officier, membre du conseil de Pondichéry, partit avec cinq cents hommes; mais lorsqu'il arriva aux environs de Mazulipat-

nam, la ville avait capitulé. Moracin, au lieu
1759. de revenir à Pondichéry, s'enfonça dans la rivière d'Hughly, sur un vaisseau qui lui appartenait, pour faire la guerre à un prince indou qui devait de l'argent à la compagnie. Il perdit ses cinq cents hommes et son argent. Ce fut encore un échec irréparable. Le colonel Ford, maître de Mazulipatnam et des provinces d'Elour, de Chicacola, de Moutafanagar et de Ragimendri, reçoit ordre d'intercepter les Hollandais dans leur retour vers leur comptoir de Chinsura. Tous les soldats, au nombre de sept cents, furent faits prisonniers, et les navires devinrent la proie de l'escadre anglaise. Le nom de Clive fut alors porté par la renommée jusqu'à la cour d'Agra. L'empereur lui envoya un éléphant chargé de présens magnifiques, et une patente de nabab.

LXXIV. *Mort de l'empereur Allum-Gir. La ville d'Agra entièrement détruite. Furuk-Zir élu empereur.*

Allum Gir ne régnait plus dans cette ancienne capitale. Un détachement anglais, envoyé à son secours par Clive, avait en vain tenté de le protéger contre les Patanes. Vaincu dans les plaines de Buxar, il fut assas-

siné dans l'hermitage d'un derviche musulman. Ses domestiques l'avaient engagé à faire ce pélerinage pour appaiser la colère de Dieu, à laquelle la faiblesse attribue presque toujours les malheurs causés par la méchanceté ou l'ineptie. Il fut égorgé par les ordres de son grand-visir lorsqu'il se prosternait aux pieds du santon. Ce crime, précédé et suivi de mille autres crimes, n'arrêta pas les progrès des Patanes. Quoique Mirs-Abdalah fût reconnu souverain d'un pays d'une grande étendue, il pouvait à peine payer ses troupes : elles subsistaient presque continuellement de rapines. Il se présente sous les murs d'Agra, et demande une contribution à laquelle les citoyens, appauvris par quinze ans de rapines, ne purent satisfaire. Le désespoir leur mit les armes à la main. Abdalah tua et pilla pendant sept jours. La plupart des maisons d'Agra furent réduites en cendres. Cette ville, longue de dix-sept lieues, et peuplée de deux millions d'habitans, nagea dans le sang. Elle n'était pas à la fin de ses malheurs. Les Marattes accoururent pour partager la proie : ils combattirent Abdalah sur les ruines de la ville impériale. Ces voleurs chassèrent enfin ce voleur, et traitèrent Agra à leur tour avec une inhumanité presque égale à la sienne.

1759.

1759. Au milieu de ces convulsions sanglantes, les grands de l'état se réunirent avec les chefs des Patanes et des Marattes pour élire un empereur de la maison Tamerlane. Le choix tomba sur Schas-Gehan-Furuk-Zir, qui, n'ayant plus dans l'Indostan qu'une autorité précaire, était destiné aux plus bizarres aventures.

LXXV. *L'amiral d'Aché paraît sur la côte de Coromandel.*

D'Aché s'était remontré sur la côte de Coromandel à la mousson de 1759. Cet amiral, qui n'avait pas trouvé aux îles de France et de Bourbon les vivres et les autres munitions qui lui étaient nécessaires, s'en était pourvu chez les Hollandais du cap de Bonne-Espérance, ce qui retarda son retour dans les Indes. L'escadre française avait été renforcée de trois vaisseaux de ligne et de plusieurs de ceux de la compagnie, sous les ordres du chef d'escadre d'Aiguille.

LXXVI. *Combat naval entre les flottes française et anglaise, dont le succès est encore indécis.*

Avant que l'escadre française pût mouiller à Pondichéry, elle rencontra, le 10 septembre, les vaisseaux de l'amiral Pocok, au

nombre de neuf. Les Français étaient supérieurs de deux vaisseaux et de cent canons. 1759.
Pocok ne refusa pas cependant le combat, qui pouvait lui devenir fatal si l'amiral français eût déployé autant d'habileté et de courage que lui. D'Aché fait sa retraite en désordre, et mouille sous Pondichéry. A peine ancré dans la rade, une terreur panique s'empare de lui. On fait de sa part avec tant de précipitation le signal d'appareiller, qu'un des vaisseaux dont la mâture était brûlée n'avait pas le temps de se ragréer; il voulait le laisser en arrière.

Dans les deux combats donnés l'année précédente, d'Aché avait toujours publié que les Anglais vaincus se couronnaient de voiles pour fuir avec plus de vitesse; mais après ce dernier combat, il soutient aux députés du conseil de Pondichéry, envoyés vers lui pour l'engager à rester dans la rade, que son escadre est battue de manière à ne pouvoir plus tenir la mer. On l'assure que l'escadre anglaise est plus maltraitée encore, et moins en état de combattre de nouveau que la sienne; que, d'ailleurs, les intérêts de la compagnie exigent impérieusement qu'il fasse bonne contenance pour en imposer aux Indous, et que, pour les convaincre que les

1759. défendre la colonie? et, dans le choix, ne valait-il pas mieux sacrifier l'escadre pour sauver une colonie superbe, que d'abandonner cette colonie pour sauver quelques vaisseaux? La conduite que tint d'Aché est inexplicable. Il quitte brusquement Pondichéry, sous prétexte qu'il est bien informé que cette ville manquait des choses nécessaires aux opérations de son escadre, pendant qu'on lui offre toutes ces choses dans la protestation qui lui est signifiée. D'Aché veut justifier, dans ses mémoires, son évasion subite de Pondichéry, en parlant d'un projet qu'il avait formé sur Mazulipatnam. Il n'était donc pas si dénué de subsistances et de munitions? ses vaisseaux n'étaient donc pas si délabrés, puisqu'il pouvait prolonger sa campagne, courir les hasards d'une expédition qui devait lui prendre du temps, lui coûter des hommes, consumer ses vivres, et peut-être l'exposer à un nouveau combat qu'il disait n'être pas en état de soutenir?

D'Aché se réfugia à l'île de France. Il ne revint pas sur la côte de Coromandel à la mousson de 1760, soit qu'il crût sa présence nécessaire dans cette île pour la garantir d'une invasion dont les Anglais la menaçaient, dit-on, ou plutôt parce qu'il détestait

Lally,

Lally, et qu'il ne voulait pas contribuer à lui procurer des succès. 1759.

LXXVIII. *Réflexions sur le général Lally.*

Il résulte de l'amas effrayant des mémoires publiés pour et contre cet infortuné général, qu'il avait le commandement dur, despotique, et que par conséquent il était peu propre à gouverner une colonie éloignée, dont les intérêts étaient extrêmement croisés; et dans laquelle un commandant, désireux de faire le bien, devait déployer ce talent si rare de conduire les hommes sans blesser leurs passions, un esprit conciliateur, ferme sans dureté, souple sans faiblesse, fesant aimer le service à tous ceux qui devaient le faire, et sa personne à tout le monde. Lally avait été envoyé dans les Indes autant pour défendre la compagnie contre les ennemis domestiques, que pour étendre au dehors l'honneur des armes françaises. Les préposés de la compagnie, enrichis de ses dépouilles, n'ayant plus rien à espérer pour l'avenir, dans l'état de détresse où leurs rapines l'avaient réduite, ne pouvaient-ils pas desirer intérieurement de tomber entre les mains des Anglais, afin de couvrir leurs malversations particulières du désordre général qu'entraîne

une conquête? et quand ils n'auraient pas eu
1759. ce désir secret, devait-on s'attendre qu'ils seconderaient avec l'ardeur de l'enthousiasme un général qu'ils savaient avoir des ordres précis d'éclairer leur conduite présente et passée?

Lally eût été l'homme le plus conciliant, qu'on l'aurait haï; la dureté de son caractère provoquait le sentiment de la haine, quoique cette dureté tînt à la rigueur de la discipline militaire. A peine débarqué dans Pondichéry, il témoigna l'horreur la plus profonde pour la vénalité qui régnait autour de lui : supérieur aux vils artifices employés adroitement pour amonceler de grands trésors, il laissait voir son mépris pour ceux qui n'avaient pas d'autre objet : exact observateur des loix militaires, il exigeait dans tous une égale ponctualité. Il se brouilla irrévocablement avec le chef de l'armée navale au sujet des entreprises militaires. On a déjà observé qu'il donna ordre à des grenadiers d'arrêter l'amiral s'il refusait de se présenter avec son escadre devant le fort Saint-David, assiégé par l'armée française; procédé violent, quand même le général aurait eu le droit d'en user ainsi. Après avoir bravé l'amiral, qu'il devait ménager, il révolta contre lui tous les ordres

de la ville, le conseil, le militaire, la bourgeoisie. Le reproche dur et violent était sans cesse à sa bouche, et dans les lettres, souvent injurieuses, qu'il se permettait d'écrire. Aigri par les contradictions, il les tournait quelquefois en crimes. Alors, oubliant les égards, et même la décence, il devenait féroce; il outrageait également l'humanité et la nature. A toutes les horreurs que lui suggérait la rage, il ajoutait l'ironie amère, plus insultante encore et plus cruelle. 1759.

Mais ces procédés, dont la peinture est répétée jusqu'à la plus rebutante satiété dans les mémoires publiés contre Lally, dispensaient-ils d'Aché de revenir à Pondichéry avec son escadre, aussi-tôt que la mousson suivante lui permettrait de faire ce voyage? En vain, pour se disculper, il fait le tableau de l'ouragan du mois de janvier 1760, dont la violence réduisit l'île de France aux plus tristes extrémités; en vain objecte-t-il, pour colorer son inaction, les craintes du ministère de France pour l'île de Bourbon, et les avis secrets qu'il avait reçus d'un armement fait en Europe par les Anglais, qui menaçaient cette île: il était aisé de juger que ces craintes étaient sans vraisemblance; que les premiers efforts de l'ennemi se porteraient 1760.

1760. sur Pondichéry; que ce boulevart de toutes les possessions françaises au-delà du cap de Bonne-Espérance exigeait la plus urgente protection; et les craintes étant égales des deux côtés, il fallait courir où le danger était plus imminent.

D'ailleurs, ce qui déterminait d'Aché sans réplique à réparer ses dommages avec toute la promptitude possible, et à suivre les escadres anglaises sur la côte de Coromandel, c'est la famine, le plus cruel des fléaux, dont les îles de France et de Bourbon étaient menacées; ennemi invincible contre lequel la bravoure est en défaut. Desforges-Boucher, gouverneur des îles de France et de Bourbon, se servit en vain de ce motif puissant pour engager d'Aché à mettre à la voile. Cet amiral, après avoir vu la colonie protester à Pondichéry contre son départ, qui laissait la côte de Coromandel à la merci des ennemis de l'état, voit encore inutilement le conseil de l'île de France protester contre lui de ce que, par le séjour trop prolongé qu'il fesait dans cette île, il achevait de l'affamer; il voit ses propres officiers, et entr'autres, Ruis, capitaine de *l'Illustre*, joindre ses réclamations à celles des habitans; il voit le trouble, le désordre, les dissentions, l'effroi

qu'il cause à l'île de France ; il persiste à rester dans un endroit où l'on desire qu'il ne soit pas, parce que, loin d'y rendre service, les besoins de l'escadre augmentent les malheurs publics ; et il refuse de se porter dans un autre pays où l'on desirait qu'il restât, parce que son escadre en fesait la sûreté. 1760.

D'Aché convenait lui-même que son escadre était la dernière ressource sur laquelle on pouvait fonder l'espérance de conserver Pondichéry et les autres établissemens français dans la péninsule de l'Indostan, que la perte de Pondichéry entraînait pour les Français la perte de l'Inde ; cependant cette place est prise dans un moment où cette escadre, plus florissante que jamais, reste dans une entière inaction à quinze cents lieues de la côte de Coromandel. Daché avait peut-être des ordres précis de ne pas quitter l'île de France ; mais l'inflexible vérité de l'histoire oblige de prononcer que cette conduite fut la cause de la perte de Pondichéry.

LXXIX. *Situation des établissemens français dans l'Inde en 1760.*

Au commencement de 1760 les Anglais s'étaient emparés de tous les établissemens français dans le Bengale, sur la côte d'Orixa,

1760. depuis le Gange jusqu'à Masulipatnam ; et vers les bouches du Caveri, qui renfermaient Carical et Scheringham, il ne restait plus à la compagnie que la province qui environnait Pondichéry. Cet état de dénuement prêtait quelqu'augmentation de force à cette capitale, parce que dans son sein s'étaient réfugiés une partie des défenseurs des *pays* conquis par les Anglais. Lally, environné d'ennemis domestiques, accablé d'inquiétude, privé de forces maritimes, n'avait pas abandonné son projet d'assiéger Madras, et de chercher, dans la prise de cette ville, les ressources qui lui manquaient. Le siége d'une place maritime, sans être maître de la mer, était une de ces entreprises audacieuses que le succès seul pouvait justifier. On avait des troupes suffisantes, mais il fallait de l'argent pour les payer. Lally prie Bussi, dont les richesses étaient immenses, de lui prêter cinq millions. Bussi n'était pas assez patriote pour hasarder une somme si forte, remboursable sur des conquêtes si incertaines. Il est des circonstances où, si vous prêtez votre argent, vous vous faites un ennemi secret; refusez-le, vous avez un ennemi déclaré. L'indiscrétion de la demande et la dureté du refus firent naître entre ces deux officiers

généraux une aversion qui dégénéra en une haine irréconciliable, et qui ne servit pas à rétablir les affaires de la colonie. Le siége fut cependant entrepris. Quelques membres du conseil de Pondichéry prêtèrent environ quatre-vingt mille livres ; les fermiers des villages dépendans de Pondichéry avancèrent de l'argent ; le général y mit le sien et celui de ses amis. On fit des marches forcées ; on arriva devant Madras, qui ne s'attendait pas d'être attaqué. 1760.

LXXX. *Siège de Madras entrepris par les Français.*

Madras, capitale des établissemens anglais sur la côte de Coromandel, fut bâtie, dans le dix-septième siècle, par Guillaume Langhorne, sur les bords de la mer, à quinze lieues d'Arcate et à vingt-cinq lieues de Pondichéry. Cette ville, comme presque toutes celles qu'habitent les Européens dans l'Indostan, est divisée en ville blanche et en ville noire. La première, plus connue sous le nom de fort Saint-Georges, n'est habitée que par les Anglais ; elle n'eut pendant long-temps que de mauvaises fortifications ; mais alors elle était défendue par des ouvrages considérables. La ville noire, habitée par plus de cent mille hommes, Juifs, Arméniens,

1760. Maures ou Indous; était entièrement ouverte; ce n'a été qu'en 1767 que les Anglais l'ont entourée d'une bonne muraille et d'un large fossé plein d'eau.

La ville noire fut surprise et pillée. On conçoit tous les excès, toutes les horreurs où s'emporte, dans ces circonstances, le soldat, qui n'a plus de frein, et qui regarde comme son droit incontestable le meurtre, le viol, l'incendie, la rapine. Les officiers le continrent autant qu'ils le purent; mais ce qui arrêta les déprédations de la petite armée française, c'est qu'à peine entrés dans la ville noire, il fallut s'y défendre.

Les Anglais, revenus de leur première surprise, et ne voyant point arriver l'escadre française devant leur rade, sortent du fort Saint-Georges, et tombent sur les soldats qui pillaient la ville; ils eurent beaucoup de peine à se rallier. On se battit de rue en rue: maisons, jardins, temples chrétiens, indous et musulmans furent autant de champs de bataille, où les assaillans, chargés de butin, combattaient ceux qui venaient le leur arracher. Destaing accourt contre une troupe anglaise qui marchait dans la grande rue; le régiment de Lorraine, qu'il commandait, n'était pas encore assemblé. Destaing com-

battait presque seul et fut fait prisonnier : malheur qui lui en attira un plus grand, car étant de nouveau pris dans la suite par les Anglais et conduit dans la Grande-Bretagne, il fut plongé à Portsmouth dans un cachot ; traitement indigne de nos mœurs et de la générosité anglaise. 1760.

La prise de Destaing, au commencement du combat, pouvait entraîner la perte de l'armée française, qui, après avoir surpris la ville noire, était surprise à son tour. Lally rétablit l'ordre, non sans peine. Les Anglais furent repoussés jusqu'à un pont-levis où commençait le fort Saint-George. Crillon tua cinquante Anglais auprès de ce pont ; on y fit trente-trois prisonniers, et on resta maître de la ville noire.

Il restait à prendre le fort Saint-Georges, comme la Bourdonnaie l'avait pris pendant la dernière guerre. Cinq à six mille habitans de Pondichéry étaient accourus à cette expédition comme à une fête ; mais ils refusaient de prendre les armes pour en hâter la réussite. L'armée assaillante était composée de trois mille Français et autant de Cipayes ; le fort Saint-Georges était défendu par seize cents Anglais et deux mille cinq cents Cipayes. Les assiégeans n'avaient pour toute artillerie

1760. que vingt canons et dix mortiers ; on attendait en vain l'escadre de Daché, qui devait fournir un train d'artillerie plus considérable; mais ce qui nuisit singulièrement aux opérations du siège, fut le butin fait par le soldat au sac de la ville noire.

Le général écrivait de son camp devant le fort Saint-Georges, le 11 février : « *Si nous manquons Madras, comme je le crois, la principale raison à laquelle il faudra l'attribuer, est le pillage de 15 millions au moins, tant de dévasté que de répandu dans le soldat, et, j'ai honte de le dire, dans l'officier qui n'a pas craint de se servir de mon nom en chargeant des Cipayes de transporter à Pondichéry un butin que vous auriez dû arrêter, vu son immense quantité.* » On lit dans le journal de Bussi : « Le pillage immense que les troupes avaient fait dans la ville noire avait répandu parmi elles l'abondance ; de grands magasins de liqueurs fortes y entretenait l'ivrognerie et tous les maux dont elle est le germe. C'est une situation qu'il faut avoir vue : les travaux, et la garde de la tranchée étaient confiés à des hommes ivres. Le régiment de Lorraine fut exempt de cette contagion ; mais les autres corps s'y distinguèrent, le régiment de Lally se surpassa ;

de-là les scènes les plus honteuses et les plus destructives de la subordination et de la discipline. On vit des soldats se colleter avec leurs officiers, et mille autres actions semblables, dont le détail, renfermé dans les bornes de la vérité la plus exacte, paraîtrait une exagération monstrueuse. » 1760.

Lally, désespéré, écrivait : « L'enfer m'a vomi dans ce pays d'iniquité ; j'attends, comme Jonas, la baleine qui me recevra dans son ventre. » Ayant voulu rappeler les troupes à la discipline militaire, la désertion se met parmi elles : deux cents déserteurs passés en un jour chez les Anglais se montraient sur les remparts ; une bouteille de vin dans une main, une bourse dans l'autre, ils exhortaient leurs compagnons à les imiter.

Enfin une flotte est signalée en mer. Lally, qui ne doute pas que ce ne soit d'Aché, ordonne un assaut général. L'espérance commençait à renaître, lorsque six vaisseaux de guerre entrent dans la rade avec pavillon britannique ; c'était une division de la flotte de Bombai, qui apportait à Madras des renforts d'hommes et de munitions. A cette vue, l'officier qui commandait la tranchée la quitta ; il fallut lever le siége à la hâte, et se préparer

1760. à défendre Pondichéry, que les Anglais pouvaient bloquer à chaque instant.

LXXXI. *Meer-Jaffer, souba du Bengale, détrôné par les Anglais, et remplacé par Cossim-Aly-Kan.*

Les Anglais, maîtres par le sort des armes d'une partie du Bengale, et persuadés que la reconnaissance de Meer-Jaffer leur devait soumettre le reste de cette vaste région, déployaient déjà ce système destructeur, cette politique machiavéliste dont ils abusèrent dans la suite pour opérer la ruine entière de ce malheureux pays. Meer-Jaffer fesait de secrets efforts pour recouvrer l'indépendance que le conseil de Calcuta lui avait ravie. Les Anglais, enivrés par leurs succès extraordinaires et par les torrens de richesses qui coulaient incessamment vers eux, ne mettaient plus de bornes à leurs spéculations et à leur insatiable cupidité; leur esprit paraissait perpétuellement occupé des moyens d'augmenter leurs possessions. On accusait le souba du Bengale d'ingratitude envers ses bienfaiteurs, parce que les serviteurs de la compagnie n'étaient pas constamment préférés à ses propres compatriotes pour remplir toutes les places lucratives. Le comité secret de Calcuta résolut d'opérer une

nouvelle révolution; Cossin-Aly-Kan fut choisi par eux pour succéder à la soubadie. 1760.
Ce prince avait épousé la fille de Meer-Jaffer; on lui fit aisément promettre tout ce qu'on desirait de lui. Meer-Jaffer, sans défiance, fut arrêté à Maxadabad dans son propre palais. Les Anglais avaient inspiré un si grand effroi, que quoiqu'ils ne fussent pas quinze cents dans la ville, personne ne prit les armes en faveur du souba détrôné. Cossin-Aly-Kan s'assit aussi tranquillement sur le trône, que s'il y avait succédé par la mort de son père. On publia que Jaffer n'avait aucunes des qualités propres à gouverner un empire; on exposa les écarts de sa vie privée; on noircit son caractère par les libelles les plus infâmes. Cependant les Anglais se refusèrent à le livrer à la mort; ils le tinrent enfermé pour s'en servir au besoin, et leur pouvoir désormais affermi dans le Bengale, les forces de terre et de mer furent réunies à celles de Madras pour faire le siège de Pondichéry.

LXXXII. *Lally ramène son armée à Pondichéry.*

Lally avait ramené ses troupes découragées aux environs de Pondichéry, plus découragé encore; il y trouva des ennemis domestiques qui lui voulaient autant de mal que les

Anglais pouvaient lui en faire. On l'accablait
1760. de reproches, de lettres anonymes, de satyres de toute espèce. L'état violent dans lequel se trouva ce général le jetta dans une maladie opiniâtre; et au lieu de consolation on lui insultait encore : les placards les plus outrageans se trouvaient tous les jours affichés à la porte de sa maison. Ces outrages fesaient sur lui une impression si profonde, que les organes de son cerveau en parurent quelquefois dérangés; la colère et l'inquiétude produisent souvent ces tristes effets. Raja-Zaëb était alors dans Pondichéry; ce prince ayant vu plusieurs fois sur son lit le général français, absolument nud, chantant la messe et des pseaumes, demandait si c'était l'usage en France que le roi choisit un fou pour son représentant.

Le mécontentement et les murmures passèrent bientôt des officiers civils aux troupes qui couvraient Pondichéry; elles se revoltèrent. Ce ne fut point une de ces séditions qui commencent sans objets et finissent de même : donnez-nous, disaient les soldats, du pain et notre solde, ou nous passons chez les Anglais. Les soldats en corps écrivirent au général qu'ils attendraient quatre jours, et qu'au bout de ce terme, toutes leurs

ressources étant épuisées, ils se donneraient à Pigot, gouverneur de Madras. On a prétendu que cette revolte fut fomentée par un jésuite, nommé Saint-Estevan, jaloux de son supérieur le père Lavaur, qui, de son côté, trahissait le général Lally, autant que Saint-Estevan les trahissait tous deux. 1760.

LXXXIII. *Cette ville est assiégée par les Anglais.*

Il fallut trouver de l'argent : le directeur de la monnaie donna le peu qui lui restait de matières d'or et d'argent ; Lally avança 90 mille francs, Crillon prêta 4 mille roupies, Gadeville autant. La revolte fut appaisée ; mais le soldat ne montrait aucune bonne volonté. La cavalerie se revolta encore quelque temps après ; le général la ramena à son devoir en sacrifiant le peu d'argent qui lui restait. Enfin il fallut se renfermer dans Pondichéry, assiégé par une armée anglaise de quinze mille hommes, et par les flottes réunies des amiraux Pocok et Walson, composées de seize vaisseaux de ligne.

Pondichéry, dans une circonférence d'une lieue, renfermait soixante et dix mille habitans ; quatre mille étaient Européens ou métis ; on y comptait environ dix mille Mogols mahomettans ; le reste était des Indous, dont

1760. quinze mille professaient le christianisme, et tous les autres la religion des brames. Trois aldées ou villages dépendans de la place, et bâtis en-deçà de la haye des limites, pouvaient contenir dix mille ames; les rues de la ville, la plupart fort larges et toutes tirées au cordeau, étaieut bordées de deux rangs d'arbres, dont l'ombrage répandait une fraîcheur bien précieuse sous ce climat brûlant; une mosquée, deux pagodes, deux églises chrétiennes et le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de la péninsule, étaient des monumens publics dignes d'attention.

On avait construit en 1740 une petite citadelle, devenue inutile depuis qu'il avait été permis de bâtir des maisons tout autour; pour remplacer ce moyen de défense, trois côtés de la place avaient été fortifiés par un rempart, des fossés, des bastions et un glacis imparfait en quelques endroits; la rade, qui formait le quatrième côté, était défendue par des batteries judicieusement placées. La ville, privée de port, comme toutes celles que les Européens ont bâties sur la côte de Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade plus commode; les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du

du canon de la place. Cet avantage lui était alors inutile, la ville n'avait aucun vaisseau pour sa défense. 1760.

Le territoire de Pondichéry, qui a trois lieues de longueur sur une lieue de largeur, n'est qu'un sable stérile au bord de la mer; mais à quelque distance dans les terres, il est propre à la culture du ris, des légumes et d'une racine nommée *chayaver*, qui sert aux couleurs. Deux faibles rivières qui traversent le pays, inutiles à la navigation, fournissent des eaux excellentes pour les teintures, et sur-tout pour le bleu. A trois milles de la place s'élèvent, à cent toises au-dessus du niveau de la mer, des côteaux verdoyans qui servent de guide aux navigateurs, à sept ou huit lieues de distance; avantage inestimable sur une côte généralement basse. A l'extrémité de cette hauteur, un étang d'une vaste étendue, creusé depuis plusieurs siècles, rassemble les eaux courantes dans la saison pluvieuse, et après avoir rafraîchi et fertilisé un grand territoire, forme un ruisseau qui arrose les environs de Pondichéry.

La banlieue de la ville était autrefois entourée d'une forte haye vive, appelée *la haye des limites*; elle était pour Pondichéry une

1760. seconde fortification. Le grand nombre des habitans y pouvait causer une famine pendant le siège. Le général proposa, à l'approche des Anglais, de faire sortir les bouches inutiles; mais comment chasser soixante mille habitans? ils auraient peut-être mis le feu à la ville : ce projet fut abandonné, comme impraticable. Bientôt la place fut resserrée si étroitement, que les vivres commencèrent à y manquer. Lally, résolu de ne se rendre qu'à l'extrémité, ayant publié une proclamation qui défendait, sous peine de la vie, de parler de capitulation, fut forcé par la disette de rechercher dans les maisons particulières le peu de superflu qu'on y pouvait trouver, pour fournir aux troupes une subsistance nécessaire.

Ceux qui furent chargés de ce fâcheux détail n'en usèrent peut-être pas avec assez de ménagement chez les principaux habitans; on criait à l'inhumanité, à la tyrannie; les cœurs, déjà ulcérés, s'aigrirent davantage; Dubois, intendant de l'armée, qui présidait à cette mesure, alors indispensable, devint l'objet de l'exécration publique.

Lally, pour faire croire aux ennemis, maîtres de la rade, que la garnison était très-nombreuse et en bon état, voulut se

servir d'une ruse assez ordinaire à la guerre; il commanda une revue générale sous les murs de la ville, du côté de la mer, et ordonna que tous les employés de la compagnie y parussent en uniforme. Le conseil de Pondichéry fit déclarer au général que cet ordre ne serait pas exécuté, parce que les employés de la compagnie ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de Duval-Leyrit, gouverneur de Pondichéry, établi par les directeurs de France. Dans cette circonstance où le choc des différentes autorités pouvait nuire à l'intérêt général, Lally défendit au conseil de Pondichéry de s'assembler sans une expresse autorisation de sa part. 1760.

Cependant la place était étroitement bloquée depuis neuf mois; la famine dominait au milieu des dissentions civiles, et menaçait de faire bientôt de Pondichéry un vaste tombeau. Le soldat était réduit à quatre onces de riz par jour pour toute nourriture, et à la veille d'en manquer entièrement. Le général assemble un conseil mixte du civil et du militaire pour discuter les moyens d'obtenir une capitulation tolérable pour la ville et pour la colonie. Le conseil répond par un refus formel de s'assembler à la voix de son général. *Vous nous avez cassés*, disaient les 1761.

1761. membres du tribunal, *nous ne sommes plus rien.* — Je ne vous ai pas cassé, *répliquait le général*; je vous ai défendu de vous assembler sans ma permission; je vous commande aujourd'hui, au nom du salut public, de former un conseil mixte pour tenter d'adoucir le sort de la colonie et le vôtre. Le conseil répond, par cette sommation, qu'il *fait* signifier à Lally : Nous vous sommons, au nom des habitans et au nôtre, de demander à l'instant une suspension d'armes à sir Cootes, et nous vous rendons responsables de tous les malheurs que des délais hors de saison pourraient occasionner.

Le général assemble le conseil de guerre, qui conclut à se rendre prisonnier de guerre, suivant les cartels établis entre les deux nations. Le général anglais voulait avoir la ville à discrétion : il savait parfaitement que la famine la réduirait à cette affreuse loi. A peine jetta-t-il les yeux sur les articles que Lally lui envoya par une députation nombreuse; il donna les siens en ces termes:

Le colonel Cootes veut que les Français se rendent prisonniers de guerre, pour être traités comme il conviendra, aux intérêts du roi son maître; on aura pour eux toute l'indulgence qu'exige l'humanité; il enverra

demain, entre huit et neuf heures, les grenadiers de son régiment, prendre possession de la porte Vilnour. Après-demain, à la même heure, il prendra possession de la porte St-Louis. La mère et les sœurs de Raja-Zaëb, réfugiées à Pondichéry, seront escortées à Madras; on aura d'elles tout le soin possible, et on ne les livrera pas à leurs ennemis. Fait à notre quartier-général, près de Pondichéry, le 15 janvier 1761.

On périssait de faim dans Pondichéry; il fallut se soumettre aux ordres du colonel Cootes. Il y avait cependant un autre parti; c'était que tous les hommes en état de porter les armes, exécutant une sortie générale, vinssent chercher dans les lignes anglaises une mort honorable, ou forcer leurs ennemis, par cette vigoureuse démarche, à leur accorder une autre capitulation; mais presque toute la garnison avait péri en défendant la place; il ne restait que des malades ou des blessés; les bourgeois efféminés qui avaient refusé de monter une simple garde de parade pour en imposer aux assiégeans, ne voulaient pas exposer leur vie pour sauver leur patrie.

1761. LXXXIV. *Prise et destruction de Pondichéry.*

Pigot, gouverneur de Madras pour la compagnie anglaise, donna ordre aux habitans de Pondichéry de sortir de la ville dans trois mois, et d'emporter leurs effets. Ils se plaignirent vainement de ce procédé inhumain; les Anglais répondirent qu'ils feraient de Pondichéry ce que les Mogols avaient fait de Calcuta, et ce que les Français avaient fait de Saint-David, qu'ils avaient pris et rasé deux ans auparavant. Pondichéry, livré aux flammes, fut changé en un monceau de ruines.

LXXXV. *Le général Lally repasse en Europe; il est enfermé à la Bastille.*

Accablé par le chagrin et par la maladie, Lally ne put obtenir qu'on différât son transport en Angleterre; il fut mené par force à bord d'un vaisseau marchand, dont le capitaine le traita avec dureté pendant le voyage. Arrivé à Londres, il obtint de l'amirauté la permission de passer en France; la plupart de ses ennemis eurent la même faveur. Ce général vint à Paris, précédé de plaintes de toutes les espèces. Le conseil de Pondichéry en corps présenta requête au contrôleur-général contre Lally. On disait dans cette

requête : « Ce n'est point le desir de venger » nos injures personnelles qui nous anime, » c'est la force de la vérité, c'est le senti- » ment pur de nos consciences, c'est le cri » général de la colonie ». Lally, témoin de ces clameurs, offre de se rendre à la Bastille. Il dit au ministre de la guerre Choiseul : J'apporte ici ma tête et mon innocence. L'ordre qu'il sollicite lui-même est expédié; on l'enferma dans la même chambre qu'avait occupé la Bourdonnaye dans ce funeste château. 1761.

LXXXVI. *On lui fait son procès.*

Il s'agissait de savoir quels juges on donnerait à ce général. Un conseil de guerre semblait le tribunal le plus convenable; mais les ennemis de l'accusé disaient hautement qu'une telle cour de justice, composée des camarades de Lally, l'acquitterait infailliblement, quoiqu'il fût coupable; d'ailleurs, on lui imputait des malversations, des concussions, des crimes de péculat, dont les militaires ne sont pas juges. Ce procès était si compliqué, il fallait entendre tant de témoins, que le prisonnier resta quinze mois à la Bastille sans être interrogé, et peut-être sans savoir devant quel tribunal il devait répondre.

Louis XV, par lettres-patentes, ayant
1764. renvoyé à la grand'chambre et à la tournelle du parlement de Paris *la connaissance de tous les délits commis dans l'Inde, pour être le procès fait aux auteurs desdits délits*, le procureur général rendit plainte contre Lally de vexations, de concussion, de trahison et de crime de lèze-majesté. On assure que le jésuite Lavaur, supérieur des missions de Pondichéry, mourut alors à Paris, et qu'on trouva chez lui douze cent cinquante mille livres en or, en diamans, en lettres-de-change, et deux mémoires sur les affaires de l'Inde, l'un en faveur de Lally, et l'autre qui chargeait ce général de toutes sortes de crimes. De ce couteau à double lame, les ennemis de Lally portèrent au procureur-général celle qui blessait l'accusé.

Le parlement renvoya la procédure au Châtelet en première instance; Lally étant accusé de crime de lèze-majesté, il ne lui fut point accordé de conseil, suivant la bisarre jurisprudence alors observée en France. Réduit à se défendre lui-même, la passion tint quelquefois la plume lorsqu'il écrivait. Ses mémoires irritèrent ses anciens adversaires et lui en firent de nouveaux. Il reprochait à d'Aché d'avoir été la véritable cause de la

perte de l'Inde, en quittant Pondichéry avant la mousson de 1759, et en n'y revenant pas à celle de 1760. Il est certain que si cet amiral s'était rendu à la côte de Coromandel en 1760 avec son escadre, renforcée de trois vaisseaux de ligne venus d'Europe, non-seulement il eût prévenu cette destruction, mais Madras aurait été soumis aux armes françaises; elles auraient repris la supériorité qu'elles avaient quelques années auparavant dans la péninsule de l'Inde. 1761.

Lally fesait des reproches sanglans au maréchal-de-camp Soupire, qui déposa contre lui avec une modération aussi estimable qu'elle était rare. Il força sur-tout Bussi à lui faire une réponse aussi mortifiante que bien écrite. Tous les hommes impartiaux virent avec douleur deux braves soldats, tels que Lally et Bussi, tous deux d'une valeur éprouvée, et qui cent fois avaient prodigué leur vie dans les batailles, affecter de se soupçonner l'un l'autre d'avoir manqué de courage.

Il ne parait pas que Lally eût trahi sa patrie. Si ce général eût été d'intelligence avec les Anglais, s'il leur eût vendu Pondichéry, il serait resté parmi eux et n'aurait pas affronté en France la fureur de ses ennemis, qu'il

savait être puissans et déchaînés contre lui.
1761. Pour le crime de péculat, il ne pouvait pas en être coupable, puisqu'il ne fut jamais chargé des finances publiques, mais des duretés, des abus de pouvoir, des oppressions particulières : les juges en virent beaucoup dans les dépositions unanimes des ennemis de l'accusé.

LXXXVII. *Jugement et supplice de ce général.*

Lally fut condamné à perdre la tête comme duement atteint d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état, et de la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité, vexations et exa*ctions.* Quand cet arrêt lui fut prononcé, l'excès de son indignation fut égal à celui de sa surprise. Il s'emporta contre ses juges, comme il s'était emporté contre ses accusateurs ; et tenant à la main un compas, dont il se servait dans sa prison à tracer des cartes géographiques, il s'en frappa vers le cœur ; le coup ne pénétra pas assez avant pour lui ôter la vie. Réservé à la perdre sur un échafaud, on le traîna, par ordre du rapporteur, dans un tombereau, ayant dans la bouche un large bâillon, qui, débordant sur ses lèvres, et défigurant son visage, formait un spectacle hideux.

Cet arrêt fut d'abord reçu avec transport; il parut ensuite bien rigoureux, lorsque la vengeance de ceux qui l'avaient sollicité s'éteignant, laissa percer l'équité avec la commisération. On plaignit le funeste sort d'un général, implacable ennemi des Anglais qui les brava toujours, couvert de blessures, reçues en divers combats donnés contre eux en Europe, qui, pendant une mission de trois ans dans les Indes, avait livré neuf batailles, pris dix villes, qui, réduit à sept cents hommes contre quinze mille hommes de troupes de terre, et seize vaisseaux de ligne, sans un seul bateau pour la défense, avait soutenu un investissement de neuf mois, et ne s'était rendu que lorsqu'il ne lui restait plus de nourriture pour sa garnison, exténuée par la fatigue et les besoins. 1761.

LXXXVIII. *Possessions qui furent rendues aux Français à la paix.* 1762.

Le retour de la paix vint consolider les avantages que les Anglais devaient moins à leur valeur qu'aux fautes de leurs ennemis. Ils leur rendirent dans le Bengale la ville de Chandernagor, à condition que les fortifications n'en seraient pas relevées; et que la compagnie française n'entretiendrait aucune

1762 force armée sur les bords du Gange. Cette ville, qui comptait avant la guerre soixante mille habitans dans son enceinte, étant devenue entièrement ouverte, avait perdu, avec son importance, sa population et ses richesses. A ce malheur, résultant d'une situation précaire, se joignirent bientôt des vexations de tous les genres. Les Anglais, maîtres du pays, se portaient contre les Français aux excès les plus criants; ils insultaient leurs magasins, enlevaient les ouvriers qui leur convenaient; ils déchiraient sur les métiers même les toiles destinées aux Français; ils ordonnèrent que les manufactures du Bengale ne travailleraient que pour la Grande-Bretagne durant les trois mois de l'année les plus favorables; que les cargaisons britanniques seraient complettées avant qu'on pût rien détourner des ateliers pour être vendu aux autres nations européennes établies sur la côte. Le projet formé par les Français et les Hollandais réunis, de faire un dénombrement exact de tisserands, et de se contenter ensemble de la moitié, tandis que les Anglais jouiraient seuls du reste, fut rejetté avec mépris par ce peuple ambitieux. Il poussa même ses prétentions jusqu'à vouloir que ses facteurs pussent acheter dans

Chandernagor même, et il fallut se soumettre à cette dure loi, pour ne pas se voir exclus de tous les marchés du Bengale. 1762.

Les Français étaient un peu moins gênés sur la côte de Coromandel; abandonnant Raja-Zaëb, ils reconnaissaient pour nabad du Carnate Mohammet-Aly-Kan, protégé des Anglais. Salabet-Zind, souba du Dékan, révoquait la concession faite à la compagnie française des quatre provinces d'Elour, Moustafanagar, Chicacola et Ragimendri, et ces établissemens passaient dans les mains des Anglais A ces conditions, ils rendaient à la France Pondichéry, Carical, Yanaum, et un comptoir dans Mazulipatnam.

Yanaum, dans la province de Ragimendri, n'a point de territoire. Cette ville est située près de l'embouchure orientale du Godaveri; elle fut autrefois florissante, parce que la fabrication des belles toiles est considérable dans son voisinage; quelques expériences heureuses prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y serait lucratif, si les Anglais, maîtres du pays, ne gênaient pas les opérations des négocians étrangers. Cette concurrence est bien plus funeste à Masulipatnam. La France, réduite dans cette ville,

1762. conquise par Dupleix, au comptoir qu'elle y occupait avant 1749, ne pouvait pas négocier de pair avec les Anglais, auxquels il fallait payer des droits d'entrée et de sortie, et qui obtenaient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la souveraineté.

L'établissement de Karical avait plus de valeur. Le territoire de cette ville, bâtie sur un des bras du Caveri, avait été considérablement augmenté sous le gouvernement de Dupleix. Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1760, et firent sauter les fortifications; ils restituèrent la ville à la paix, mais entièrement démantelée et réduite à son ancien territoire de quatre lieues et demie de circonférence, de quinze aldées qui le couvrent; la seule digne d'attention est Tiranoul-Ragenpatan, qui ne contient pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique et on y peint des perses d'une valeur médiocre, mais convenables pour Batavia et les Philippines. Les Banians et les Mogols y tiennent des petits bâtimens, avec lesquels ils font le cabotage et le commerce de Ceylan.

La ville de Pondichéry, autrefois une des plus florissantes cités des Indes, et dont les fortifications étaient admirées par les princes du pays, n'existait plus. Les Anglais n'en

restituèrent que le local ; mais l'avantage de ce local décida le gouvernement de Paris à rebâtir la ville, pour en faire de nouveau le centre de son commerce sur la côte de Coromandel. 1762.

La France n'était pas mieux partagée dans le Malabar ; elle possédait sur cette côte, depuis 1722, la ville de Mahé, à l'embouchure de la rivière qui porte le même nom. A l'aide de six mille Indous, les Français cultivaient sur ces bords une assez grande quantité de poivriers, lorsque les Anglais se rendirent maîtres du fort en 1760. L'esprit de destruction qu'ils avaient déployé dans leurs autres conquêtes, les suivit sur la côte de Malabar. Leur projet était de détruire toutes les maisons de Mahé et d'en disperser les habitans. Heyder-Aly-Kan réussit, avec beaucoup de peine, à leur faire changer de résolution. Tout fut sauvé, excepté les fortifications qui furent culbutées. En rentrant dans leur comptoir à la paix, les Français trouvèrent les choses telles à-peu-près qu'ils les avaient laissées ; mais la ville, absolument ouverte, était exposée aux insultes. La plupart des Indous abandonnèrent la colonie pour se retirer dans le voisinage, chez les Anglais de Tallichéry.

1762. LXXXIX. *Avantages de la compagnie anglaise à cette époque.*

Non-seulement l'Angleterre, à l'époque du traité de Paris, avait sur les Français l'avantage inestimable d'être solidement établie sur toutes les côtes de l'Indostan, tandis que les comptoirs français morcelés, sans force au-dedans, sans consistance au dehors, ne fesaient de négoce que celui qu'il plaisait aux Anglais de leur abandonner; mais cette puissance conservait sur ces mers une escadre formidable qui entretenait les peuples dans l'idée que la marine française étant absolument détruite, celle d'Angleterre était désormais la seule qui donnât des loix à l'Univers; de-là les dégoûts et les humiliations qu'éprouvèrent les marchands français; de-là l'obligation où l'on fut d'acheter des toiles de la seconde main des Anglais, qui les vendaient plus cher et de plus mauvaise qualité; de-là enfin les malheurs qui entraînèrent quelques années après l'anéantissement de la compagnie française des Indes.

La ruine des forces militaires de France dans l'Indostan avait forcé un grand nombre d'officiers et de soldats à s'enrôler sous les drapeaux des princes du pays. Heyder-Aly-Kan

Kan recueillit la majorité de ces hommes, extrêmement précieux dans un empire où les principes de la tactique étaient presque inconnus : ce qui restait de cavalerie, les ouvriers de l'arsenal de Pondichéry passèrent à son service ; dès-lors ce prince se vit en état de jouer un rôle principal sur la côte de Malabar. 1762.

XC. *Étendue des possessions d'Heyder-Aly-Kan en 1763.* 1763.

L'éloignement et la difficulté des chemins ne l'avaient pas empêché d'envoyer des secours au général Lally. Ils auraient contribué à faire lever le siège de Pondichéry si les flottes françaises se fussent montrées en même temps sur la côte. Devenus inutiles, Moctum-Zaëb, beau-frère d'Heyder, et Hussein, qui commandaient ces forces, emmenèrent avec eux une partie de la cavalerie française qui n'avait pas pu rentrer dans la ville assiégée.

XCI. *Ce prince est attaqué par le raja de Maissour.*

Les états d'Heyder-Aly-Kan ne s'étendaient alors que des environs de Mahé à l'embouchure d'une petite rivière qui coulait à quatre lieues au-dessus de Banguelor ; leur longueur

1763. était d'environ cinquante lieues sur la côte; mais les montagnes qui les resserraient ne leur laissaient qu'une largeur moyenne de quinze lieues. Nand-Raja, qui avait gouverné le Maissour pendant la minorité de son neveu, s'était voué à la retraite depuis que ce prince, ayant voulu gouverner par lui-même, avait choisi pour son grand-visir un brame, nommé Carnerou, dont l'ambition fesait le principal mérite. Maître de l'esprit du jeune raja, il l'avait aisément persuadé que son autorité ne serait jamais affermie tant qu'Heyder-Aly-Kan aurait des possesions considérables sur les côtes de son royaume. L'absence d'une partie des troupes de ce prince, qui s'étaient portées dans le Carnate, au secours de Pondichéry, semblait offrir une occasion favorable de s'emparer de Banguelor, où s'était enfermé Heyder-Aly-Kan avec sa famille. Un traité fut fait secrettement avec les Marattes, qui, moyennant une somme considérable, promirent de se rendre devant Banguelor, au nombre de trente mille combattans. A la nouvelle de ces projets hostiles, le vieux Nand-Raja, sortant de sa retraite, se rendit vainement à la cour pour avertir son neveu que cette entreprise lui serait funeste. Ses conseils, dictés par l'expérience, furent mé-

prisés par une jeunesse présomptueuse, ou peut-être que le génie qui préside aux empires avait marqué l'instant d'une révolution dans les provinces de Maissour et de Canara. 1763.

Le siège de Banguelor, entrepris avec allégresse les premiers jours de 1761, fut bientôt arrêté par les difficultés qui se présentaient. La garnison n'était pas nombreuse; mais on y comptait d'excellens canonniers, qui fesaient d'étranges ravages parmi les assiégeans. La saison des pluies qui survint, inondant les environs de la place, en rendit les approches plus difficiles. Cependant Moctum-Zaëb revenait de Pondichéry avec un corps de dix mille hommes, et trois cents cavaliers français qui valaient une armée entière. Cette troupe grossissait tous les jours par un grand nombre de réfugiés français qui abandonnaient leurs foyers occupés par les Anglais. Moctum-Zaëb avait sous ses ordres, au mois de décembre, trois mille hommes d'infanterie française et cinq cents hommes de cavalerie. Avec ces forces, les Marattes, déjà ennuyés de la longueur de la guerre, furent bientôt dissipés, et Heyder-Aly-Kan, maître de la campagne, fit tomber sur la tête de ses ennemis les maux dont ils voulaient l'écraser.

1763. XCII. *Heyder s'empare de Siringa-Patnam ; il est proclamé sultan de Maissour et de Canara.*

Siringa-Patnam, où le roi de Maissour fesait sa résidence, fut enlevé d'assaut. Heyder-Aly-Kan regardait déjà les habitans de cette ville comme ses sujets : il arrêta la fureur de son armée, qui voulait piller leurs maisons. Le roi, privé du trône, finit ses jours dans la captivité. Carnerou avait été pris les armes à la main ; le vainqueur le fit juger par les brames. Il fut condamné à mort pour avoir appelé dans le royaume les ennemis de l'état. Heyder commua la peine capitale en celle d'être enfermé dans une cage de fer suspendue dans le marché de Banguelor. On la voit encore aujourd'hui avec les ossemens de ce malheureux, qui vécut deux ans dans cette cage, exposé aux insultes du peuple.

Après ce succès, le cours des victoires d'Heyder fut rapide : la terreur de ses armes rendit son alliance digne de la recherche de toutes les puissances de l'Indostan. Il augmenta ses possessions autant par la sagesse des ses traités que par ses exploits militaires; et à la fin de 1763, son empire s'étendait, du sud au nord, l'espace de cent cinquante lieues, du cap de Comorin à la rivière de

Goa, sur une largeur de cinquante lieues de l'est à l'ouest. Les Anglais eux mêmes furent obligés de le reconnaître en qualité de sultan de Maissour et de Canara, pour éviter qu'il attaquât leur comptoir de Taticheri, situé sur les côtes de ses états. 1763.

XCIII. *La compagnie anglaise devient souveraine du Bengale.* 1764.

La compagnie anglaise dominait alors sans rivale sur les mers d'Orixa, de Coromandel et de Malabar; mais sur les bords du Gange, sa prospérité prenait un caractère imposant. Le phénomène historique le plus extraordinaire se préparait; une compagnie de marchands, sans abandonner ses spéculations commerciales, allait devenir souveraine d'un vaste empire.

Cossin-Aly-Kan, que Clive et le conseil de Calcuta avaient établi souba du Bengale à la place de Meer-Jaffer, supportait impatiemment le joug que les Anglais lui imposaient; un établissement fondé sur leur protection lui paraissait aussi mortifiant que précaire. Il se croyait en droit, avec raison, de commander à des troupes qu'il était obligé de payer; mais chaque soldat anglais affectait la plus entière indépendance. Les officiers

1764. qui les commandaient, loin de les ramener aux règles de la discipline militaire, leur donnaient l'exemple de l'insubordination, en refusant d'obéir aux moindres ordres qui leur parvenaient par les agens du souba, sans crainte d'exposer la faiblesse de son gouvernement à la dérision des Mogols et des Indous. Depuis le moment de l'avénement de Cossin-Aly au trône, à peine s'était il écoulé un jour où l'on n'eût pas saisi les plus petites occasions d'avilir sa dignité, et de rendre sa dépendance de la compagnie plus insupportable.

Deux autorités discordantes ne sauraient subsister long-temps dans un même pays sans que leur choc fréquent n'en brise l'une ou l'autre, et quelquefois toutes deux. Il se commettait, dans les comptoirs subordonnés à celui de Calcuta, les abus les plus révoltans. Les Anglais s'arrogeaient le droit de décider de toutes les affaires dans lesquelles ils étaient intéressés, et fesaient exécuter leurs décisions militairement. Ils vendaient et achetaient au taux qu'ils mettaient eux-mêmes aux marchandises, contrefesaient des passe-ports, bravaient et tournaient en ridicule la justice et les loix du pays. Si les magistrats indous ne fermaient pas les yeux à ces exactions,

ils étaient ignominieusement maltraités. Les 1764.
conséquences de cette conduite furent que les boutiques se fermèrent dans les villes, et que les habitans des campagnes abandonnaient l'agriculture et les manufactures. Quand le souba exposait ces griefs au conseil de Calcuta, on lui fesait des réponses insignifiantes; et s'il voulait y porter remède, les Anglais l'accusaient de partialité.

XCIV. *Le souba Cossin-Aly-Kan chassé de ce pays.*

Cossin-Aly-Kan, environné d'entraves et de surveillans, s'était décidé à gagner, par les voies indirectes de la politique, ce qu'il désespérait de pouvoir emporter par ses inutiles représentations. Renonçant tout-à-coup aux jouissances du luxe, si recherchées dans les Indes, la réforme la plus rigide fut mise dans sa maison. Il augmenta son influence sur l'esprit des peuples, en diminuant les taxes sur les terres; il disciplina ses troupes à la manière européenne; et se livrant aux opérations du commerce, il trouva de nouvelles sources de revenus.

Les princes mogols, par une munificence mal entendue, avaient exempté la plupart des compagnies européennes des droits d'entrée et de sortie payés par leurs sujets mogols

des Indous. Les Anglais abusaient de ce pri-
à 1764. vilège jusqu'à permettre d'arborer le pavillon britannique à tous les capitaines de navires qui voulaient leur payer ce droit. Cossim-Aly-Kan voyant dans cette manœuvre la ruine de ses finances et de ses sujets, prit la noble résolution de rendre le commerce libre dans tout le Bengale. Clive eut l'impudeur de regarder cette sage mesure comme une injustice. Le gouvernement de Calcuta disputa ouvertement au souba le droit de protéger ses sujets, en abolissant un impôt qu'il avait créé. Toute conciliation fut rejettée par des hommes aussi avides que cruels, qui, n'écoutant que le bruit des armes, comptaient pour rien la voie de la justice. Le souba fut réduit à l'alternative de se soumettre patiemment à la volonté des membres du conseil de Calcuta, ou d'en venir à une rupture. Le premier parti était contraire à son caractère et à ses principes; le second l'exposait aux plus extrêmes dangers. Résolu de temporiser et d'entreprendre avec précaution la pénible tâche que les circonstances lui imposaient, il abandonna le séjour de Maxadabad, à cause de son voisinage de Calcuta; et fixant sa résidence à Manghir, cent lieues plus loin en remontant le Gange, il fortifia cette place avec

soin, enrôla les Patanes, les Marattes et les Persans, dont la connaissance de l'art militaire pouvait lui être utile : il incorpora dans ses troupes les Européens vagabonds, les déserteurs, et les Cipayes, auxquels les Anglais avaient donné leur congé. Une inquisition sévère fut établie contre les espions, qui pouvaient avertir les ennemis de ses projets, ou les faire avorter en fesant naître dans sa cour des dissentions domestiques. Les Anglais commencèrent à redouter l'esprit d'entreprise et le courage de ce prince, endurci aux fatigues des camps, qui joignait à la valeur d'un soldat et à la sagacité d'un homme d'état une profonde connaissance des ressources du pays. 1764.

Hastings, qui avait résidé quelque temps auprès de ce prince, et qui jettait alors les fondemens de cette célébrité qui le distingua dans la suite, en Angleterre et aux Indes, persuadé que Gossin-Aly-Kan ne prenait les armes qu'à regret, et qu'on l'appaiserait aisément en mettant un terme à des procédés injustes, qui tendaient à plonger de nouveau la compagnie dans une guerre sanglante et dispendieuse, proposait d'accommoder les malheureux différens qui subsistaient entre le prince et le conseil de Calcutta ; c'était

1764. aussi l'opinion de Vansittart, président du conseil ; mais la majorité des conseillers penchait pour la guerre, qui ruine les états et enrichit une foule d'intrigans qui se multiplient dans les calamités comme les bêtes venimeuses dans les eaux croupissantes. Pendant qu'on délibérait, Ellis, chef du comptoir de Patna, un des hommes dont la conduite avait donné le plus de sujets de plaintes au souba du Bengale, fut chargé secrettement de rendre tout arrangement impossible. Il avait sous ses ordres environ deux mille hommes. Il surprend Patna, grande ville de commerce, bâtie sur le Gange, à cinquante lieues au-dessus de Monghir. Les assaillans étaient trop avides de butin pour recueillir aucun avantage réel de leurs succès. Pendant qu'ils se livraient sans défiance à tous les excès qui suivent quelquefois la conquête d'une ville prise d'assaut, le gouverneur de Patna, revenu de sa première surprise, rentre dans la place : tous les Anglais sont taillés en pièces ou faits prisonniers. A cette nouvelle, le souba du Bengale donne ordre à l'envoyé anglais qui résidait à sa cour d'en sortir sur-le-champ. Cet homme, nommé Amyatt, fut assassiné par le peuple auprès de Maxadabad. Le conseil de Calcutta fit de

ce meurtre le sujet de sa déclaration de guerre, quoiqu'il fût la suite de l'attaque de Patna, où plusieurs milliers d'hommes industrieux et innocens étaient devenus les victimes de la féroce rapacité des troupes anglaises. 1764.

Le major Adams eut ordre de se mettre en campagne à la tête de l'armée de la compagnie, montant à quinze mille hommes, Anglais ou Cipayes, et d'attaquer la capitale du Bengale. La ville fut prise le 2 août 1763, malgré la résistance opiniâtre de ses défenseurs. On vit pour la première fois dans l'Indostan une armée ne pas se dissiper après sa défaite. Les Indous se retirèrent en bon ordre devant Monghir; mais malgré la discipline introduite parmi eux par Cossin-Aly-Kan, ils n'étaient pas en état de soutenir le choc de quinze mille Anglais, protégés par une artillerie de campagne supérieurement servie, et continuellement animés, dans cette riche et fertile contrée, par la perspective d'un immense butin.

XCV. *Il se réfugie dans les états de Suja-Ul-Doulah, souba de Bénarès.*

Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines de Garceath. Les Indous, au

1764. nombre de vingt mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux, étaient divisés en brigades régulières. Ils avaient un train d'artillerie, les mêmes armes et le même uniforme que les Anglais. Le combat se soutint durant quatre heures ; les Indous eurent même quelque avantage dans le commencement ; mais enfin la science militaire *des* Anglais prévalut. Cossin laissa dans le champ de bataille toute son artillerie. Les vainqueurs se présentent devant Monghir. Cette place, malgré ses fortifications à la manière des Indes, ne retarda que de neuf jours les progrès de l'armée anglaise, qui trouva *dans* cette conquête des trésors incalculables. Cossin-Aly-Kan, défendant son pays pied à pied, s'était renfermé dans Patna, dernière ressource qui lui restait. Cette place avait une garnison de vingt mille hommes, et une cavalerie nombreuse, répandue dans les environs, avait ordre d'harasser les assiégeans, tandis que la saison des pluies, qu'on attendait incessamment, devait les forcer à la retraite. L'impétuosité anglaise dérangea ces combinaisons. Le souba, au désespoir des progrès dont il était témoin, fait exterminer tous les Anglais qu'il avait entre les mains ; cruauté aussi détestable qu'inutile : la ville

n'en fut pas moins obligée d'ouvrir ses portes après un siége de huit jours ; et le souba, désormais sans espérance, fuyant à toute bride, accompagné de trente hommes seulement, se réfugia, le 6 décembre, dans les états du Suja-Ul-Doulak, souba de Bénarès. 1764.

Les Anglais étaient alors les maîtres du Bengale par le droit de la guerre. Mais, soit par la crainte d'être prochainement troublés dans leur conquête par le souba de Bénarès, ou que le conseil de Calcuta n'osât pas encore heurter de front les usages reçus dans les Indes, le Bengale ne fut pas alors réduit en province anglaise. Le vieux Méer Jaffer fut tiré de sa prison par les vainqueurs, et salué souba de Bengale.

On sentait alors dans les Indes, par une fatale expérience, de quelle nécessité pour la liberté publique était une balance de pouvoir entre les Français et les Anglais. Tant que cette balance salutaire a subsisté, les deux compagnies, obligées de s'observer mutuellement, ne pouvaient pas réunir dans un seul point des forces suffisantes pour opprimer un souverain du pays; et si des efforts de cette nature avaient lieu, la nation rivale, éveillée par l'intérêt, en arrêtait bientôt les effets destructeurs par une diversion, si ses

1764. affaires ne lui permettaient pas d'envoyer à la nation attaquée des secours capables de neutraliser les projets hostiles des assaillans.

Cette balance n'existait plus alors. Les Anglais, victorieux et maîtres de la mer, transportaient rapidement d'une côte sur une autre les troupes nécessaires pour exécuter successivement les plus vastes entreprises. Toutes les forces britanniques inutiles dans le Malabar et le Coromandel inondaient le Bengale en 1764. Elles étaient commandées par les Clive, les Monro, les Cootes, et brûlaient de la soif insatiable des richesses.

XCVI. *L'empereur Furuk-Zir, chassé de ses états par les Patanes, se réfugie aussi à Bénarès.*

L'empereur Furuk-Zir, chassé d'Agra par les Patanes et les Marattes réunis, et forcé d'abandonner pour jamais sa capitale, venait de se réfugier à Bénarès avec sa famille et ses trésors. Ce prince fugitif, conservant dans ses malheurs la majesté de l'empire, ne voyait qu'en frémissant un petit nombre d'aventuriers, venus des extrémités de l'occident pour achever d'anéantir une vaste et florissante monarchie dont les Persans, les Marattes et les Patanes avaient ébranlé les fondemens antiques. Persuadé que la fortune,

dans cette circonstance désespérée, lui offrait un moyen de rétablir quelques rayons de sa grandeur éclipsée, il prend le parti de faire expédier au sultan Abdalak et à la régence de Poonak des firmans impériaux qui légitiment les usurpations des Marattes et des Patanes, à condition que ces peuples prendront les armes de concert pour chasser les Anglais du Bengale. Le souba de Bénarès, Suja-Ul-Doulak, est nommé grand-visir. Les brames, dont la principale académie existait de temps immémorial dans cette antique métropole de la religion indienne, publient hautement que les temps sont venus d'expulser des bords du Gange des profanes ambitieux et sanguinaires qui, depuis plusieurs siècles, souillent la pureté des eaux sacrées de ce fleuve. Les peuples, électrisés par l'enthousiasme religieux, s'arment de toute part. Cossin-Aly-Kan, qui avait rallié une partie de ses troupes, soutient leur courage. Quelques succès qui venaient de couronner son activité, semblent devenir le garant d'une victoire prochaine. Les Anglais, encore campés sous Patna, sont attaqués par les Indous; leur courage est encore trompé par la fortune. Cossin-Aly-Kan a recours à une prompte fuite, trop heureux, en perdant ses états, de sauver les immenses

1764.

richesses qu'il avait accumulées. Il se réfugia chez les Seikes, peuples qui habitaient des montagnes aux environs du Thibet : dans cet asyle il cherchait à se faire des alliés, et à susciter des ennemis aux Anglais.

1764.

1765. XCVII. *Bataille indécise entre le souba de Bénarès et les Anglais.*

La dispersion de l'armée de Cossin-Aly-Kan avait frappé de terreur le faible Furuk-Zir. Ce prince infortuné quitta Bénarès, lorsque les Anglais victorieux approchaient. Le souba Suja-Ul-Doulak, craignant que cette ville, regardée comme le sanctuaire de *la religion* des Brames, ne fût prise de force par les Anglais, et qu'ils ne profanassent les mystères de la religion des peuples, offrait des sommes considérables pour écarter les ennemis ; on en voulait de plus exorbitantes, et le sort des combats devait encore décider de cette contestation. Deux fois les faibles Indous affrontèrent en bataille rangée la tactique anglaise, et deux fois leurs bataillons sortirent de cette lutte inégale sans avoir été rompus ; mais au moment où les Anglais les attaquaient une troisième fois avec un renfort considérable qui leur arrivait de Calcuta, ils prirent la fuite avec précipitation, abandonnant

donnant leur artillerie et leurs effets de campement. De ce moment, les affaires du souba de Bénarès furent aussi désespérées que celles de celui du Bengale. Les troupes de Suja-Ul-Doulak furent délogées de tous les postes qu'elles occupaient, et dans un mois la soubadie de Bénarès passa toute entière sous le joug de la compagnie anglaise. 1765.

Sur ces entrefaites, Meer-Jaffer était mort le 14 janvier à Maxadabad. Ce prince, avant d'abandonner la vie, avait nommé son fils Nasin-Doula pour son successeur, et les grands de l'état lui avaient prêté serment de fidélité en sa présence. Ce choix fut confirmé par le conseil de Calcuta; mais ce prince était destiné à n'avoir que le nom de souba de Bengale; le pouvoir attaché à cette place allait passer en d'autres mains.

XCVIII. *Suja-Ul-Doulak fait la paix avec la compagnie anglaise.*

Suja-Ul-Doulak tenait la campagne : abandonné du grand-mogol, sans confiance en des troupes qui tant de fois avaient pris la fuite devant celles des Anglais, épuisé par des combats sanglans, il trouvait des ressources dans son activité et dans son courage. Les armées patanes et marattes accouraient à

son secours ; les Anglais, craignant les effets
1765. de son désespoir, écoutèrent enfin ses propositions de paix. Ils se contentèrent de huit millions pour les frais de la guerre, et lui rendirent son trône à des conditions qui le mettaient dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il était encore trop heureux d'accepter.

XCIX. *Traité d'Hallahabad, qui assure aux Anglais la souveraineté du Bengale.*

Cette condescendance avait pour cause une négociation commencée dans Hallahabad avec le grand-mogol Schagean-Furuk Zir. Ce prince errait de provinces en provinces, cherchant un asyle dans ses propres états, et demandant vainement du secours à tous ses vassaux; abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée, sans argent, il fut frappé de la puissance des Anglais et implorait leur protection. Ils lui promirent de le ramener dans Agra, de le rétablir sur le trône de ses pères ; mais avant d'exécuter cette promesse, ils se firent céder le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite le 3 août par un acte authentique, et revêtu de toutes les formalités usitées dans l'empire mogol. Munis de ce titre

qui légitimait en quelque sorte leur usurpation aux yeux des peuples, les Anglais oublièrent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur que les circonstances ne leurs permettaient pas de se livrer à une entreprise qui demandait d'immenses préparatifs. En attendant, ils lui assignèrent la ville d'Hallahabad pour sa résidence, et pour subsister, les revenus d'une petite province, aux environs de cette ville, qui montaient à trois millions; c'est tout ce qui resta à la maison Tamerlane des immenses trésors que les empereurs de cette dinastie avaient accumulés depuis quatre siècles et demi. Furuk-Zir mourut à Hallahabad en 1770, laissant le vain titre d'empereur des Indes à son fils Schas-Alem, qui régnait encore lorsque la révolution de France s'annonça. 1765.

C. *Mode de gouvernement adopté par les Anglais dans ce pays.*

L'autorité souveraine exercée par une compagnie de marchands sur un pays plus vaste et plus opulent que l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande, est une singularité politique dont les annales du monde ne fournissent aucun exemple. La manière dont cette compagnie administrait son territoire, fut quelque chose

1765. de plus extraordinaire encore ; c'était un gouvernement dégradé, incohérent, dans lequel les agens de la compagnie, marchands par état, portant dans l'administration publique l'esprit du négoce, n'avaient d'autre but que d'enlever tout l'argent des malheureux Indous, sans s'inquiéter de leur sûreté ni de leur bonheur. Une tyrannie méthodique fut mise à la place du pouvoir arbitraire qu'exerçaient les princes du pays ; les exactions devinrent générales et régulières ; on perfectionna l'art perfide des monopoles ; toutes les sources de la félicité publique furent corrompues, et l'on mit en usage un nouveau genre de despotisme, dont on ne trouve aucun objet de comparaison dans les institutions des temps anciens et modernes, ni parmi les nations barbares ou civilisées.

Les Anglais, souverains du Bengale, paraissaient reconnaître l'autorité du souba, établi par eux-mêmes dans cette vaste contrée, et qui continuait de tenir sa cour à Maxadabad. C'est de lui que paraissaient émanés les actes publics, délibérés en effet dans le conseil de Calcuta ; mais ce fantôme de souverain qu'ils payaient et qu'ils pouvaient déposer à leur gré, ne pouvait ni nommer ses ministres, ni commander ses

armées, ni diriger ses finances, ni administrer la justice à ses sujets, ni faire l'acte le plus indifférent de souveraineté. La compagnie anglaise formait sa maison, réglait sa dépense, et le retenait captif dans son propre palais; elle remplissait sa cour de satellites secrets et publics, s'assurait de ses domestiques, et transformait en espion de sa conduite privée tout scélérat qui le servait. 1765.

La compagnie n'avait pas besoin de prétexter dans cette étrange conduite, le desir de conserver l'image des formes anciennes dans un pays où elles ont un grand pouvoir, et peut-être le seul pouvoir sûr et durable. Son objet, son unique objet, était d'exercer les plus énormes vexations sans paraître injuste, de retirer le fruit de ses rapines, et d'en rejetter l'odieux sur un autre.

Lorsque les Hollandais, les Français, les Danois s'adressaient au conseil de Calcuta pour le redressement de quelque grief, il offrait sa protection sous le nom d'influence, fesait rejetter, par un souverain fantastique, les demandes qu'il ne voulait pas accorder, et refusait avec art d'avouer l'autorité de la compagnie; mais elle se montrait à découvert dans chaque acte émané de lui. Si ce pouvoir souverain qui agissait universelle-

ment et d'une manière irrésistible ne pou-
1765. vait pas être pallié par les détours de la politique, les Anglais acquiesçaient tacitement à l'opinion de ceux qui regardaient la compagnie comme une puissance souveraine; mais ils n'en convenaient pas directement; ils voulaient accréditer cette persuasion parmi les naturels du pays, non par l'affirmation positive de leurs droits, mais par leur manière d'agir, constante et soutenue.

Les Indous avaient entendu parler de l'équité et de l'impartialité des loix anglaises. Ils comparaient les avantages dont jouit un Anglais sous un gouvernement qui réunissait les douceurs de la liberté à la pompe d'une monarchie, à l'esclavage politique établi dans l'Indostan. Ils avaient appris avec admiration que la constitution britannique protégeait les droits de chaque individu; que le prince, ni ses nobles, ni ses soldats, quelle que fût leur dénomination, ne pouvaient dépouiller le moindre particulier d'aucune portion de ses biens; que dans toutes les occasions les hommes étaient jugés par leurs pairs, et que le rang du coupable, loin de lui obtenir sa grace, ne servait qu'à le faire punir d'une manière plus exemplaire.

Ces impressions avaient disposé un grand nombre d'Indous à favoriser la puissance britannique, dans l'espoir qu'il leur serait avantageux de changer de maîtres, et que l'établissement des loix et des coutumes observées sur les bords de la Tamise, serait une suite de la révolution : ils furent bientôt cruellement détrompés. 1765.

A peine les Anglais furent-ils les maîtres dans le Bengale, que tout esprit de modération sembla les abandonner ; les principes, les mesures, les vues de l'ancien gouvernement disparurent sans être remplacés par aucune innovation favorable aux peuples. Les formes vénérables que l'antiquité avait consacrées furent violées sous le prétexte d'une réforme nécessaire. Des établissemens et des usages que depuis un temps immémorial les Indous avaient coutume de regarder avec respect, furent abolis. Le but manifeste de la compagnie anglaise fut d'envahir et de tromper ; le glaive était le seul droit qu'elle reconnaissait. La conduite du conseil de Calcuta accoutumait les Indous à ne regarder aucun moyen comme illégitime pour conserver des possessions acquises par la violence. Un pouvoir qui agissait ainsi, sans être restraint par aucun principe de justice

1765. au dedans, ni par aucune autorité supérieure au dehors, parut aux princes de l'Indostan un gouffre fatal qui menaçait d'engloutir tout ce qui s'en approchait, et contre lequel il n'existait d'autre préservatif que l'éloignement et la fuite.

Lorsque les princes indous gouvernaient le Bengale, le despotisme qui régnait dans tout l'empire, était du moins un système établi, invariable et connu de tous; il était fondé sur des maximes qui tiraient leur origine des habitudes du peuple, consacré par une religion analogue aux moralités du pays, et transmis sans altération à travers une longue suite de siècles. La valeur des institutions politiques ne saurait d'ailleurs être appréciée que par le degré de prospérité générale et de paix intérieure qu'elles sont en possession de produire et d'assurer. L'Indostan était riche, très-peuplé, heureux et paisible sous l'administration des princes indous. Le poids du despotisme et de l'oppression ne tombait que sur quelques individus dont l'opulence pouvait tenter la cupidité des princes ou de leurs ministres; mais l'agriculteur, le manufacturier, l'artisan, n'avaient rien à craindre des intrigues des cours; ils vivaient en paix au milieu

à

des guerres générales ou particulières. Telle était la force et la sainteté des institutions anciennes de l'Indostan, qu'on voyait les fermiers labourer tranquillement leurs champs, tandis qu'il se livrait une bataille dans la plaine voisine. Les innovations nombreuses qui distinguaient le pouvoir de la compagnie britannique n'avaient pour base aucun de ces objets primitifs et essentiels de tout bon gouvernement. Les malheureux Indous n'étaient défendus contre les invasions et les déprédations du dehors que pour assurer aux agens de la compagnie un monopole qui procura des richesses immenses aux Clive, aux Hastings, mais qui opéra la subversion du pays, comme on le verra dans la suite. 1765.

Sous le règne des empereurs mogols, les soubas qui gouvernaient les grandes provinces sous l'autorité impériale, étaient forcés par la nature des choses d'abandonner la perception des revenus publics aux nabads, qui, sous leurs ordres, régissaient les différens pays qui composaient chaque soubadie; les nabads chargeaient de ce soin les paléagars et les zemingars, gouverneurs de petits cantons qui sous-affermaient à d'autres In-

1765. dous, et ceux-ci à d'autres encore; de sorte que le produit des terres se consumait en partie dans une multitude de mains intermédiaires avant d'entrer au trésor du souba, qui n'en rendait qu'une petite partie à l'empereur.

Au milieu de cet ordre de choses il y avait sans doute une foule d'injustices et de vexations particulières; mais il avait cela de favorable aux peuples, que les fermiers de la dernière classe ne changeaient presque jamais; le prix des fermes particulières était toujours le même, parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette *chaîne* où chacun trouvait graduellement son profit, aurait infailliblement opéré une révolte. La perception des deniers publics se fesant sur un taux toujours fixe, l'émulation subsistait. Les cultivateurs, sûrs de conserver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur fermage, et de n'être pas changés, secondaient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenait le mieux, s'attachaient à perfectionner et à étendre l'objet de leur commerce : les uns et les autres,

tranquilles sur leur subsistance, se livraient avec joie au plus doux penchant de la nature; ils ne voyaient dans l'augmentation de leur famille qu'un moyen d'accroître leur aisance. Telles sont les causes de ce haut degré auquel l'industrie, la culture et la population s'étaient élevées dans les Indes. 1765.

Les Anglais changèrent cet ordre de choses, sur lequel reposait essentiellement la prospérité du pays dont ils avaient acquis la souveraineté. Peu contens de percevoir les revenus publics sur le même pied que les soubas du Bengale, ils voulurent tout-à-la fois augmenter le produit des fermes et s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie se rendit fermière de son propre souba, c'est-à-dire d'un esclave auquel elle avait conféré ce vain titre. Les agens de la compagnie se substituèrent alors aux nabads, aux paleagars, aux zemindars et aux autres fermiers généraux. Ils ne donnaient plus aux agriculteurs leurs fermes que pour un an. Dans ce court intervalle étaient limités les émolumens de leur culture et les fruits de leur travail. Les habitans infortunés se soumettaient à cette dure loi plutôt que d'abandonner leur terre natale et les champs

1765. qu'avaient cultivé leurs ancêtres; mais bientôt entièrement ruinés par les augmentations successives dont on surchargeait chaque année leurs redevances, ils étaient forcés de quitter leurs aldées pour chercher loin de leur patrie des établissemens plus solides et moins onéreux.

La compagnie ne s'en tint pas là. Des édits furent publiés, par lesquels il était statué que tous les baux et les autres contrats civils seraient nuls à une certaine époque; qu'il serait établi des impôts sur les denrées de première nécessité; que ces impôts monteraient au tiers de la valeur de ces denrées, et que les Anglais pouvaient emmagasiner à leur gré tous ces objets pour les vendre au taux qu'ils y mettraient eux-mêmes. Alors la compagnie jouit du privilège exclusif de la vente du sel, du tabac et du betel, objet de première nécessité dans le Bengale. Le même esprit de fiscalité se portait sur les manufactures. La compagnie, pour s'assurer le produit de toutes les toiles, et pour forcer ensuite les négocians des autres nations qui voudraient commercer dans l'Indostan, à prendre d'eux ces marchandises à des prix excessifs, ou à renoncer à leurs spéculations,

défendirent aux tisserands de vendre leurs ouvrages aux marchands des autres nations européennes avant que les commissions anglaises fussent remplies, et en même temps ils commandaient plus de marchandises que le Bengale n'en pouvait fournir. Ainsi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, étaient forcés de livrer le fruit de leur travail pour le prix que les Anglais voulaient en donner. 1765.

Les cruautés qu'on exerça pour extorquer aux fabricans les marchandises de leurs manufactures furent si atroces, particulièrement envers ceux qui travaillaient en soieries, que plusieurs de ces malheureux se coupaient le pouce, se mutilaient volontairement pour n'être plus forcés à un travail qui les exposait à tant d'exactions.

Une oppression si générale devait nécessairement être accompagnée de violences : aussi fallut-il recourir souvent à la force des armes pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcuta. On ne se bornait pas à faire usage de la force contre les Indous assujettis, l'appareil de la guerre se renouvela de toute part dans le sein de la paix. Les Européens furent exposés à des avanies qui ressem-

1765. blaient à des hostilités, et sur-tout les Français de Chandernagor, qui, malgré leur faiblesse, excitaient encore la jalousie de leurs rivaux.

Fin de la seconde partie et du premier volume.